

DEMAIN
ILS PARLERONT
de moi



DANIELA MICHEL

DEMAIN ILS PARLERONT DE MOI

OceanofPDF.com

DEMAIN ILS PARLERONT DE MOI

DANIELA MICHEL

Traduit de l'espagnol par Daniela Michel

Titre original : El camino que elijo

© Daniela MICHEL, 2022

© Daniela MICHEL, 2022, pour la traduction française

Daniela MICHEL, 69340 Francheville

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite »

(alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Pour mes enfants

OceanofPDF.com

LONDRES

NAPLES

GRENADE

NOUVEL AN

PRINTEMPS

ÉTÉ

PARIS

FIN D'ANNÉE

NOUVEL AN

PARIS

PRINTEMPS

BUENOS AIRES

ÉTÉ

BRETAGNE

PARIS

SEPTEMBRE

AUTOMNE

LA NOUVELLE

DÉCEMBRE

PRINTEMPS

OceanofPDF.com

PROLOGUE

Il était cinq heures du matin. J'étais dans ma salle de bains. Tout était silencieux, on entendait seulement le léger ronflement de la ventilation.

J'étais encore assise sur les toilettes, tenant le test dans mes mains. Les instructions disaient qu'il faudrait attendre trois minutes pour obtenir un résultat mais, aussitôt le test effectué, le deuxième trait qui annonçait le verdict final se voyait déjà.

Mes mains tremblaient.

J'essayai avec du papier toilette les gouttelettes qui avaient giclé sur le test, et je restai assise, les yeux rivés sur ce trait qui devenait de plus en plus foncé, jusqu'à ce que plus aucun doute ne soit possible. Puis la couleur se fixa, posant définitivement le verdict, un jeudi du mois d'octobre à cinq heures du matin.

Personne n'attendait de l'autre côté de la porte pour connaître le résultat. Personne dans ma famille n'attendait mon coup de fil pour leur annoncer la bonne nouvelle.

On était seuls, ce test et moi, avec le début d'une nouvelle vie agrippée à mon ventre.

LONDRES

J'ai quitté Grenade à l'âge de dix-huit ans pour faire une licence de LEA à Madrid. J'ai toujours été douée en langues étrangères et, la faculté de traduction de Grenade étant très réputée, ma famille, qui souhaitait avant tout que je reste à la maison, m'a encouragée à faire ce choix. Mais je sentais que je me noyais, j'avais besoin de partir à la capitale, de vivre autre chose.

C'est à Madrid que je rencontrai George, dans un pub irlandais. Moi, j'y allais pour me sentir à l'étranger, et lui pour se sentir plus près de son pays. À peine quelques heures après notre rencontre, je sus que c'était l'amour de ma vie : dès le premier instant, nous devînmes inséparables.

Quand son année Erasmus se termina, George retourna en Angleterre et nous vécûmes notre histoire d'amour à distance pendant trois ans. Une vie en demi-teinte : je ne me sentais pleine que quand j'étais avec lui. Dès que j'eus terminé mon master, je le suivis avec tout ce que j'avais dans ma colocation à Madrid pour le rejoindre dans son minuscule studio londonien. Peu après, je fus embauchée par une grosse entreprise de traduction, où je travaillai pendant trois ans. Les jours, les semaines, les

mois passent vite quand on est jeune et que l'on ne sait pas très bien où l'on va. Mais ça, je le réalisai plus tard.

À cet instant de ma vie, je ne faisais que compter les heures qu'il me restait pour quitter le bureau et rejoindre mes collègues ou mes amis au pub, ou pour passer un week-end express à Amsterdam, Édimbourg, Florence, ou encore Berlin. Nos études nous avaient laissé une collection d'amitiés dans le monde et, puisque nous avions des salaires corrects, nous dépensions tout en sorties et en voyages. Nous avions vingt-sept ans.

Tout à coup, George et moi commençâmes à rêver d'un voyage plus long, dans plusieurs pays, sans vol retour... Et petit à petit l'idée de tout plaquer pour passer deux ans à parcourir l'Australie, la Nouvelle-Zélande et l'Amérique latine prit forme.

En Australie, nous gagnions de l'argent en cueillant des pommes dans des fermes, du lever du jour au coucher du soleil, en nous cassant le dos pour réussir à avoir un panier plein, avec l'espoir de gagner ainsi une poignée de dollars de plus. Nous vivions dans notre voiture, et nous dormions sur un matelas à l'arrière, ou bien dans des auberges de jeunesse. Nous épargnions tout l'argent que nous gagnions, nous vivions très frugalement. Moi qui suis si coquette, je me demande encore comment je fis pour tenir tant de mois sans mettre de vernis à ongles ou pour ne pas mettre les pieds chez un coiffeur pendant deux années. La seule chose que j'achetai en Australie fut des sous-vêtements : un matin, en me levant, je découvris que l'on m'avait volé le peu de soutiens-gorges et culottes que je possédais, et que j'avais lavés puis étendus dans la buanderie de l'auberge de jeunesse.

Ce matin-là, je pleurai de rage et de fatigue, et j'aurais aimé être chez moi, avec ma mère. Puis je pleurai encore plus car ma mère n'était plus là, et à cet instant précis je me demandai ce que je faisais au beau milieu de

nulle part, à cueillir des pommes et à parler de niaiseries jour après jour. Pour la première fois depuis que nous étions ensemble, ce jour-là, la présence de George ne me consola pas. Son calme m'exaspéra et ses étreintes me dérangèrent. Je me sentis seule et désemparée, et tout ça pour de foutues culottes.

Comme cela faisait un an que nous habitions en Australie, nous décidâmes que nous avions assez d'argent pour continuer notre voyage sans devoir travailler à nouveau. Nous partîmes pour la Nouvelle-Zélande, car George rêvait depuis petit de visiter les paysages où *Le Seigneur des Anneaux* avait été tourné.

Je ne supportai pas très bien de dormir à la belle étoile par le froid et l'humidité constante, et plus d'une fois je fis passer un sale moment à George avec mon humeur de chien, en pestant contre le mauvais temps, faisant ainsi régner une ambiance pesante.

Lors de notre dernier jour sur l'île, nous dûmes garer la voiture sur le bord de la route, au milieu d'une forêt, pour que je puisse uriner. Comme à mon habitude, je ne cessai de me plaindre de la plus grande difficulté pour une femme de faire ces choses-là en pleine nature, avec de la gadoue jusqu'aux genoux, et George décida que c'était le moment idoine pour prendre une photo-souvenir.

Je trouvais que c'était de très mauvais goût et absolument infantile, et me mis à l'insulter en espagnol. Je lui arrachai l'appareil photo des mains et fis semblant de le jeter par terre, mais George réussit à l'attraper et, après l'avoir posé sur le capot de la voiture, il me serra fort contre lui et embrassa ma tête, en murmurant combien ça l'excitait de voir sortir mon tempérament espagnol, et qu'il m'aimait pour cela. Nous fîmes l'amour sur le siège passager et, lorsque nous démarrâmes la voiture, nous entendîmes quelque chose se briser sous les roues. Nous avions oublié l'appareil à deux

mille euros sur le capot. Nous nous arrê tâmes pour essayer d'au moins récupérer la carte mémoire, mais tout était hors d'usage. Le reste du trajet se termina en silence.

Enfin, nous traversâmes l'océan pour rejoindre l'Argentine. Après quelques mois, mon envie de retrouver une routine et un certain confort de vie commença à monter aussi vite que nos économies baissaient : il était temps de rentrer. Nous réservâmes nos billets retour et nous retrouvâmes de nouveau à Londres, plus vieux de deux ans, avec quelques kilos en moins, et un millier d'anecdotes et d'expériences à encadrer et raconter à nos futurs enfants et petits-enfants. Du moins, c'était ce que je croyais.

George fut réembauché par son ancienne entreprise, mais de mon côté je ne réussis pas à retrouver un emploi immédiatement. Nous louâmes alors un petit appartement que nous décorâmes à notre goût, mais sobrement. Mon seul objectif était de travailler à nouveau : tous les jours, j'inspectais les sites de recrutement, j'activais les alertes avec des mots-clés différents, j'actualisais mon CV et l'adaptais à chaque offre selon le poste... Mais tout cela ne me prenait que deux ou trois heures par jour. Le reste du temps, je m'efforçais de garder la maison propre, de préparer le dîner, de repasser les chemises de George. En fin de compte, il travaillait pour nous deux et, tant que je ne ramena pas d'argent au foyer, je trouvais cela normal de m'en occuper.

L'après-midi, avant que le soleil ne se couche, je sortais courir à Hyde Park ou le long du Regent's Canal. S'il pleuvait trop, je regardais des vidéos sur Youtube pour faire du yoga chez soi. Faire du sport régulièrement me permettait de canaliser mes émotions négatives, mes doutes existentiels sur ma carrière (ai-je choisi le bon chemin ? Aurais-je dû étudier quelque chose de plus pratique ? Pourquoi George a-t-il retrouvé un emploi et pas moi ?) et, en définitive, mon ennui.

L'automne se transforma en hiver, la nuit commença à tomber avant cinq heures et mon envie d'une routine et d'une vie paisible fut remplacée par une nostalgie envers notre voyage ainsi qu'une idéalisation des deux dernières années où nous avons vécu comme des hippies. Un soir où George rentra tard du travail – ce qui commençait à devenir fréquent –, je lui parlai d'organiser des vacances, mais il écarta cette proposition aussitôt. Je cherchai à comprendre la raison de son refus catégorique, mais il se mit à balbutier ce qui me semblait des excuses absurdes jusqu'à ce que son visage se transforme et qu'il me lance : « Avec mon seul salaire, comment veux-tu que l'on parte se la couler douce en vacances ? » Sa phrase me blessa profondément et je partis m'enfermer dans la chambre ; cette nuit-là, je m'endormis en pleurs et, au réveil, je constatai que George avait dormi sur le canapé et qu'il était parti au travail sans me dire au revoir.

C'était la première fois que l'on se disputait ainsi, la première fois que l'on se séparait fâchés l'un contre l'autre. Je me sentis triste et seule, déçue et, surtout, terriblement perdue. George ne rentrerait pas avant huit ou neuf heures du soir, j'avais toute la journée devant moi pour retourner la dispute dans tous les sens. Mes amies étaient au travail, je ne pouvais donc pas les appeler. Mon père m'aurait aidée à relativiser, mais je décidai qu'il était préférable de ne pas l'inquiéter avec mes problèmes de couple : moi, j'oublierais, mais lui prendrait George en grippe pour la vie.

Pendant que je faisais du café avec la Moka italienne de mon amie napolitaine Federica, je posai les yeux sur le calendrier et vis qu'on était le 1^{er} décembre. George et moi n'avions pas encore décidé ce que nous ferions pour Noël mais, en voyant que les fêtes approchaient, je sentis un pincement au cœur en pensant à ma mère. Combien de matins avais-je passés avec elle et mon père, à inventer des histoires – jurant que j'avais vu les Rois mages^[1] poser les cadeaux sous le sapin –, à ouvrir des paquets, à

manger des *polvorones*^[2] jusqu'à en avoir mal au ventre. L'année où j'ouvris un paquet et découvris qu'il ne contenait que du charbon, je pleurai à chaudes larmes, jusqu'à ce qu'ils me disent que c'était une blague et qu'ils me donnent la Barbie que j'avais demandée... Tous ces souvenirs heureux me remplirent d'amour et, étrangement, ma tristesse s'envola. Je finis mon café et pris l'autobus jusqu'à Oxford Street pour regarder des vitrines et faire quelques courses. N'ayant pas vu le temps passer, je réalisai qu'il était quatre heures et que je n'avais pas encore déjeuné. J'entrai dans un café pour commander un thé chaud et un scone avec de la crème et de la confiture, puis allai chez Fortnum & Mason – l'un de mes grands magasins préférés au monde – et achetai une boîte de thé pour ma « belle-mère », et une deuxième pour nous.

En rentrant chez nous, l'idée de cacher mes courses me traversa l'esprit ; suite à notre dispute, cela me semblait plus sensé. Mais je refusais d'avoir ce type de relation avec George et décidai simplement de tout ranger dans un placard, pour lui montrer dès qu'il rentrerait du travail.

Ce soir-là, George rentra avec un bouquet de roses et de gypsophiles, et je compris que nous souhaitions tous les deux réparer les choses. Nous fîmes l'amour, puis nous dînâmes avec du bon vin. J'en profitai pour lui dire que nous n'avions rien de prévu pour Noël, et George m'expliqua qu'il avait beaucoup de travail et ne pourrait pas prendre plus de deux jours de congé. Nous décidâmes donc de fêter Noël avec sa famille à Birmingham afin de pouvoir être de retour à Londres le 26 décembre – qui est un jour férié en Angleterre – dans la soirée.

Ce soir-là, je me couchai heureuse et tranquille et, lorsqu'un gros nuage gris vint planer au-dessus de ma tête pour me rappeler que je devrais appeler mon père et lui annoncer que je ne rentrerai pas fêter Noël en Espagne, je l'éloignai en lui disant « à demain ».

Le lendemain, je me levai de bonne heure et préparai du café et des tartines – le petit déjeuner que nous réservions normalement aux week-ends – parce que j’étais de bonne humeur et que je souhaitais bien lancer la journée. Je me souviens parfaitement, encore aujourd’hui, de la manière dont George m’a alors annoncé, en beurrant sa tartine avec un soin extrême, que son patron lui avait demandé de l’accompagner en voyage d’affaires à Dublin, et qu’il devrait rester le week-end pour organiser un maximum de réunions possible. Quand je rejoue la scène dans ma tête, j’entends encore le bruit de son couteau qui étalait le beurre sur la surface râpeuse de la tartine ; je sens l’odeur du beurre qui fondait sur le pain chaud. Pendant qu’il me parlait, je ne voyais que ses boucles blondes, car il ne levait pas les yeux de son couteau.

Comme George et moi avions un couple d’amis allemands à Dublin, je lui proposai de l’accompagner et que nous logions chez eux, afin de profiter du peu de temps libre qu’il lui resterait pour les voir.

— Pendant que tu travailles, je peux faire les courses de Noël et me balader, qu’est-ce que t’en dis ?

Mais alors que je parlais, George leva doucement le regard de sa tartine comme s’il venait de voir un fantôme.

— Eh bien... À vrai dire, je ne sais pas... Je ne pense pas que ce soit une bonne idée... Enfin, si ! C’est une très bonne idée, mais je ne pense pas que cela soit approprié... Mon patron est quelqu’un de très perfectionniste et je ne pense pas qu’il appréciera que je mélange le boulot avec le loisir, on va sûrement parler des réunions pendant le vol, et puis nous aurons des déjeuners et des dîners d’affaires... Tu vas t’ennuyer...

Au début, j’essayai de le convaincre en lui expliquant que je comprendrais s’il était occupé, en lui assurant que je savais me faire discrète, et j’insistai en arguant que c’était l’occasion de voir nos copains.

Mais George commença à s'exaspérer – comme lors de notre dispute précédente – et parla à nouveau d'argent, en disant que ce n'était pas le moment d'en dépenser dans un billet d'avion pour un caprice, et il finit par me lancer qu'il fallait que j'arrête de m'incruster dans tout ce qu'il faisait et de m'immiscer dans son travail. Il ne me laissa guère le temps de réagir, il but son café d'une traite, se leva, prit sa sacoche puis partit en claquant la porte.

Je restai assise dans la cuisine, immobile, pendant un long moment, paralysée, mais surtout furieuse. En moins de quarante-huit heures, la personne que je pensais connaître le mieux au monde s'était vexée sans raison, pour des sujets insignifiants, comme si tout ce que je disais ou faisais lui paraissait insupportable.

Sur les huit années que nous avons passées ensemble, je pouvais compter nos disputes sur les doigts d'une main. En général, j'étais celle qui prenait l'initiative dans le couple, en proposant des activités, en organisant tout, et George était presque toujours d'accord pour suivre. Ce trait de caractère m'énervait parfois, mais je me gardais de lui montrer car, au fond, je reconnais que j'aimais bien être la cheffe d'orchestre. Ses amis – en grande majorité des garçons anglais – se moquaient gentiment de lui qui subissait mon caractère de feu en obéissant à tout, chose que mes copines – principalement des Espagnoles, des Italiennes et des Allemandes – niaient en rétorquant que c'étaient des commentaires offensants et machistes complètement démodés.

Il est vrai que souvent, dans le pub, les voix que l'on entendait le plus étaient celle de Federica et la mienne, non pas parce que nous avions trop bu, mais parce que nous haussions le ton pour donner de la force à nos arguments. Parfois je sentais que nous étions comme ces chiens qui aboient beaucoup mais qui n'osent jamais mordre. Souvent, après avoir pris ma

défense, Federica se moquait de moi qui repassais les chemises de George, et là, je contre-attaquais : « Tu parles, Fede ! Qui c'est qui astique la maison pendant que Luca mate tous les matchs de Serie A ? » Elle me tapait alors sur le bras ou la jambe, puis m'embrassait bruyamment sur la joue en m'appelant *stronza*^[3].

Depuis que George et moi étions rentrés de l'hémisphère sud, j'avais vu Federica seule quelques fois, pour faire du jogging ou prendre un café, mais la plupart du temps nous sortions en couple. J'étais encore assise dans ma cuisine, sans pouvoir bouger, lorsque je me souvins d'une soirée en particulier, une semaine plus tôt, où George n'arrêtait pas de regarder son portable lors d'un dîner organisé chez Fede et Luca. Dès qu'il terminait de consulter ses messages, il rangeait son portable dans la poche de son pantalon, puis marmonnait « le boulot ». Fede fronçait les sourcils et me regardait furtivement pour voir si cela me dérangeait, moi aussi. Je haussais les épaules et changeais de sujet, mais mon estomac se serrait à chaque fois un peu plus et je me demandais si ce message était si important qu'il ne pouvait pas attendre le lendemain. Plus tard, pendant que George et Luca rangeaient la cuisine, Fede m'avait demandé de l'accompagner dans la cour pendant qu'elle fumait sa cigarette. Elle savait que je détestais l'odeur du tabac, et j'avais donc compris qu'elle voulait que l'on discute.

— Ça va avec George ?

— Oui, pourquoi tu me demandes ça ? répondis-je, en jouant l'innocente même si je savais parfaitement qu'elle parlait du comportement de George avec son portable.

— Je le trouve distrait, dit-elle.

— Il a beaucoup de travail depuis que nous sommes rentrés, et on n'a pas beaucoup de sous, mais c'est tout.

Federica m'avait regardée, en plissant les yeux comme si elle voulait trouver quelque chose de caché dans les miens, puis elle avait fini par dire :

— Eva, si tu as besoin d'aide, ne sois pas bête et demande-moi.

Nous étions rentrées dans la maison et, peu après, George et moi étions partis. Comme il ne pleuvait plus, j'avais alors proposé de rentrer à pied jusque chez nous. Le bruit de nos pas sur le goudron humide sonnaient comme celui des aiguilles d'une montre, ce qui me rendait nerveuse. Je m'étais retenue de lui reprocher son comportement à table, mais les phrases bouillaient en moi et j'avais fini par demander :

— Ça ne pouvait pas attendre demain, les messages de ton boss ?

George m'avait fixée comme s'il ne comprenait pas de quoi je parlais.

— Je ne vois pas où est le problème. Combien de fois es-tu en train de discuter avec Federica et elle textote sa mère pendant que tu lui parles ?

— Ça n'a rien à voir, sa mère habite loin et elles ont une relation fusionnelle. Toi, on ne te paye pas pour faire des heures supp' que je sache, si ?

Il s'était tu et avait remonté le col de son imperméable. Il ne faisait pas froid, son geste à ce moment-là m'était apparu comme un acte défensif et, même si j'étais encore fâchée contre lui, je n'aimais pas me disputer. Je m'étais alors appuyée sur son bras en lui demandant de ne plus le refaire.

C'était comme si, après ces deux dernières disputes à la maison, je voyais cette scène sous une nouvelle lumière, et je sentis un mal-être dans mon corps qui me poussa à prendre une décision sur-le-champ. À l'heure du déjeuner, je décidai de le rejoindre au bureau pour discuter de ce qui s'était passé ce matin-là et, en réalité, de ce qui se passait depuis quelques jours. J'attendis dans le hall de l'immeuble. Quand les portes de l'ascenseur s'ouvrirent, George parut surpris de me voir, mais il se dépêcha de sortir

dehors afin que nous trouvions un endroit pour déjeuner et discuter. Dès que nous nous fûmes assis dans un petit café-bar, il me présenta ses excuses et me dit qu'il était sous pression au travail et que, comme nous dépendions de son salaire, il se sentait responsable de notre bien-être à tous les deux.

— Depuis que je suis revenu, je sens qu'ils m'ont rendu un service en me donnant ce poste et je ne veux décevoir personne, confessa-t-il.

Je trouvai sa sincérité et son sens de la responsabilité attendrissants et je le crus. Je lui dis de ne pas s'inquiéter, le rassurai et annonçai que je ne l'accompagnerais donc pas à Dublin, que nous pourrions faire autre chose ensemble plus tard. Pendant que nous déjeunions, un groupe de personnes rentra dans le restaurant. Je compris que c'étaient des collègues. Je n'en connaissais aucun, mais George avait l'air distrait et ne nous présenta pas. Il termina vite son sandwich en me disant qu'il avait beaucoup de travail, et nous nous dîmes au revoir avec un baiser furtif devant la porte du café. J'aurais adoré lui demander de ne pas rentrer trop tard, mais je me tus et je rentrai en métro, soulagée mais avec cette étrange sensation dans l'estomac qui ne voulait pas partir.

Assise dans le métro, j'essayai de faire le point. George s'était excusé, ses justifications par rapport à sa manière de réagir tenaient la route et, pourtant, quelque chose clochait. Mon esprit commença à prendre le chemin des doutes. « Il s'est peut-être lassé de moi, il n'a plus d'estime pour moi parce que je suis à la maison toute la journée – mais ce n'est pas vrai, je cherche du travail, je fais du jogging, je fais du yoga, je suis une femme active. Je ne l'attire plus – mais nous faisons l'amour presque chaque nuit. »

Sans m'en rendre compte, j'étais arrivée à mon arrêt et la partie raisonnable et confiante de mon esprit avait gagné la bataille. « George a une énorme pression, ces sautes d'humeur sont le seul moyen pour lui de

l'exprimer, il faut comprendre sa position ». Quelle idiote. J'avais toujours critiqué les femmes qui ne voient pas l'évident, en les fustigeant d'avoir été crédules et en les catégorisant comme « coupables » d'avoir volontairement fermé les yeux sur la réalité. Lorsque j'étais plus jeune, ma mère me disait toujours qu'il ne faut pas cracher en l'air parce que ça nous retombe forcément dessus. Dans mon cas, le crachat que je me pris en pleine face fut monumental.

Deux semaines s'écoulèrent et la date du voyage à Dublin approcha. La veille de son vol, George tardait plus que d'habitude et il pleuvait des cordes. Je lui envoyai donc un message pour lui demander à quelle heure il pensait rentrer et s'il souhaitait que j'appelle notre restaurant thaï préféré pour commander notre dîner. Il me répondit qu'il était en chemin et que je pouvais prendre notre commande habituelle. Une demi-heure plus tard, George n'était toujours pas là ; quand on sonna à la porte, je l'ouvris en souriant et en m'exclamant : « Ah, enfin ! » Mais c'était le livreur et il fut surpris de ma réaction.

— Pardon, je pensais que vous étiez quelqu'un d'autre... balbutiai-je.

Gênée, je lui laissai un pourboire plus important que d'habitude et, au moment où j'allais fermer la porte, je vis George un peu plus loin, debout sur le trottoir, en train de parler au téléphone sous la pluie.

Je trouvai étrange de le voir rester là, trempé, au lieu de rentrer dans la maison et finir sa conversation à l'abri de la pluie. Souvent, George profitait de son trajet en bus pour passer des coups de fil et il arrivait chez nous en parlant avec sa mère, un cousin, un ami. Guidée par un instinct primitif, je fermai la porte sans bruit et allai dans notre chambre, sans allumer la lumière, où j'ouvrai la fenêtre discrètement pour entendre ce que George disait. Ses phrases étaient hachées, il parlait sur un ton

particulièrement aigu dont il n'usait presque jamais, à part quand il perdait complètement son sang-froid.

— Je ne vais pas le faire maintenant... Arrête d'insister... On était d'accord pour que tu me laisses plus de temps... Je sais mais ça, ce n'est pas ce que l'on s'était dit... Bien sûr que je te comprends... Moi aussi je souffre avec cette situation... Je te promets que ce week-end je serai tout à toi.

Je sentis mes tempes palpiter et j'eus envie de vomir, j'étais paralysée et j'avais la tête qui tournait. Je courus jusqu'à l'évier de la cuisine, on aurait dit que la maison s'était transformée en train fantôme, le plafond et les murs dansaient autour de moi et mon cœur battait comme s'il allait exploser.

Ce n'était pas la première fois que je subissais une attaque de panique, je savais reconnaître les symptômes. Je mis ma tête sous l'eau froide et je bus pour calmer les nausées. George entra dans l'appartement à ce moment précis et je l'entendis maugréer : « Satané transport public ! Qui a eu la bonne idée d'arrêter le trafic avec ce temps de chiottes, j'ai dû marcher sous la pluie, je suis trempé, je n'ai même pas pu finir un truc du boulot », tandis qu'il se déshabillait et sortait son ordinateur de sa sacoche.

Je le regardai, incrédule, en m'essuyant le visage avec un torchon. Il ne m'avait même pas fait de baiser en arrivant comme à son habitude. Il s'assit sur un tabouret haut dans la cuisine, tapota sur son clavier pendant cinq minutes puis me demanda, sans lever les yeux de l'écran :

— Ça t'embête si je prends une douche avant de dîner, chérie ? Je suis trempé.

Puis il disparut dans la salle de bains.

Encore en transe, je vis qu'il avait laissé son ordinateur ouvert et, sans que je m'en rende compte, je m'assis sur le même tabouret, encore

chaud, et je cherchai la messagerie de George. Heureusement pour moi, George avait autorisé le navigateur à sauvegarder ses mots de passe. En seulement quelques secondes, je vis ce que George devait faire de si urgent pour le travail et, surprise, ce n'était pas du travail. C'était un e-mail confirmant la réservation d'un hôtel dans la banlieue de Londres, pour ce week-end, où il devait être à Dublin avec son patron. Chambre double *deluxe*, salle de bains supérieure avec jacuzzi. Extras : accueil avec bouteille de champagne. J'eus à peine le temps d'enregistrer le nom de l'hôtel dans mon esprit et de fermer la fenêtre de navigation. En bondissant, je courus vers l'évier et de ma bouche sortit un flot de bile mélangée à mon goûter, mon déjeuner, et possiblement mon petit-déjeuner. Quand je sentis que je ne pouvais plus rien sortir de mes entrailles, je me réfugiai dans notre chambre en annonçant que j'avais déjà dîné et que j'allais me coucher. Peu après, George vint m'embrasser mais je fis semblant de dormir.

— Souviens-toi, chérie, demain j'ai mon vol à première heure, me dit-il d'une voix douce.

Je grognai et me tournai dans l'autre sens. J'avais une idée.

Cette nuit-là, je crus ne pas avoir dormi, mais le fis forcément car je n'entendis pas George se coucher, ni se lever au petit matin. Il est certain toutefois que je fis plusieurs cauchemars. Dans le premier, je me levais et, quand je me regardais dans la glace, je sentais mes dents bouger. Avec horreur, je constatais qu'elles commençaient à tomber une à une. Elles étaient propres, il n'y avait pas de sang. Je les tenais dans le creux de ma main, en me demandant si je devais les garder pour que le dentiste me les recolle. Dans le deuxième cauchemar, je me baladais au bord de la mer quand, tout à coup, je voyais une vague gigantesque de la couleur de l'acier arriver vers moi, et je décidais de retenir ma respiration pour essayer de

nager et me sauver. Je me réveillai avec la sensation de me noyer, trempée de sueur et sans savoir où j'étais.

Quelques secondes après, tout ce qui s'était passé la veille me revint, comme une douche froide, et je dus me lever très doucement car j'avais peur d'avoir le vertige et de chuter. Je me regardai dans le miroir de la salle de bains : j'avais des cernes, les cheveux sales après avoir passé la nuit à transpirer, mais mes dents semblaient toujours en place. Curieusement, cela me réconforta. Je pris une douche et m'habillai tout en noir – comme si, au fond de moi, je savais déjà que je devais enterrer mon couple, même si je n'avais pas encore « tué » George. Je me préparai une infusion, ne serait-ce que pour enlever le goût désagréable qui collait au fond de ma gorge. Je savais ce que j'allais faire, mais je n'avais pas réfléchi aux détails. À quelle heure devrai-je y aller ? Comment ferai-je pour rentrer ? Et s'ils n'étaient pas là ? Que des broutilles. Vas-y et tu verras bien.

Avant de quitter la maison, je vis que George m'avait laissé un mot sur le bar de la cuisine :

Tu dormais ; je n'ai pas voulu te réveiller. Passe un bon w-e, mon amour.

Je laissai le post-it là où il était, sans le toucher, comme s'il était radioactif.

J'appelai Federica alors que j'étais en chemin vers l'adresse que j'avais mémorisée. Je tombai sur son répondeur.

— Il est fort probable que j'aurai besoin de dormir chez vous ce soir, Fede. Appelle-moi dès que tu as ce message, s'il te plaît, dis-je sans donner plus d'explications.

Je pris un Uber. J'admets qu'en le faisant j'eus un léger sentiment de rébellion, puisque c'était un luxe que je ne m'octroyais pas souvent. Quand je descendis de la voiture, je trouvai devant moi un grand bâtiment de

briques rouges, ancien mais élégant. Quatre étoiles. Je me dirigeai vers la réception, je donnai le nom et le prénom de George et je demandai le numéro de chambre. La réceptionniste, sûrement une stagiaire, essaya de me dire qu'elle ne pouvait pas me communiquer le numéro de chambre. En me penchant sur le comptoir, j'adoptai un ton menaçant pour asséner :

— Mademoiselle, je suis attendue dans cette chambre et, si vous ne m'en donnez pas de suite le numéro, je vais devoir parler à votre responsable et je vous laisserai des commentaires terribles en ligne.

La jeune femme se mit à chercher la liste d'invités et me chuchota : « 112. » Sans la remercier, je partis directement vers l'ascenseur. Je ne me rendis pas compte que la réceptionniste me suivait en courant.

— C'est à cet étage, au fond du couloir.

La moquette rouge étouffait le son de mes pas, mais mon cœur battait avec une telle force que je croyais l'entendre résonner dans le couloir. J'arrivai devant les chiffres dorés : 112. Je collai mon oreille à la porte pour entendre quelque chose. Des voix. Une voix féminine qui rigolait. De la musique. Puis j'entendis sa voix. J'en étais sûre, c'était lui. Je toquai à la porte en annonçant : « Room service ! » J'entendis des pas et une des voix dire : « Pourtant on a déjà le... »

La porte s'ouvrit.

C'était lui. Avec les cheveux mouillés. Il portait une robe de chambre. Je poussai la porte d'un coup et entrai ; George ne s'y opposa même pas. Je me dirigeai vers la salle de bains. Elle était dans la baignoire, qui était pleine de mousse. Sur le rebord, il y avait une bouteille de champagne et deux flûtes. Elle était rousse. Je la reconnus instantanément : elle était dans le groupe de collègues qui étaient rentrés dans le café le jour où j'étais allée chercher George au travail pour discuter. Leurs visages devinrent blêmes. Livides. Je n'avais pas réfléchi à ma réaction mais, à ce

moment précis, je me rendis compte que, même si j'avais craint le pire, j'avais espéré avoir tort. Je me mis à faire les cent pas dans la chambre, comme un lion en cage, en parlant en espagnol :

— *Dublin... me cago en la madre que te parió... Dublin! Hijo de la gran puta... Esto es Dublín!?*^[4] criai-je en montrant la chambre avec la main ouverte, puis en me dirigeant vers la salle de bains. *Esto es Dublín !?*

Elle n'osa même pas sortir de la baignoire. George essaya de s'approcher de moi mais je le repoussai.

— Tu me répugnes.

— Eva, s'il te plaît.

Je l'entendais au loin, comme s'il était au bout d'un tunnel.

— N'essaie même pas, lui dis-je en claquant la porte.

Je traversai le couloir presque en courant, je passai devant la réception en essayant de cacher mon visage, et dès que je me retrouvai dans la rue je poussai un cri qui me sembla ridicule, mais qui me libéra aussitôt de toutes les tensions que j'avais accumulées. Les passants me fixèrent, perplexes, et j'eus envie de rire. Puis je regardai autour de moi et m'aperçus que je ne savais pas où je me trouvais, mais je me mis à marcher tout de même. Je commençai à pleurer et très rapidement je sentis mes cervicales se raidir et j'eus vite très mal au crâne. Les gens marchaient dans la rue comme si de rien n'était, ils parlaient au téléphone, ils roulaient à vélo, ils attendaient le bus. Comment était-il possible que le monde s'effondre pour certains et que tout continue pour les autres ? Dix années de vie commune venaient d'être coupées net et même pas un petit tremblement de terre, une averse, un coup de tonnerre, quelque chose qui laisse entrevoir ma peine dans cet univers. Mon téléphone sonna. C'était Federica. Je lui racontai ce qui venait de se passer et elle m'écouta en ponctuant mes phrases de brefs

« quel connard » et « je vais le tuer ». Après m'avoir écoutée longuement, elle me dit :

— Rentre chez toi, prends tes affaires et viens ici.

Son appel me ramena à la réalité. C'était la raison pour laquelle que je l'avais appelée le matin même : je craignais le pire et j'avais prévu d'avoir besoin de découcher le soir venu. Mais je n'avais pas préparé de sac avec mes affaires. Je regardai le GPS de mon portable et découvris que j'étais très loin de chez moi. Je pris un autre Uber pour rentrer.

Une fois sur place, je sortis mes deux valises et, comme j'étais habituée à les faire et les défaire, j'y rangeai tout de manière désordonnée mais efficace. Une heure plus tard, mes affaires étaient prêtes. En jetant un dernier coup d'œil à l'appartement, je me dirigeai vers la cuisine pour récupérer ma cafetière et je vis alors les deux boîtes de thé que j'avais achetées deux jours plus tôt. Je mis la mienne dans ma valise et je laissai celle que j'avais achetée à ma « belle-mère » sur le comptoir de la cuisine avec une note : *Mon cadeau de Noël pour ta mère*. Je la laissai à côté du post-it de George, pour qu'ils se tiennent compagnie.

Parfois (presque à chaque fois), quand je prépare une tasse de mon thé Christmas Eve de Fortnum & Mason, je me demande pourquoi j'ai laissé l'autre boîte pour la mère de George. Je suppose qu'à ce moment-là je voulais qu'il lise entre les lignes : « Regarde à quel point je suis adulte, je t'ai découvert en train de te faire une autre mais ta mère n'y est pour rien, puis quand tu lui donneras mon cadeau tu seras obligé de lui expliquer pourquoi je ne le lui donne pas moi-même. »

Il était quatorze heures quand je pris mon troisième Uber du jour. Le chauffeur me demanda si la radio me dérangeait, ce à quoi je répondis machinalement que non. Peu après, la voix de Mariah Carey commença à chanter *All I want for Christmas Is You*. Je ne pus m'empêcher d'écouter les

paroles de la chanson, d'intégrer le sens des mots, et de me rendre compte qu'une grimace de douleur s'était dessinée sur mon visage en entendant « tout ce que je veux pour Noël, c'est toi ». Le trafic était très dense à cette heure-ci et, comme nous étions vendredi, les rues étaient pleines de gens qui faisaient leurs courses de Noël. Des cadeaux inutiles, qui font envie aux acheteurs lorsqu'ils sont exhibés en magasin, mais perdent l'attrait du nouveau une fois arrivés à la maison et deviennent une babiole de plus parmi tant d'autres. Ou bien des cadeaux qui seraient échangés le lendemain d'avoir ouvert le paquet en feignant la surprise, la joie, la gratitude. J'aurais été pareille, moi, entourée de ma belle-famille et de George, mais maintenant il était probable que je passe un Noël pourri à me morfondre.

Mes épaules pesaient une tonne et mon estomac était en compote lorsque le chauffeur m'indiqua que nous étions arrivés à destination. Il m'aida à monter mes valises chez mon amie. À ce moment-là, la porte d'entrée s'ouvrit et, avec un claquement de langue et un long soupir, Federica me prit dans ses bras et frotta mon dos. C'est alors que je sentis le peu de force qui me restait – celle qui m'avait aidée à prendre toutes les décisions pratiques pour arriver à cet endroit précis – me quitter d'un coup. Malgré moi, quelques gémissements m'échappèrent pendant que je pleurais dans les bras de mon amie, qui me berçait en murmurant « chhhh » comme si j'étais son bébé. J'ignore pendant combien de temps nous restâmes ainsi, jusqu'à ce que j'arrive à me calmer et que je commence à me libérer lentement de son étreinte. Je pris mes bagages et la suivis vers l'intérieur.

Pendant que Fede préparait le repas, je lui demandai comment elle s'était débrouillée pour finir le travail plus tôt, ce à quoi elle répondit, en me grondant, d'arrêter de me faire du souci pour les autres et de la laisser

s'occuper de moi. Elle ajouta que Luca rentrerait tard et que nous avions donc tout l'après-midi devant nous pour discuter et nous reposer.

— J'espère que tu ne le prendras pas mal, mais je ne pense pas que je pourrai manger grand-chose, lui dis-je en m'excusant à l'avance lorsque je la vis poser une énorme assiette d'*orechiette* aux brocolis devant moi.

— Mange ce que tu peux et je finirai ton assiette, répondit-elle en me passant un ramequin de parmesan.

À ma grande surprise et sans m'en rendre compte, je finis mon assiette et je n'étais même pas rassasiée. Federica vit l'étonnement dans mes yeux et dit en rigolant :

— Toi qui pensais ne pas pouvoir finir ton assiette... Moi, je pense que dans une semaine tout cela sera derrière toi ! Du café ?

Elle se leva et le prépara dans une Moka identique à celle qu'elle m'avait offerte des années auparavant, à Madrid. Puis elle reprit une expression plus sérieuse et me demanda, pendant qu'elle allumait la gazinière :

— Tu t'en doutais ?

Je réfléchis en silence, car je ne connaissais moi-même pas la réponse.

— Il y a quelques semaines, quelque chose a commencé à changer, il n'était pas comme d'habitude... Tu t'en es rendu compte le soir où nous sommes venus dîner ici, tu te rappelles ?

— Bien sûr que je me rappelle. Il n'arrêtait pas de regarder son portable.

Je me tus et je réfléchis à nouveau, avant d'avouer :

— Je pense que je l'idéalisais. Je le croyais tellement amoureux, prêt à tout, il acceptait toutes mes suggestions... Jamais j'aurais pu imaginer que

ses changements d'humeur, ses nouveaux horaires étaient dus à autre chose que le travail. Je l'ai cru sans l'ombre d'un doute.

Federica me fixa un instant puis, avec l'air de lire en moi comme dans un livre ouvert, elle s'approcha de la table et m'avertit d'un ton sévère :

— Je t'interdis de te sentir coupable de ne pas t'en être rendu compte plus tôt. C'est lui qui est pourri : tu ne pouvais rien faire pour l'éviter.

— Certainement... Comment éviter une chose pareille ? Il devait avoir ses raisons mais, moi, je ne les vois pas. Du moins pas celles qui peuvent le pousser à prendre le chemin de la tromperie au lieu d'en parler avec moi, de me dire ce qui lui arrivait...

— D'avoir les couilles de rompre avec toi s'il ne t'aimait plus ! dit-elle en faisant un geste vulgaire avec sa main sur l'entrejambe. Heureusement que tu t'es pointée à l'hôtel. Sans ça, il aurait été capable de te dire que tu étais folle, que c'était dans ta tête. Là, au moins, il ne peut pas te reprocher d'être juste jalouse.

Je bus mon café d'une traite et, avec un sourire amer, je marmottai :

— C'est clair que là, il n'y avait pas d'erreur d'interprétation possible...

Nous migrâmes de la table vers le canapé, et la lumière dans la pièce vira dans les tons bleus. Fede alluma les lampes et ouvrit une bouteille de vin.

— Ça t'ennuie ? me demanda-t-elle en approchant une cigarette de ses lèvres, s'apprêtant à l'allumer.

Je fis non de la tête. En général, l'odeur du tabac me dérangeait, mais là je me fichais de tout. Je gardais mon portable à la main et le regardais constamment, de manière compulsive. J'avais peur qu'il sonne et que ce soit lui. Mais non. Pas un appel. Pas un texto. Je me détestai en constatant

ma déception. À ce moment-là, je décidai, le cœur serré, de bloquer le numéro de George avant de l'effacer. J'ouvris mon ordinateur et fis de même sur chacun de mes réseaux sociaux.

— Tu es sûre ? me demanda Federica, en voyant ce que je faisais.

— Il n'y a pas de marche arrière possible.

— Tu as peur de changer d'avis ?

Je secouai la tête et réussis à dire, malgré mes pleurs :

— Je ne pourrai plus jamais lui faire confiance.

Fede me prit dans ses bras à nouveau, sans dire un mot. Nous restâmes ainsi jusqu'à ce que Luca arrive dans l'appartement. Il s'approcha pour me faire la bise et, en regardant Federica, proposa d'aller chercher quelque chose pour le dîner. Fede hocha la tête et en anticipant ses questions elle ordonna :

— Improvise, prends ce que tu veux pour nous trois.

Luca vit mes valises et repartit sans faire de commentaire.

— Tu vas appeler ton père ?

Instinctivement, je pris ma tête entre mes mains, frottai mes yeux et restai avec le front posé sur mes doigts comme s'il pesait une tonne.

— Je n'ai pas le choix...

En une seconde, je vis ce à quoi mon Noël allait ressembler, et je me sentis fatiguée rien qu'à l'imaginer : je devrais d'abord raconter l'histoire à mon père, puis à mes grands-parents, et ensuite à toutes les connaissances que je croiserais dans la rue et qui me demanderaient où donc était passé l'étranger.

— Et, cerise sur le gâteau, devoir passer les fêtes sous les regards de pitié et les petites tapes sur l'épaule ! m'écriai-je comme si tout ce que je venais d'imaginer était une scène de film que l'on venait de voir toutes les deux.

— Viens avec moi, dit Federica, en me transperçant de ses yeux bleus. Chez moi, à Naples, pour Noël. Viens avec moi.

Un soupir m'échappa, comme si elle venait de dire une bêtise, et je levai les yeux au ciel. Mais Fede me fixait encore, elle était sérieuse, elle attendait que je considère sa proposition.

Autrefois, Noël avait été ma période préférée de l'année. Maintenant, elle avait une saveur douce-amère de nostalgie et recueillement en famille. Ma mère adorait les fêtes, elle préparait à manger, elle invitait tout le monde à la maison... Nous faisions venir mes grands-parents paternels en car depuis les Asturies jusqu'à Grenade et ils logeaient chez nous, puis nous invitions mes grands-parents du côté de ma mère et ma tante. Ma mère et ma grand-mère passaient des journées entières en cuisine, avec la radio ou la télé en bruit de fond, les cheveux coiffés en chignons très hauts qui finissaient complètement défaits le soir tombé. Ma tante et moi mettions la table avec soin et passions le reste du temps à jouer aux cartes ou à nous mettre du vernis à ongles.

L'année où maman mourut, nous décidâmes de ne rien célébrer. Mes grands-parents maternels auraient voulu que l'on vienne réveillonner chez eux mais papa et moi refusâmes. Nous mangeâmes de la soupe et des *polvorones* – les plus secs et insipides de toute ma vie.

L'année suivante, nous nous rendîmes dans les Asturies pour changer d'air, mais ce fut une mauvaise idée. Mes grands-parents habitaient dans une vieille maison de campagne sans chauffage, et nous passâmes une semaine congelés, en mettant des bûches chauffées au pied du lit pour rendre les nuits plus supportables. Je mis plus d'un mois à faire partir les engelures.

Au fur et à mesure que les années passèrent, mon père et moi acceptâmes de fêter Noël à nouveau, mais l'ambiance devenait toujours

triste par moments. Par exemple, quand ma tante, qui détestait cuisiner, se trompait en coupant les aliments, ou en confondant une huile avec une autre, et ma grand-mère la grondait : « Mais enfin, celle-ci, elle est pour frire, n'importe quoi, toi ! »

Lorsque j'avais quitté l'Espagne pour aller vivre à Londres avec George après trois ans de relation à distance, nous avions décidé de ne plus passer les fêtes de fin d'année séparés et avions donc commencé à alterner une année sur deux avec chacune de nos familles. Et, maintenant, j'étais en train de considérer l'option d'accepter la proposition de Federica et d'aller passer Noël avec elle et sa famille à Naples, plutôt que de rentrer à Grenade auprès de ma famille. Cela m'aurait infligé de subir l'absence non pas d'une mais de deux personnes dans ma vie, et de devoir accepter la présence de la copine de mon père – que j'avais le plus grand mal à apprécier.

— Je peux y réfléchir ?

Pour être parfaitement honnête, j'avais déjà plus ou moins pris ma décision. J'appelai mon père le lendemain, non pas parce que je redoutais cet appel, mais parce que le vin et la fatigue m'envoyèrent au lit à vingt et une heures.

— Hello, ma chérie. Ça va ?

Je ne pus l'éviter ; dès que j'entendis sa voix, je me mis à pleurer de nouveau. Je réussis à lui raconter, en sanglots, ce qui s'était passé et, après un long silence du côté de mon père, je crus que la ligne ne marchait plus.

— T'es là, papa ?

— Oui, ma chérie.

Long soupir.

— Je suis vraiment désolé. Je suis désolé que tu sois loin de moi, de ne pas pouvoir te serrer dans mes bras et te transmettre toutes mes forces. Quand est-ce que tu rentres ?

— Et bien, justement, je voulais t'en parler...

OceanofPDF.com

NAPLES

On nous demanda de faire rentrer nos valises cabine dans le calibreur pour vérifier qu'elles faisaient les dimensions « conseillées ». Elles y entrèrent dès le premier essai : nous étions habituées aux compagnies aériennes low cost qui feraient payer un supplément pour utiliser les toilettes si elles le pouvaient.

La valise d'un homme italien qui attendait derrière nous, elle, ne rentra pas. L'homme commença à hausser le ton.

— C'est quoi ces conneries, c'est juste la poignée qui ne rentre pas, vous voyez bien que le reste rentre parfaitement, enfin ! Vous êtes des escrocs, voilà ce que vous êtes, vous feriez n'importe quoi pour nous obliger à payer plus !

L'hôtesse répétait qu'elle ne faisait que suivre les consignes. Le passager, qui approchait la cinquantaine, était en chair mais costaud. Il finit par perdre son sang-froid et s'écria :

— Si c'est la poignée le problème, je l'enlève !

D'un coup sec, il tira sur la poignée télescopique et la plia avec son genou jusqu'à ce qu'elle se rompe. Il arriva enfin à rentrer sa valise dans le

calibreur, mais ensuite elle resta coincée à l'intérieur. Visiblement désespéré et gêné, il laissa échapper un petit rire jaune en se frottant l'arrière du crâne, comme s'il se demandait ce qu'il allait faire pour s'en sortir. À cet instant précis, je me demandai si tous les Napolitains étaient aussi agressifs que lui et, ayant déjà ma propre dose de drame dans ma vie, je continuai mon chemin au bras de Federica en préférant rater la suite des événements.

Sur mes genoux reposaient quelques revues de mode que je pensais feuilleter pendant le vol pour faire passer le temps, mais je m'endormis dès que l'avion décolla et nous étions déjà sur le sol napolitain lorsque je me réveillai. Ce fut Francesco, le frère de Fede, qui vint nous chercher à l'aéroport. Il était plus jeune que nous de deux ans, couvert de tatouages de la tête aux pieds, musclé et bronzé (tout le contraire de sa sœur, fine, blonde, pâle). Je connaissais Francesco car il avait rendu visite à sa sœur d'abord quand nous étudions ensemble à Madrid, puis à Londres, mais c'était la première fois que je venais à Naples et il semblait s'être attribué le rôle de guide touristique, ce qui m'amusa. Lorsque nous montâmes dans sa Fiat Panda noire, en me voyant m'apprêter à mettre ma ceinture de sécurité, il me demanda, mi-surpris mi-horrifié :

— Tu fais quoi ?

— Comment ça, je fais quoi ? demandai-je sans réfléchir.

Federica se mit à rigoler et m'expliqua qu'à Naples personne ne mettait sa ceinture à l'arrière de la voiture, ni parfois à l'avant pour le passager.

— Comment ça ? Vous n'avez jamais d'accident ? dis-je sur un ton moqueur, car je connaissais bien la réponse.

— Tu fais ce que tu veux mais, si tu veux la vraie expérience locale, c'est sans ceinture, déclara Francesco.

Vivre l'expérience cent pour cent napolitaine ne m'intéressait pas si cela signifiait que je ne rentrerais pas saine et sauve pour en parler. Malgré le coup dur que je venais de subir, je tenais suffisamment à la vie pour ne pas m'abandonner à une telle folie à cet âge-là. « Je ne t'ai pas élevée tant d'années pour que tu meures comme ça », entendis-je ma mère me dire comme si elle était là, à côté de moi, très sérieuse mais avec le sourire au coin des lèvres, parce qu'au fond elle pensait que c'était impossible : j'avais toujours été immortelle à ses yeux.

Peu après avoir démarré et quitté l'aéroport, je me félicitai d'avoir attaché ma ceinture. Francesco conduisait comme s'il était possédé, et il n'était pas le seul : les Napolitains ne respectaient pas les feux rouges, ils prenaient les ronds-points sans céder le passage ; mais malgré tout, il se dégageait de ce chaos apparent une certaine harmonie, et je constatai qu'il n'y avait point d'accident.

À leur place, j'aurais déjà percuté plusieurs voitures, mais eux étaient habitués à conduire ainsi et les insultes qu'ils échangeaient semblaient plus provenir du rituel de la conduite que d'un réel énervement. Après quelques minutes, je fus persuadée qu'il ne nous arriverait rien et je commençai à laisser défiler le paysage gris sous un ciel de plomb devant mes yeux. Je cessai d'analyser ce que je voyais et me plongeai dans les souvenirs du dernier week-end passé à Londres avant de quitter cette ville définitivement.

Ce jour-là, la pluie tombait avec force et elle tapait sur les vitres de l'appartement de Fede et Luca. Nous étions en train de préparer nos valises pour partir à Naples quand on sonna à la porte. Luca l'ouvrit, et ce fut une erreur car, étant son ami, il laissa entrer George. Par chance, j'étais dans la salle de bains et il ne me vit pas mais, moi, je reconnus sa voix tout de suite,

et Fede aussi. Elle vint me chercher dans la salle de bains et me demanda, en panique :

— C'est toi qui l'as appelé ?

En voyant mon visage apeuré, elle se rendit compte que la visite de George était aussi inattendue que non désirée et que rien n'avait changé pour moi. Elle se dirigea vers le hall en courant et se mit à parler très fort :

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

J'entendis George tenter d'expliquer qu'il pensait me trouver là, qu'il ne savait plus quoi faire pour me contacter car je l'avais bloqué partout et qu'il ne pouvait même pas m'appeler. Federica prit un ton très sérieux – je ne l'avais jamais entendue utiliser une voix si grave et j'eus peur – pour lui demander si cela ne suffisait pas pour qu'il se rende compte que je ne voulais plus le voir, puis lui reprocha de venir chez elle en « contaminant » ainsi mon refuge après ce qu'il m'avait fait. Une personne normale aurait simplement dit « elle n'est pas ici, je suis désolée de ne pas pouvoir t'aider » en évitant ainsi une telle scène, mais Fede n'avait pas peur des scènes ni de prendre le taureau par les cornes.

— Peux-tu au moins lui dire que je suis là, s'il te plaît ?

Derrière ce rideau de politesse et son ton plaintif se cachait tout ce qu'il m'avait fait subir lors des dernières semaines, les montagnes russes d'émotions et la terrible chute finale. La douleur, l'humiliation, le dégoût et la rage se pressèrent dans ma gorge et je sentis mes joues en feu. Mon cœur battait si fort que je pensais ma cage thoracique sur le point d'éclater, et j'avais comme un bourdonnement dans les oreilles. Je restai dans la salle de bains et, même si ce n'était pas le meilleur endroit pour entendre ce qui se passait, c'était le plus sûr pour ne pas qu'il m'aperçoive s'il jetait un coup d'œil à l'intérieur de l'appartement.

— Je ne lui dirai rien de ta part, ni maintenant ni jamais, tu peux l'oublier, et moi aussi. Je ne dirai rien au nom de Luca car il est grand et il sait ce qu'il fait, tant pis pour lui s'il veut être l'ami d'une merde comme toi. Tu n'es pas le bienvenu dans cette maison. Maintenant casse-toi avant que je te sorte à coups de pied.

Un silence suivit et au bout d'un moment j'entendis la porte d'entrée se fermer.

— T'as été un peu... commença à dire Luca.

— Ne commence pas. Je me demande déjà comment je fais pour tolérer que tu restes pote avec lui.

— Parce que ce n'est pas à moi de juger...

— Le fait qu'il ait trompé Eva ? Qu'il lui ait fait croire cette merde du boulot parce qu'il était en train de baiser une autre femme ? Tout ça parce qu'il n'a pas eu les couilles de lui dire qu'il ne l'aimait plus ! Peut-être que si tu ne peux pas juger et condamner tout ça, il vaudrait mieux que je me pose la question de quel type d'homme tu es !

Je rentrai dans le salon et essayai de couper leur conversation car je ne voulais pas qu'ils se disputent à cause de moi. Mais Fede quitta la pièce et s'enferma dans sa chambre, laissant Luca bouche bée.

— Ça va lui passer, dit-il.

Je me demandai s'il voulait me rassurer moi ou lui. Je n'étais pas sûre que le fait de réduire la réaction de Fede à un état passager soit un choix intelligent pour leur relation.

L'ambiance dans l'appartement de Fede et Luca fut lourde tout l'après-midi, et les choses ne firent qu'empirer lorsque j'allumai mon ordinateur et vis que George m'avait envoyé un e-mail. J'avais oublié de marquer son adresse comme courrier indésirable et maintenant elle était là, cette ligne en caractère gras, l'icône de l'enveloppe fermée trop tentante

pour ne pas l'ouvrir. Avant d'ouvrir son message, je me fis une promesse : je ne lirai que celui-ci, et je ne lui répondrai qu'une fois. Tout ce qui arriverait après partirait directement dans la corbeille, et je ne lui écrirai plus jamais.

Quand je commençai à lire son message, je fus perplexe. Il ne m'était pas destiné ; George parlait à son ami John (il avait plusieurs amis qui s'appelaient John, je pensai donc immédiatement qu'il s'était trompé de destinataire). Je continuai à lire et me rendis compte que c'était un faux courrier envoyé à un ami pour vider son sac, qu'il avait en réalité fait exprès de m'envoyer à moi afin que je le lise. Dans son message, il disait qu'il regrettait ses actes et que, si seulement j'acceptais qu'il m'appelle ou que l'on se voie, il m'expliquerait pourquoi il avait cédé à la tentation, qu'il m'aimait encore et qu'il ferait tout pour récupérer ma confiance et mon amour... bla bla bla. Plus je lisais et plus son écriture puérile, comme sortie d'un manuel pour adolescents amourachés, me décevait. Ses mots n'étaient pas crédibles puisque George ne parlait jamais de ses sentiments avec ses amis, et le fond de son message était totalement superficiel car toutes ses phrases n'étaient que de vieux clichés. À cet instant précis, je perdis la dernière once de peine qu'il pouvait me rester pour notre relation, et j'en vins à avoir de la peine pour lui. Sans trop réfléchir, je cliquai sur « répondre » et lui écrivis :

George,

Faire passer ce que tu aurais aimé me dire en personne pour un e-mail à un ami est une stratégie tellement pathétique que tu me fais de la peine. Pour autant, si tu regrettes vraiment ce que tu as fait, tu peux arrêter. Moi, je ne regrette pas. Je préfère que tu aies été incapable de résister à la tentation maintenant que dans dix ans,

quand je t'aurais donné ma jeunesse, mon corps, mes enfants. C'est mieux ainsi.

Je te demande une seule chose, par respect pour toutes ces années passées ensemble : arrête de tout gâcher ; ne m'écris plus. Tout ce que l'on avait est mort, et moi je suis morte aussi (du moins pour toi).

Eva

Cette dernière phrase venait de mon film préféré, *Légendes d'automne*, parce qu'elle m'avait toujours énormément impactée. À chaque fois que je l'entends, je pleure, à cause de sa force, mais surtout de son irrévocabilité.

Ce soir-là, Luca sortit avec ses amis et Fede resta à la maison avec moi pour finir les valises et discuter du message de George. Il nous restait peu de chose à dire à ce sujet, mais cette fois-ci Fede se plaignit du fait qu'elle était en train de découvrir Luca sous un nouveau jour, et que cela ne lui plaisait pas du tout. Je la laissai parler et me gardai de lui donner mon avis, premièrement parce que j'étais moi-même tellement désenchantée que je ne voulais point l'influencer avec ma noirceur du moment, et deuxièmement parce que je les voyais comme un couple très stable et je ne souhaitais pas que mes mots négatifs lui restent dans l'esprit et qu'elle pense que je n'approuvais pas leur relation s'ils restaient ensemble. Heureusement, la conversation prit une autre tournure et nous parlâmes ensuite des fêtes de fin d'année et de tout ce qu'elle voulait me montrer de sa ville pendant les dix jours suivants.

*

Nous étions arrivés. Nous nous garâmes dans une rue étroite, bordée de grands immeubles gris, avec des balcons ouverts et des gens à la fenêtre. À l'un de ces balcons apparut une femme de cinquante ans, avec les cheveux teints en rouge et les yeux très maquillés ; je l'entendis nous appeler. C'était la mère de Fede et Francesco. Je ne parle pas l'italien mais, comme tous les Espagnols, je comprenais plus ou moins la langue, et eux aussi me comprenaient. Au moment où je passai le pas de la porte, je sus qu'ils allaient me traiter comme si je faisais partie de la famille : des embrassades, des repas faits maison, des discussions en élevant la voix, de la musique forte en bruit de fond permanent... Comme chez moi, quand maman était encore en vie.

Assise dans la cuisine tout en carreaux blancs, la mère de Fede nous servit du café dans des petits verres en plastique – je n'avais jamais vu cela. Dans un mélange d'espagnol et italien, je lui demandai si c'était une coutume locale et elle m'expliqua qu'elle faisait cela quand elle avait des invités pour ne pas avoir à faire la vaisselle. Elle servit, pour accompagner le café, des verres de San Pellegrino et à ce moment-là je me jurai que plus jamais je ne boirais du café sans boire de l'eau pétillante ensuite. Le goût sucré de l'*espresso* fortissime marié à l'explosion de bulles de gaz dans ma bouche créa des sensations si extrêmes sur ma langue qu'il me sembla impossible de boire mon café autrement.

Pendant cette première prise de contact, Rosa, la maman de Federica, me noya de questions sur l'Espagne, ma famille, les traditions de Noël à Grenade... En évitant le sujet de Londres et de George, sans me demander si j'avais des plans pour mon avenir, elle se limita à mener une conversation

agréable, légère. Pendant que nous discussions, elle préparait le déjeuner – des pâtes avec des lentilles et une sauce tomate maison – en revenant s’asseoir avec nous de temps en temps, puis elle se relevait pour vérifier si les pâtes étaient prêtes ou si la sauce était assez salée. Le père de Fede, Stefano, s’était assis à table et m’observait silencieusement. J’alternais mes regards entre Rosa et lui, mais la façon dont se dernier m’analysait avec ses yeux bleus me perturbait profondément, alors je cessai de croiser son regard et me concentrai sur Rosa et Fede. Peu après, on sonna à la porte et Francesco alla ouvrir. C’était un de ses copains qui avait entendu que Federica était rentrée pour les vacances et qui voulait lui dire bonjour. En le voyant, Rosa lui proposa de rester déjeuner et il accepta. Je me rendis compte que nous étions nombreux et, comme Fede m’avait interdit d’apporter des cadeaux de Londres, je descendis acheter une demi-douzaine de *babà* napolitains pour le dessert. Apparemment, c’étaient les préférés de Rosa.

Les dix jours que je passai chez Fede ne furent pas du tout reposants. Au contraire, chaque instant avait une activité assignée et, quand ce n’était pas le cas, il y avait toujours des visites ou des plans imprévus pour aller boire un café, manger une pizza, ou faire une promenade. Fede et Francesco me montrèrent les plus beaux lieux de Naples, et nous fîmes les visites obligées comme le Castel dell’Ovo, avec ses tons dorés et la vue sur la mer Tyrrhénienne, l’église San Domenico Maggiore et son Christ voilé – la maîtrise de son sculpteur m’impressionna à tel point que je me questionnai sur la valeur de certaines sculptures modernes comme celles de Jeff Koons –, la Via San Gregorio Armeno avec ses stands de figurines de crèche, où j’en achetai plusieurs à offrir, et la Piazza del Plebiscito, où Fede s’amusa à me faire marcher les yeux fermés pour voir si j’arrivais en ligne droite jusqu’aux colonnes – évidemment, j’échouai. Nous visitâmes aussi la

Galleria Umberto I, la station de métro Toledo, et les quartiers espagnols, où l'on respire encore l'admiration pour Maradona.

Jamais un voyage n'eut une charge émotionnelle aussi forte que celui-ci. D'une part, j'étais en train de passer de merveilleux moments, entourée de personnes généreuses et fondamentalement bonnes, je découvrais de nouveaux endroits, je mangeais des repas délicieux et réconfortants... Mais d'autre part je n'arrivais pas à enlever cette sensation de vide de ma poitrine, comme un poids constant qui m'oppressait le cœur. J'étais incapable de me raisonner moi-même en me répétant qu'il n'existait pas d'alternative : tous mes plans pour l'avenir s'étaient effondrés et j'allais mettre longtemps à m'en construire de nouveaux toute seule. Je me sentais également coupable de ne pas avoir fait ce que tout le monde attendait de moi : rentrer chez moi la queue entre les jambes pour que mon père, mes grands-parents et ma tante s'occupent de moi pendant que je panses mes plaies. Mais cette image de moi-même avait provoqué un tel rejet chez moi que je me serais accrochée à n'importe quel plan, aussi médiocre puisse-t-il être, pour éviter de me voir dans une situation pareille.

Lors de ce voyage, je me rendis compte qu'avant de connaître George je ne m'étais jamais sentie complète. Mes moments heureux manquaient toujours de « quelque chose » et, lorsque George apparut dans ma vie, je cochai enfin cette case et tout prit forme. À Naples, j'avais tout pour me sentir pleinement satisfaite et, pourtant, je retombai dans cette sensation d'incomplétude d'auparavant. Certes, j'avais des raisons de me sentir triste. Je souffrais encore d'avoir démasqué l'infidélité de George, ma famille me manquait et, surtout, ma mère me manquait. Mais ce n'était pas tout cela qui me faisait me sentir vide. C'était le fait d'être seule à nouveau. Et, même si cela me déplut, à ce moment de ma vie je ne savais pas

comment me libérer de cette dépendance du couple, et je n'y arriverais pas du jour au lendemain.

Après quelques jours dédiés aux visites touristiques, le réveillon de Noël arriva. Le jour précédent, j'avais accompagné Rosa et Fede acheter du poisson et des fruits de mer frais à Porta Nolana, le marché traditionnel par excellence. Quelle foule, quelle odeur iodée, quel raffut en napolitain ! Il faisait nuit noire, mais on aurait dit qu'il était midi. Nous achetâmes des palourdes, du poulpe, des anchois, de la morue, de l'anguille... Fede et moi proposâmes de régler une partie des courses mais Rosa s'en offusqua et nous obligea à nous taire comme si nous avions cinq ans. Nous étions tellement chargées que, rien qu'à l'idée de manger tout cela, je me sentis rassasiée. Lors de mon passage devant les étals, les cinq sens en alerte, je m'efforçais d'enregistrer chaque détail dans ma mémoire, tant je me sentais privilégiée de vivre tout cela alors que d'autres ne le verraient jamais. J'ai toujours aimé appliquer le principe « à Rome, fais comme les Romains » et le fait d'être là avec mon amie et sa maman comme l'une d'elles me fit me sentir spéciale. Lorsque je me couchai ce soir-là, dans ma tête résonnaient encore la mélodie des paroles en italien et les cris des vendeurs, le pétilllement des gouttes d'eau pour laver les moules...

Nous passâmes la journée du réveillon de Noël en cuisine. Rosa ne voulait pas me laisser l'aider mais, en voyant que mon insistance n'était pas tant due à ma politesse qu'à un réel intérêt de ma part, elle me prêta un tablier et commença à me donner des ordres comme à sa fille : « moins de farine ou tu auras des grumeaux, coupe de plus petits morceaux ou les gens vont s'étouffer ». Elle me fit tellement penser à ma mère et ma grand-mère ensemble, à toutes ces fêtes de Noël passées en cuisine à découper le jambon, à frire les *croquetas*, à disposer les douceurs typiquement espagnoles dans de belles assiettes...

En début de soirée, une cousine de Fede et Francesco arriva avec son mari et leurs enfants – qui se mirent à jouer avec les figurines de la crèche comme s’il s’agissait de Playmobil – et leur grand-mère maternelle, qui était complètement sourde. Peu après, les enfants s’impatiaient et demandèrent quand les cadeaux allaient arriver. Presque à l’unisson, les adultes répondirent que le petit Jésus n’était pas encore né et qu’il faudrait attendre. Une heure après, on commença à servir plat après plat et, moi qui n’avais pas très faim après avoir passé la journée en cuisine à goûter ceci et cela, je fus étonnée de ma capacité à manger la salade de poulpe, les anchois marinés, les pâtes aux palourdes, la morue frite, l’anguille, le chou-fleur... Et, alors que je pensais être rassasiée, Fede et Rosa servirent les desserts. Avec un effort surhumain, je trouvai de la place pour goûter les *struffoli*, des sortes de petits beignets, la *cassata*, les *raffoli*, des gâteaux enrobés de sucre glace au citron, les *mostaccioli*, des biscuits nappés de chocolat, et les *franfellicchi*, des bâtonnets de sucre caramélisé. Le tout accompagné de vin, d’une liqueur maison aux noix, du *rosolio*, et du café.

Après le dîner, tous les invités se mirent à jouer au bingo, et j’en profitai pour appeler mon père et mes grands-parents. Mon père était au restaurant ; la conversation fut donc courte car, à cette époque-là, les appels vers des portables étaient encore très chers. Mais mes grands-parents et ma tante me gardèrent un peu plus longtemps et me dirent que je leur manquais et qu’ils comptaient les jours jusqu’à ce que je rentre. Quand je leur parlai de tout ce que je venais de manger, ma grand-mère m’avertit :

— Attention à ne pas tomber malade avec autant de nourriture, après ils disent qu’en Espagne nous sommes des gourmands, mais alors ces Italiens...

Je la rassurai et lui dis que j’aurais encore de la place pour la galette des rois à mon retour, ce à quoi elle répondit :

— Tu es tout aussi gourmande que ta mère.

Un soupir lui échappa et elle ajouta :

— Je te passe ton grand-père et ta tante qui veulent te dire bonjour.

Le restant de mon séjour fut similaire et, même si ce sont des souvenirs agréables, ce fut également une semaine de souffrance pour moi. La nuit je me réveillais souvent en diagonale dans le lit, et je me rappelais que George m'appelait souvent son « étoile de mer » parce qu'au fur et à mesure que la nuit avançait je prenais de plus en plus de place, bras et jambes écartés comme si je dormais seule. Mais, même si j'avais la poitrine et l'estomac constamment oppressés, Naples et Fede furent le refuge parfait pour moi et, si c'était à refaire, je choisirais la même option mille et une fois.

GRENADE

J'atterris un dimanche matin à Malaga. Même si je lui dis que ce n'était pas nécessaire, mon père insista pour venir me chercher en voiture depuis Grenade, en prétextant que je serais très chargée entre mes affaires de Londres et les cadeaux que la famille de Fede m'avait offerts. Je savais qu'en réalité il le faisait parce que c'était sa façon de « faire les choses comme il faut ». Non sans grande difficulté, je lui demandai de venir sans sa compagne.

Papa et Tatiana ont commencé à se voir peu après que je parte faire le tour de l'hémisphère sud avec George. Depuis que maman était morte en 2004, quand j'avais vingt ans, mon père s'était concentré sur son travail et son rôle de père (mais celui-ci ne prenait plus qu'une petite place car j'habitais à Madrid et j'étais presque une adulte). Quand il n'était pas à l'université, il s'enfermait dans son bureau et, lorsqu'il sortait, il ne faisait que recréer les itinéraires du dimanche que l'on faisait en famille : Plaza Nueva, Paseo de los Tristes, Cuesta del Chapiz, et puis on continuait vers le Sacromonte ou le Mirador de San Nicolás, selon le jour. D'autres fois il prenait la voiture et rejoignait la Sierra Nevada, ou bien il partait très tôt le

matin et roulait jusqu'à l'Alpujarra, comme autrefois quand j'étais petite. Mes parents m'avaient souvent raconté que vers mes trois ou quatre ans je refusais de faire la sieste, mais je devenais insupportable en fin de journée, et ils étaient alors obligés de prendre la voiture et rouler, rouler pour que je dorme. Souvent, je m'endormais dès que mon père démarrait. Ce n'était pas lui qui me parlait de ses sorties solitaires pour se remémorer un passé heureux. Ma grand-mère l'obligeait à aller manger chez eux à la même fréquence qu'auparavant, et elle me racontait après tout ce que lui, par pudeur ou par fierté, ne m'aurait jamais dévoilé.

Mais après huit ans de deuil, et sous la pression de son cercle d'amis les plus intimes, à la surprise de tous mon père s'est inscrit à des cours de danse. Pas un club de lecture ou d'échecs, non. Des cours de danse. Et c'est là qu'il tomba sous le charme de Tatiana. Et que Tatiana tomba sous le charme de papa. Tatiana était argentine (quelle ironie de me retrouver dans ce pays peu après leur rencontre et, maintenant que j'y pense, c'est peut-être pour cela que je n'ai pas voulu y rester aussi longtemps que prévu initialement) et l'école de danse n'avait pas voulu l'embaucher légalement. Peu après leur rencontre, mon père lui proposa d'emménager chez nous et de se pacser, pour qu'elle ait des papiers. Elle accepta sans hésiter – à vrai dire, c'est moi qui l'ai imaginée en train d'accepter sans hésiter, comme si je la voyais applaudir en sautillant et en faisant tressauter ses cheveux frisés, ses yeux aussi souriants que ses lèvres. C'est pour cela que, quand je rentre à Grenade, je ne dors plus chez moi mais chez mes grands-parents. Mon père refusait de transformer ma chambre en chambre d'amis, mais il aurait très bien pu le faire car, rien qu'à l'idée de dormir sous le même toit qu'eux, je sentais mon cou se raidir et ma gorge se resserrer.

Alors mon père vint me chercher seul. Pendant le trajet jusqu'à Grenade nous discutâmes beaucoup de mon séjour à Naples, et il

me donna quelques nouvelles sur la famille, son travail et la fac. Après trente minutes, avec un effort surhumain de ma part pour rester éveillée, je m'endormis blottie contre mon écharpe posée sur la fenêtre.

Malgré le fait que la présence de Tatiana me semblât insupportable dans le royaume de ma mère, j'acceptai de déjeuner avec eux à la maison avant d'aller m'installer chez mes grands-parents. Tatiana m'accueillit avec un grand sourire et me prit par les épaules pour me faire une bise très sonore. Je ne savais pas si elle était anxieuse ou si elle était toujours comme ça, mais elle n'arrêta pas de parler pendant le repas, et ce fut tant mieux. Je sentais que mon père bouillait d'envie de me demander si j'avais déjà réfléchi à l'endroit où je voulais chercher du travail, de façon tout à fait calculée, en espérant que je répondrais « ici » ou du moins « en Espagne ». Mais à vrai dire je ne le savais pas, et je fus soulagée de ne pas avoir eu à subir son interrogatoire, du moins pas encore.

Après le déjeuner, ils me proposèrent de rester faire la sieste, mais je me sauvai en alléguant que mes grands-parents seraient impatients de me voir, et je partis dans ce qui allait dorénavant être mon refuge. Mon père insista pour m'y déposer en voiture malgré le court trajet, et ce fut une bonne idée car j'étais chargée comme une mule. Il me laissa dans l'ascenseur avec mes bagages, et nous nous dîmes « à plus tard » même si nous n'avions pas spécifié quand nous nous reverrions. Cela me parut étrange, mais la vie est un changement constant, et il ne sert à rien de regretter le passé en souhaitant que rien n'ait changé.

Ma grand-mère ouvrit la porte. Elle portait son tablier et elle s'était légèrement maquillée pour l'occasion. Ma grand-mère avait plus de soixante-dix ans, mais elle se tenait encore très droite et menait sa maison avec la même poigne que lorsqu'elle dépassait à peine la quarantaine. Je ne l'ai jamais vue que les cheveux coiffés en chignon, et son teint était toujours

impeccable. Elle n'était pas excessivement coquette, mais pour autant elle ne négligeait pas son apparence, et lorsqu'elle se maquillait un peu, c'était toujours discret, comme ce jour-là.

— Laisse-moi te regarder, ma chérie. Oh, que tu es maigre ! me dit-elle en guise de bienvenue.

Je la pris dans mes bras et respirai son odeur bien caractéristique : la crème Nivea et la laque Nelly.

— Avec tout ce que tu m'as dit avoir mangé chez ta copine l'Italienne, t'as pas pris un ou deux kilos, ma puce ?

— N'importe quoi, c'est dans ta tête, je ne rentre presque plus dans mes jeans, j'essayai de me justifier.

Ma tante Dolores apparut alors sur le seuil et nous restâmes l'une dans les bras de l'autre un long moment.

— Tu es parfaite, comme d'habitude, me dit ma tante en prenant mon visage entre ses mains, avec un sourire.

Puis ma grand-mère se mit à orchestrer la scène.

— Vas-y, rentre, on t'attendait pour le café. Fais voir cette grosse valise, dit-elle.

Elle s'adressa ensuite à ma tante :

— Dolo, amène-la dans sa chambre.

Puis, en me regardant à nouveau :

— Mais qu'est-ce que tu as mis là-dedans ? C'est lourd comme un âne mort !

Mon grand-père était assis à table dans la cuisine, il faisait des mots fléchés. Lorsqu'il me vit entrer, un sourire égaya son visage et il ne dit rien. Je m'approchai pour l'embrasser et c'est à ce moment-là qu'il annonça :

— Regarde, on t'a gardé des *polvorones*, je suis sûr qu'ils t'ont manqué chez les Italiens.

À vrai dire, ils m’avaient manqué. Après que je leur eus raconté les mêmes choses que je venais de débiter à mon père et Tatiana, mes grands-parents s’installèrent dans le salon pour regarder la télé. Ma tante me proposa d’aller nous balader mais je m’excusai en prétextant vouloir défaire mes bagages et en lui promettant qu’on se reverrait bientôt.

Ma tante était l’interlocutrice idéale pour avoir des longues discussions en sachant que j’étais libre de dire la vérité sans avoir peur de la blesser – comme c’était le cas avec mon père ou mes grands-parents –, mais je n’avais guère envie de parler de mes sentiments ni de mes plans pour l’avenir. À vrai dire, depuis ce vendredi où j’avais découvert que George me trompait, j’avais vécu en prenant des décisions à court terme avec effet immédiat, et maintenant je devais me poser pour réfléchir à ce que je voulais faire. Et pour cela j’avais besoin d’être seule.

Ma grand-mère m’avait fait de la place dans une commode et dans le placard, comme elle le faisait à chaque fois que je rentrais à Grenade, et je commençai à défaire ma valise et à poser mes affaires par-ci par-là. Assez rapidement je n’eus plus de place et dus empiler les vêtements de manière désordonnée, en mettant les blouses deux par deux sur les cintres et les vestes par-dessus. Cela ne me dérangeait pas trop, j’avais l’habitude de vivre dans des logements transitoires, et je savais que cette étape ne durerait pas longtemps.

J’avais beau ignorer vers où je voulais me diriger, une chose était claire dans mon esprit : après tant d’années à être autonome je ne pourrais pas rester indéfiniment chez mes grands-parents. Je n’avais plus l’habitude de devoir informer ma famille de chacun de mes faits et gestes, de prévenir si je rentrais dîner ou non, et je savais que je devrais respecter certaines normes. Tout cela serait possible pendant un certain temps, mais sans oublier qu’il existait bien une date de péremption.

OceanofPDF.com

NOUVEL AN

La première semaine de mon retour, je pris le temps de me réacclimater doucement. J'accompagnai mes grands-parents faire leurs courses, je recontactai mes amies du lycée pour manger des *tapas*, ou bien j'allai courir ou nager à la piscine universitaire, comme avant. Être à nouveau chez moi me ramenait tant de souvenirs de mon enfance et de ma jeunesse ! Certains étaient bons et d'autres l'étaient moins, mais chaque jour une odeur, un son rendaient la présence de ma mère palpable, et me provoquaient une douleur presque physique. Quand j'habitais à l'étranger, son absence était beaucoup plus supportable, mais le fait d'être à Grenade sans elle était très difficile pour moi.

Un midi, j'allai attendre mon père à la sortie de la faculté pour que nous allions déjeuner tous les deux. Je m'étais préparée mentalement à passer au détecteur de mensonges, mais à ma grande surprise mon père se contenta de me poser des questions superficielles sans aborder de sujets douloureux. Finalement, c'est moi qui lui annonçai que, le lundi suivant, je reprendrais ma recherche d'emploi et je lui avouai que je n'avais pas la moindre idée de ce que j'allais retrouver. Il me demanda si je savais par où commencer, et lorsqu'il constata que j'étais ouverte à toute sorte de

mobilité géographique il me proposa de faire mes recherches à la bibliothèque de la faculté ou chez lui pour avoir accès à Internet. Je le remerciai et lui dis que la bibliothèque était une bonne option. Aller chez lui aurait été une mauvaise idée.

Avant de retourner chez mes grands-parents, je passai à la librairie Babel pour voir si je trouvais des nouveautés intéressantes. Après avoir choisi un roman qui m'attirait, je payai et me dirigeai vers la rue des salons de thé dans l'Albaicín pour commencer ma lecture. J'entrai dans la deuxième *tetería* à gauche sans réfléchir. Une fois assise, lorsque le serveur m'apporta ma théière brûlante, je me rappelai que j'étais venue là avec George, la toute première fois qu'il était venu passer le week-end avec moi à Grenade, et que l'on s'était embrassés fougueusement à ce même endroit que je venais de choisir pour lire. Je m'obligeai à y rester et créer un nouveau souvenir ; un souvenir différent, toute seule, mais tout aussi important. Un souvenir de ma reconstruction et de ma quête de mon avenir.

Ce ne fut pas simple. Mon subconscient faisait resurgir dans mon esprit des images de nos baisers langoureux entre deux paragraphes, mais je restais forte et je ressortis en me sentant fière de moi. Sur le chemin du retour, je tombai sur une ancienne camarade de lycée, Carolina, et nous sommes restées un moment à discuter sous la porte d'Elvira. Elle me raconta qu'elle était professeur d'école primaire dans le quartier du Zaidín, et à mon tour je lui dis que je venais de rentrer de Londres après quelques années passées là-bas. Je tus délibérément les détails qu'elle aurait sûrement trouvés plus intéressants. Nous échangeâmes nos numéros de portable et nous promîmes de nous retrouver pour boire un café. Je rentrai le cœur un peu plus léger.

Quand j'arrivai chez mes grands-parents, mon grand-père lisait son journal assis à la table de la cuisine et ma grand-mère préparait le dîner.

L'appartement sentait la friture et on entendait des éclats de voix provenant de la télé allumée dans le salon.

— Tu arrives juste à temps pour dîner, viens mettre la table et prends du vin et du soda, avec cette tortilla, ce sera parfait.

— J'arrive, attends que je me lave les mains, répondis-je à ma grand-mère en posant vite mon manteau et mon sac à main.

Pendant le dîner, je racontai à mes grands-parents où j'étais allée, ce que j'avais mangé avec mon père, et ma rencontre avec ma camarade de lycée. Mon grand-père devait faire des efforts pour rester dans la conversation, mais ma grand-mère était vraiment présente et se rappelait même de Carolina. Quand nous terminâmes le dîner, tous deux disparurent pour aller regarder la télé et je me retirai dans ma chambre pour lire un moment. J'eus sommeil très vite et j'éteignis la lumière. Couchée dans mon lit de quatre-vingt-dix centimètres de large, je pensais à combien la vie change. Lorsque j'eus terminé mon master et que je partis enfin rejoindre George, notre lit double était pour moi le symbole ultime d'avoir atteint la vie adulte. Maintenant, j'étais sur le point d'avoir trente ans, j'habitais chez mes grands-parents, dans la même chambre que quand j'étais petite, dans le même lit minuscule.

Dans la carte mentale que je m'étais faite de ma vie, à ce niveau du jeu, je pensais que je serais en train de planifier mon mariage, à songer à faire des enfants... Et non pas à recommencer à zéro Dieu ne sait où. C'était le mois de janvier, mais je commençais à avoir chaud, très chaud sous la couette et les draps, et je dus enlever mon pantalon de pyjama et me découvrir. Je n'arrivais pas à me défaire de cette sensation de détresse, alors j'allai me chercher un verre d'eau dans la cuisine. En passant devant le salon, je vis que mes grands-parents s'étaient endormis devant la télé. C'était ça que je désirais, je voulais finir mes jours aux côtés de la personne

qui me connaissait le mieux au monde, et j'avais cru, jusqu'au dernier atome de mon être, que cette personne était George. Ce qui me faisait le plus de peine, c'était la manière dont tout s'était terminé, c'était si banal. S'il était décédé dans un accident, au moins je n'aurais pas eu cet arrière-goût amer, toutes ces années passées ensemble feraient encore partie d'un album de bons souvenirs. Mais là, l'album était brûlé, je ne voulais même pas l'ouvrir, et si j'étais obligée à le faire les photos ne ramèneraient pas des bonnes sensations. Elles me dégoûtaient, elles me rendaient malade.

Cette nuit-là, je fis des cauchemars. Je rêvai que j'avais pardonné George, que nous nous étions mariés et que nous avions eu des jumelles. Lorsque la sage-femme me les montrait, elles étaient rousses. En sanglots, je criais que ces bébés n'étaient pas les miens et, en me dirigeant folle de rage à George, je lui lançais : « Tu n'as jamais cessé de me tromper, tu es toujours avec elle ! Ces bébés ne sont pas les miens, ils sont à elle ! » À ce moment précis, je me réveillai. J'étais trempée de sueur et j'étais confuse. Je mis un moment à revenir à l'instant présent, à me souvenir où j'étais. Il était trois heures du matin. J'allumai ma lampe de chevet et me mis à lire. Heureusement, mon roman était addictif et j'oubliai assez rapidement le cauchemar de George et des bébés roux. À cinq heures et demie du matin, je lisais encore. Vers six heures, je sentis la fatigue me regagner et je m'endormis jusqu'à dix heures. En me levant, je décidai que, dès lundi, je m'imposerais des horaires que je suivrais à la lettre.

*

Personne ne comprit que je refuse de m'inscrire au chômage. On me disait que c'était un service de l'État et qu'il fallait que j'en profite. Mais je n'avais jamais travaillé en Espagne, je n'y avais jamais cotisé, je n'avais pas contribué à mériter cette prestation sociale, disais-je, et les gens me regardaient comme si je leur parlais dans une autre langue. En réalité, je brûlais mes vaisseaux.

Je devais avoir seize ans quand ma professeure d'histoire nous avait parlé d'Alexandre le Grand. Elle nous avait raconté comment, lors de l'une de ses célèbres batailles, en arrivant sur les côtes ennemies, l'empereur avait remarqué que ses adversaires représentaient le triple de ses propres troupes, lesquelles furent immédiatement découragées. Il décida alors de brûler sa propre flotte. Et, une fois ses vaisseaux en flammes, il se dirigea vers ses soldats et leur annonça que, s'ils désiraient rentrer chez eux, ils n'avaient d'autre choix que de vaincre pour accaparer les bateaux ennemis.

Quant à moi, je n'étais pas en territoire ennemi, mais j'allais bien faire face à une bataille. Trouver un emploi était devenu la nouvelle odyssée du trentenaire espagnol, et j'avais décidé de brûler mes vaisseaux pour ne pas avoir d'autre option que de vaincre, de ressortir avec un contrat signé, coûte que coûte. J'établis des horaires : à neuf heures du matin, il fallait que je sois à la bibliothèque ou dans un café avec wifi, je rentrais déjeuner à la maison, puis les lundis, mercredis et vendredis je retournais travailler après avoir fait une pause d'une heure. Les mardis et jeudis, je m'autorisais une sieste d'une heure et demie, ensuite j'allais à la piscine ou faire du jogging. Le week-end, je sortais avec mes amies du lycée, nous allions manger des *tapas*, voir un film au cinéma ou boire quelques verres dans la rue Pedro Antonio de Alarcón. Le lundi, je recommençais.

Au départ, je cherchais principalement à Madrid et Barcelone, puis j'ajoutai Valence et Bilbao pour accroître mes chances de trouver quelque

chose, mais j'obtins peu de retours, et ceux-ci étaient décourageants. À plusieurs occasions, lorsque le responsable des ressources humaines m'appelait pour me parler du poste, celui-ci s'avérait être un stage payé au lance-pierre, ou ce n'était pas un contrat d'embauche mais des missions pour lesquelles je devais obtenir un statut de microentrepreneuse et facturer mon travail, leur évitant ainsi toutes charges sociales. Certains d'entre mes amis ou connaissances me suggérèrent de passer le concours pour être professeure d'anglais ou de français et, même si j'avoue avoir brièvement considéré cette option, je l'écartai vite. Je n'avais jamais voulu travailler dans l'éducation et je refusais de mettre de côté mes principes et mon ambition professionnelle à cause de ce qui venait de m'arriver, car j'aurais dû travailler dans un secteur qui ne me plaisait pas pour le restant de mes jours. D'autres m'ont conseillé de faire un autre master, « cela t'ouvrirait des portes, tu ferais du réseau, tu peux sortir avec un poste à la clé, bla bla bla ». Leurs discours me fatiguaient. Dépenser encore de l'argent, repousser la prise de décisions et la vie d'adulte. Le moment était venu de décider que faire de ma vie. J'élargis la zone géographique. Dublin. Édimbourg. Paris. Bordeaux. Londres ? Non. Mais Fede y serait... Non.

Je passai quelques jours à rédiger mon CV en anglais et en français, et je préparai des lettres de motivation adaptées à des postes différents. Je mis à jour mon profil LinkedIn et j'activai les alertes sur Indeed, Monster, Reed... Je commençais à me voir habiter à l'étranger à nouveau et cela donna un nouveau souffle à ma recherche, je me sentais comme si on venait de recharger mes batteries.

En parallèle, ma famille avait commencé à me demander de manière insistante comment je voulais fêter mes trente ans. J'avais l'impression qu'ils accordaient plus d'importance à cet événement que moi-même, qui ne faisais que répéter que c'était un anniversaire comme un autre et que je

ne souhaitais rien faire de spécial. Je le répétais tellement de fois que je finis sûrement par y croire. Maintenant, je sais que j'essayais juste de balayer tous les plans que j'avais dessinés pour moi dans mon esprit, arrivée à la trentaine : retrouver un job à Londres, une demande en mariage, fonder une famille avec George... Ma famille le sentait et c'était pour cela qu'ils insistaient. Malgré ce qui m'était arrivé, ils voulaient que ma nouvelle décennie débute de façon mémorable.

J'eus droit à plusieurs célébrations. Mon père m'invita pour un dîner dans un restaurant japonais tous les deux. Il eut la délicatesse de me réserver la soirée ; Tatiana était à Marbella pour un festival de danse. Avec mes grands-parents et ma tante, nous dînâmes à Los Manueles à Plaza Nueva. Au départ, ils refusèrent de fêter mon anniversaire là-bas, arguant que manger une poêlée d'œufs frits et des *croquetas* au jambon était trop ordinaire pour mes trente ans. Mais c'était mon souhait et ils finirent par l'accepter.

Avec mes amies, nous décidâmes de faire la fête comme au bon vieux temps et d'aller en boîte de nuit, à la Mae West. Cela faisait très longtemps que je n'y allais plus, et cela se voyait à ma façon de m'habiller – j'étais déconnectée de la vie nocturne de Grenade. Tant d'années passées à Madrid, puis à Londres me faisaient me sentir comme une étrangère. Passer du temps avec mes amies du lycée avait deux effets contraires sur moi : d'un côté, nous revenions à l'adolescence, nous nous souvenions d'anecdotes sur untel ou l'on se remémorait la fois où l'on était saoules et l'une d'entre nous avait... Ensuite, après cet instant dédié aux souvenirs, nous passions à nos vies actuelles et je voyais à quel point elles avaient pris des chemins différents du mien, et constatais que nous n'avions plus grand-chose en commun. À ce moment-là, je m'asseyais au fond de mon fauteuil et j'observais la scène comme une scientifique devant des cochons d'Inde

en cage. Mon sentiment de supériorité me faisait peur et c'était alors que je m'efforçais de revenir dans le groupe, en rentrant dans leurs disputes et polémiques, en exagérant même parfois mon accent grenadin. Lorsque je parlais avec une intonation un peu plus madrilène ou asturienne – dûe à mon père –, elles me disaient : « Ça y est, madame l'élégante est de retour ! » Cela m'exaspérait.

Je m'habillai donc avec une robe noire simple mais ajustée, achetée chez Topshop déjà quatre ans plus tôt, et j'enfilai un blazer rose pâle et ma seule paire de talons, puis je pris un petit sac en bandoulière avec les affaires strictement nécessaires pour ma soirée. Nous commençâmes la soirée dans un bar à *tapas* et la continuâmes dans une *chupitería*^[5]. En marchant jusqu'à la boîte de nuit, toute sensation de ne pas être à ma place disparut et je rentrai complètement dans le rôle de la jeune femme qui fêtait son anniversaire avec ses copines de longue date. À peine arrivée, je me dirigeai vers les toilettes pour retoucher mon maquillage. Quelques filles en profitaient pour remettre leurs seins en place dans leurs soutiens-gorges, ou pour remonter leurs collants – cela m'amusa car je m'étais habituée aux Anglaises qui sortaient les jambes nues même en plein hiver. Puis je rejoignis mes amies au bar pour leur payer une tournée.

J'étais en train d'attendre que l'on vienne prendre ma commande lorsque je sentis une pression dans le dos. Je me tournai en imaginant que ce serait l'une de mes amies, mais c'était un jeune homme d'environ vingt-cinq ans qui, en guise d'excuse, se fendit d'un énorme sourire et me dit :

— Désolé, qu'est-ce que les gens se poussent ici !

Je me bornai à lui rendre son sourire et me tournai à nouveau vers le bar pour attendre mes boissons, mais le garçon se faufila jusqu'à arriver à mon niveau.

— Tu fais la fête ? me demanda-t-il, en me regardant de haut en bas.

J'en profitai aussi pour le scanner : cheveux noirs coiffés en arrière, T-shirt à col V à manches courtes noir, pour montrer ses muscles, jean moulant et ceinture en cuir de marque. Sincèrement, ce n'était pas du tout mon genre : je préférais les hommes aux yeux et aux cheveux clairs, très grands, plutôt fins, pas musclés, et avec un air songeur, idéalement portant une chemise à carreaux, un jean délavé et des bottes en cuir.

— Oui, me limitai-je à répondre.

Je ne voulais pas continuer cette conversation. À ce moment-là, la serveuse prit ma commande. Le jeune homme voulut m'inviter ; je le remerciai mais refusai. Une de mes amies était en train de nous regarder et hurla au-dessus de mon épaule :

— Vas-y, invite-la, c'est son anniversaire !

Le garçon saisit la perche et en profita pour demander :

— C'est pas vrai ! Ça te fait quel âge ?

— Mon amie est un peu ivre, ne l'écoute pas, lui dis-je en donnant un coup de coude en cachette à la traîtresse.

Comme on venait de me servir à boire, je pris mon verre et je quittai le bar, sans attendre le rendu de ma monnaie, en laissant Musclor et ma copine qui m'interpellait. J'avais les joues en feu, ma tête commençait à tourner et j'avais du mal à respirer. Je traversai la piste de danse comme je pus, en évitant les corps qui bougeaient au rythme du reggaeton, et je sortis prendre l'air sur la terrasse.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? entendis-je dire une voix derrière moi.

C'était Sofía, qui avait sûrement vu la scène et m'avait suivie.

— Rien, un relou qui me colle et Maria n'a pas eu de meilleure idée que de lui dire que c'est mon anniversaire.

— En quoi est-ce un problème ?

— Il n'a pas à savoir que c'est mon anniversaire.

— Non, je veux dire que je ne vois pas de mal à ce qu'un jeune homme essaye de te draguer.

Je la regardai en prenant une bonne gorgée de mon verre. Elle avait raison. À aucun moment avais-je imaginé que lors de cette soirée quelqu'un pourrait s'intéresser à moi, et encore moins à ce que, moi, je regarde quelqu'un, et qu'il m'arrive autre chose que de sortir avec mes amies et de me saouler jusqu'à l'heure d'aller prendre des churros au Café Fútbol pour le petit déjeuner. C'était trop tôt. Je faisais encore le deuil de ma vie de couple confortable qui n'était plus, et je n'avais guère considéré que maintenant je pouvais refaire ce que je faisais lorsque j'avais vingt ans. Quelle image de moi-même aurais-je si je me laissais aller avec un inconnu le soir de mes trente ans, au lieu de simplement m'amuser avec mes copines ?

— Eva, tu ne vas pas l'épouser, mais un petit bisou ne te ferait pas de mal, dit Sofía, comme si elle lisait dans mon esprit.

— Je suis venue m'amuser avec mes copines, je n'ai pas besoin d'un mec pour que cette nuit soit merveilleuse, OK ? lui dis-je pour en finir avec la discussion, et je pris son bras pour retourner à la piste ensemble.

— Moi j'dis ça, j'dis rien, mais tu peux faire les deux, insista-t-elle. À toi de voir.

Nous rejoignîmes le reste du groupe, qui dansait déjà, et après quelques chansons et un verre de plus je sentis que quelqu'un me touchait l'épaule. C'était Musclor.

— Toi encore, arrête de me suivre ! me dit-il avec un sourire brillant.

Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire, ce qui me sembla exagéré, mais je ne suis pas sûre qu'il l'entendit, tellement le boum boum de la musique ambiante était fort. En me parlant à l'oreille, ce geste intime que l'on ne tolère de la part d'inconnus qu'en boîte de nuit, il me demanda si

c'était vraiment mon anniversaire. Je manquai de forces pour jouer l'insensible et je hochai la tête.

— Je peux te payer un coup à boire ?

Avant de répondre, je me retournai et vis que Sofía nous regardait et m'encourageait de la tête ; je sus qu'elle avait compris que j'allais accepter et je m'en allai avec lui vers le bar. Il posa sa main sur mon dos, je le regardai sans sourire. Il l'enleva tout de suite et me demanda ce que je voulais boire. Je commandai une Coronita et un verre d'eau que je bus d'une traite. Le regard du brun était effronté ; il analysait chacun de mes mouvements sans une once de honte, il avait l'air d'un dragueur expert et le pire était que ça marchait. Je décidai de me laisser aller, de voir jusqu'où cela m'amènerait. Je n'allais pas laisser les toiles d'araignée dans ma tête m'empêcher de profiter si mon corps le voulait ; en fin de compte, j'étais célibataire et je ne devais plus fidélité à personne.

Nous sommes allés sur la piste de danse et avons commencé à discuter, en bougeant légèrement au rythme de la musique. Tu es d'ici. Qu'est-ce que tu fais. Comment t'appelles-tu. Tu vas me le dire ? Quoi. Ton âge. Quel âge penses-tu que j'ai ? Ça sent le piège. Mais non, je ne vais pas me fâcher. Vingt-six ? Non. Vingt-cinq ? Non. Mais chaud ou froid ? Froid. Plus ou moins ? Plus. Vingt-huit ? Non. Arrête. Si. Yeux grands ouverts et air surpris. Je vais t'aider : trente. Sourire coquin et lueur d'intérêt dans les yeux. Et toi ? Vingt-six. J'avais raison. Étudiant pour rentrer dans la police. D'où les muscles. Et que fait une si belle femme toute seule ici ? Cette phrase, réchauffée mille fois au four micro-ondes, me fit perdre intérêt. Il s'en rendit compte. Je bus quelques gorgées de ma bière et, en s'approchant de nouveau à mon oreille, il me proposa de sortir prendre l'air pour être au calme.

Nous nous assîmes et échangeâmes des banalités pendant quinze minutes, peut-être moins. Tout à coup, il me regarda longuement, prit une mèche de mes cheveux et la passa derrière mon oreille. C'était un geste si doux, si romantique, surtout venant d'un Casanova comme il devait l'être... et malgré tout je sentis un chatouillement dans le bas-ventre. Je le regardai et lui souris. Je savais que cela l'encouragerait à se rapprocher de moi pour m'embrasser, ce qui ne me sembla plus une si mauvaise idée. Il saisit l'opportunité, et j'en fus contente. Il savait embrasser. Notre baiser fut d'abord lent, puis devint plus pressé, et je ressentis des choses que je ne ressentais plus depuis longtemps. Cette sensation d'« interdit », de « superficiel », de « sans amour », me fit me sentir comme si j'étais en train de faire quelque chose de mal, alors que je savais que ce n'était pas du tout le cas. Que j'avais bien le droit à cela et que je ne faisais de mal à personne. Cela me plaisait et je ne devais demander la permission à personne. Je m'écartai et lui proposai d'aller danser.

Sur la piste, nos mouvements devinrent presque obscènes, et je me rendis compte que certains autour de nous nous regardaient tel un spectacle. Un groupe de jeunes filles américaines nous lancèrent « *Get a room* » en riant, amusées. À un moment de la soirée, mes amies m'annoncèrent qu'elles rentraient. Je leur fis la bise et les laissai partir, en faisant ce que l'on m'avait fait tant de fois et que je critiquais et détestais. Je restai donc avec le Casanova, qui dit s'appeler Marcos. Peu après, il me proposa d'aller chez lui. J'acceptai.

Ce serait mentir que de dire que je me souviens de quelque chose. J'en serais incapable. La seule chose que je sais, c'est qu'après avoir terminé je suis partie, même s'il me proposa de rester. Je marchai pieds nus jusque chez mes grands-parents, et je me couchai sans faire de bruit, en oubliant de

me démaquiller et de me déshabiller. Grâce à Marcos, je perdis ma virginité pour la deuxième fois de ma vie : pas la physique, mais la spirituelle.

OceanofPDF.com

PRINTEMPS

Les semaines passaient et ma routine marchait à la perfection : du lundi au vendredi, je cherchais du travail et je faisais du sport, le samedi soir je sortais faire la fête avec mes amies, et le dimanche je me remettais de mes excès de la veille. Ma tante venait souvent déjeuner le dimanche midi, et elle faisait allusion à mes sorties avec un rire moqueur, mais je n'avais tellement plus de forces que je ne prenais même pas la peine de me défendre.

Le samedi, je finissais souvent ma soirée dans un lit autre que le mien, mais je rentrais toujours dormir chez moi. À plusieurs reprises, les choses s'étaient emballées avec un garçon et, au moment d'aller chez lui, mon estomac se tordait et j'avais envie de partir en courant. En général, c'est ce que je faisais : je fuyais. La première fois que cela m'arriva, ma conquête du soir me traita d'allumeuse, mais j'étais tellement surprise de ma propre réaction que sa voix semblait venir d'une autre galaxie. Une autre fois, le garçon voulut être compréhensif et je finis par lui hurler qu'il pouvait garder son cinéma pour les nénettes crédules, que moi je savais ce qu'il voulait et que je n'en avais plus envie, en finissant par lui lancer :

— Trouve-toi une autre pour finir ou, sinon, mets-la sous l'eau froide.

Cette fois-ci, mes amies avaient vu la scène et me dirent que j'étais allée trop loin. Je leur demandai de quel côté elles étaient, puis leur crachai que si j'avais eu besoin de conseils je serais allée chez le psy.

Quand je racontai cette anecdote en particulier à Fede un soir au téléphone, elle rit d'abord aux éclats pendant un long moment, puis elle lâcha :

— T'es en train de faire à trente ans ce que tu n'as pas fait depuis tes vingt ans. C'est bien.

— Tu crois que c'est ça qui est en train de se passer ? lui demandai-je, en espérant qu'elle y verrait plus clair que moi.

— T'es casée depuis que je te connais, t'as géré le deuil de ta mère comme t'as pu, tu vivais toujours l'instant présent en te projetant dans ton avenir.

— Et alors ?

— Maintenant, tu t'es libérée de ce poids et tu te rebelles contre cette dernière décennie. Tu baisses un mec différent chaque samedi pour te venger de George, et en même temps pour t'assurer que tu ne retombes pas amoureuse.

Son analyse ne me plut pas, pas plus que le fait qu'elle fasse le rapprochement entre mes actions présentes et George. Je voulais m'éloigner de lui le plus possible, et le fait que Fede me dise que je faisais ce que je faisais pour me venger de lui me faisait sentir qu'il avait encore le pouvoir d'influencer ma vie. Mais elle avait sûrement raison. Les week-ends suivants, je mis le holà à mes sorties, j'en profitai pour aller au cinéma avec ma tante ou dîner avec mon père, et au troisième week-end d'abstinence d'affilée, ma camarade de lycée Carolina m'envoya un texto pour me proposer de se voir dans le quartier du Realejo.

Carolina était une fille calme avec qui je m'étais toujours bien entendue, et que je voyais pour étudier, mais pas pour sortir faire la fête. Elle n'avait pas cette personnalité drôle ou pétillante que je cherchais chez mes amies. Peut-être étais-je assez sérieuse pour deux et cela suffisait. Mais cet après-midi-là, j'appréciai sa compagnie et nous discutâmes longuement. Et je pourrais même dire que, grâce à elle, je trouvai mon travail. J'étais en train de lui raconter mes difficultés, car cela faisait déjà deux mois que j'avais décidé d'élargir mon rayon de recherche à d'autres pays et personne ne m'avait contactée. Elle m'expliqua qu'elle avait entendu dire que, pour trouver un emploi à l'étranger, il fallait utiliser une adresse postale qui laissait penser que l'on résidait dans le pays de l'offre.

— Mais ça, c'est mentir ! laissai-je échapper, outrée.

— Et alors, quand l'annonce dit que c'est un CDI alors qu'en réalité, c'est un stage, ce n'est pas mentir, ça ? dit-elle sans ciller.

Elle avait raison.

— Qu'est-ce qu'il faut faire ? lui demandai-je.

Apparemment, il suffisait de changer son adresse dans le CV et de laisser opérer la magie. C'est ce que je fis dès le lendemain. Pour chaque offre d'emploi, je contactai l'une de mes connaissances qui habitait sur place et lui demandai si je pouvais utiliser son adresse sur mon CV. Certaines d'entre elles montrèrent de l'enthousiasme à l'idée que je vienne vivre dans leur ville. D'autres me demandèrent si je n'étais plus avec George et voulurent savoir ce qui nous était arrivé. Une minorité m'a même laissée utiliser leur numéro de téléphone pour que ce soit « plus crédible » mais je décidai de ne pas le faire, car j'avais peur que l'entreprise me contacte et qu'une autre personne que moi décroche.

Nous étions au mois d'avril. Fede vint me voir pour les vacances de Pâques. Je devais la récupérer à la gare routière ; je l'attendis sur le quai.

Elle descendit de son car toute belle, son maquillage intact, comme si elle n'avait pas voyagé toute la journée. Elle portait un jean très ajusté avec des bottines noires à talon – inspirées du modèle Susanna de Chloé –, et avait son faux sac Louis Vuitton qu'elle ne quittait jamais, toujours aussi plein que celui de Mary Poppins. Nous restâmes l'une dans les bras de l'autre un long moment, ce qui gêna les autres passagers qui essayaient de récupérer leurs valises, mais à cet instant précis je n'en avais rien à faire.

Pendant sa visite, je fis une pause dans ma recherche d'emploi et nous passâmes cinq jours de détente absolue : je lui montrai l'Alhambra, nous allâmes à un spectacle de flamenco dans une maison troglodytique du Sacromonte, le Vendredi saint, je lui montrai le Saint-Enterrement et, le dimanche, nous étions censées suivre la procession avec ma grand-mère mais la pluie nous obligea à annuler nos plans. Pour des jeunes femmes qui prenaient en photo chaque sortie ou chaque repas pour les publier ensuite sur les réseaux sociaux, nous oubliâmes complètement nos portables et nos appareils photo tellement nous profitons de chaque instant passé ensemble pour discuter.

Fede ne cessait de s'extasier devant tout ce qu'elle voyait et de répéter « ma mère adorerait cela ». Le fait de ne pas être en couple moi-même m'empêcha de réaliser jusqu'au dernier jour que Fede, elle, l'était. Nous étions en train de marcher le long de la Carrera del Darro, lorsque je lui demandai d'un coup :

— Attends, tu as appelé Luca depuis que t'es arrivée ?

— Non, répondit-elle sans me regarder.

— Il vous est arrivé quelque chose ? lui demandai-je en m'arrêtant de marcher.

Elle marqua un silence et en profita pour allumer une cigarette. Après la première bouffée, ses yeux se remplirent de larmes et elle me dit :

— Je fais un test, pour voir si, lorsque je ne fais rien pour notre relation, elle arrive à survivre.

— Mais pourquoi ? j’insistai, sans comprendre.

— Sa réaction après ce que George t’a fait m’a ouvert les yeux, dit-elle, et je sentis mon cœur se serrer. Le fait qu’il ne condamne pas ses actions, qu’il soit capable de rester pote avec lui après ce qu’il t’a fait !

Elle prit mon bras très fort et me regarda, les yeux emplis de rage et de peine.

— Depuis, je le vois sous un autre jour, et j’ai réalisé qu’il ne fait aucun effort pour notre relation. On dirait que ça fait vingt ans qu’on est mariés. Quand je m’achète des nouveaux sous-vêtements, il ne s’en rend même pas compte, il n’y a que ce qui arrive après qui l’intéresse ! Il tient ma présence pour acquise. Il ne fait pas le ménage, il ne range rien, parfois il rote devant moi !

J’avais l’impression d’être devant une scène trop familière. Ma relation avec George était aussi devenue comme ça, mais cela ne lui donnait pas le droit de me tromper. Si ce n’était pas assez, s’il n’aimait pas le chemin que notre vie ensemble était en train de prendre, il aurait pu me le dire au lieu de prendre la voie facile de l’infidélité. Fede, elle, était courageuse et analysait ses sentiments, elle mettait son couple à l’épreuve pour prendre une décision et, si la situation le requérait, elle prendrait les mesures nécessaires. Elle ne fuirait pas comme George. Pour cela, je l’admirais et je la pris dans mes bras.

— Quoi que tu décides, j’espère que ce sera le mieux pour toi et que tu seras heureuse, lui dis-je.

Le soir, elle prit son car pour Madrid car elle n’avait pas réussi à avoir un vol direct de Grenade. Ma peine en lui disant au revoir fut immense. Elle m’avait aidée quand j’en avais eu le plus besoin, et maintenant j’étais loin

quand j'aurais dû être là pour elle ; je me sentais impuissante. Notre génération tisse des amitiés au-delà des frontières, nous laissant des souvenirs inoubliables, mais la distance qui nous sépare semble parfois infinie, et un message sur WhatsApp ne pourra jamais être aussi réconfortant que de se prendre les mains autour d'un café, face à face.

*

Un jour, peu après la visite de Fede, je regardais les offres d'emploi d'un œil distrait. J'étais sortie dîner des *tapas* la veille et j'étais rentrée un peu plus tard que je n'aurais dû, ce qui m'avait valu une réprimande de ma grand-mère qui m'avait attendue pour dîner, mais en rentrant je n'avais pas faim. Tout à coup, une annonce pour un poste à Paris attira mon attention.

Importante entreprise multinationale recherche un.e interprète à temps plein pour une de ses cadres. Grande disponibilité horaire et mobilité requises. Rémunération élevée. Langues demandées : anglais, français, espagnol.

Je me sentis devenir très nerveuse et, tout de suite, je me connectai sur Facebook pour envoyer un message à Cecilia, une camarade de l'université qui habitait à Paris. Une fille modèle, tranquille et stable avec qui je m'étais toujours bien entendue mais que je n'avais pas promue au rang d'« amie ». Emportée par l'euphorie du moment, je tapai rapidement ce qui m'avait fait quitter Londres, je lui racontai que je voulais recommencer à zéro et que ce poste paraissait très prometteur. Je terminai le message en lui expliquant que grâce à elle j'augmenterais la probabilité que l'entreprise me contacte.

Elle répondit en me donnant son adresse et son numéro de téléphone pour que je m'en serve. Je lui demandai de ne pas décrocher si elle recevait des appels de numéros inconnus, et de me transmettre les coordonnées lorsqu'elle aurait un message vocal. J'envoyai ma candidature avec une lettre de présentation et j'inclusai ma photo dans mon CV – ce qui ne se faisait plus en Angleterre – puis je sortis faire un jogging pour me détendre. Cette montée d'adrénaline s'estompa au fil des jours, qui devinrent des semaines. Je n'eus pas de réponse. Puis, début juin, lorsque j'avais perdu tout espoir, Cecilia m'écrivit sur Facebook. Elle avait reçu un appel et oublié ma consigne de ne pas décrocher, mais avait réussi à trouver une excuse pour justifier le fait qu'elle n'était pas moi, et obtenu un numéro pour que je puisse les rappeler.

De prime abord, je sentis une énorme excitation. Puis je devins nerveuse, et ensuite le doute commença à me gagner. J'allais devoir les appeler, leur parler en français. J'avais un bon niveau, mais cela faisait longtemps que je ne le pratiquais pas à l'oral. Je commençai à douter de la manière de dire telle ou telle chose, je craignais que mon accent soit trop espagnol, que le fait que je ne sois pas parfaitement bilingue les gêne. Je cherchai sur Google des expressions toutes faites et du vocabulaire lié au monde du travail, pour rafraîchir mes connaissances et me sentir plus à l'aise dans une conversation, puis je les appelai.

J'inventai une excuse pour expliquer pourquoi je n'étais pas à Paris à ce moment-là, et pour ne pas perdre de temps ils me donnèrent rendez-vous pour faire un premier entretien sur Skype. Tout se passa très vite, je demandai à mon père d'emprunter son bureau à l'université pour avoir accès à l'Internet et être au calme, et je me connectai à l'heure convenue. L'entretien se passa à merveille, la responsable des ressources humaines était adorable et, une fois qu'elle se fut assurée que mon niveau d'anglais

était bon, nous échangeâmes en français, qu'elle loua en me disant que j'avais l'air très à l'aise. Avant de raccrocher, elle m'expliqua que, s'ils donnaient suite, je devrais me déplacer dans leurs locaux pour rencontrer la directrice responsable de mon poste, car elle aurait le dernier mot sur mon embauche. Je lui répondis que ce n'était pas un problème et, lorsque nous nous dûmes au revoir, j'eus l'impression que j'allais décrocher le poste. Ce fut une certitude complètement irrationnelle, que je n'aurais su expliquer. Peut-être était-ce dû au langage corporel et au ton décontracté – presque informel – de mon interlocutrice vers la fin de l'entretien, et à ses explications poussées sur l'entreprise, qu'elle m'aurait épargnées – pensais-je – si mon profil ne lui avait pas plu.

Mon père termina ses cours peu après et rentra dans le bureau sans un bruit. En voyant que j'avais terminé, il enleva sa veste, posa sa sacoche et s'assit en face de moi.

— Alors ?

— Très, très bien. J'ai eu un bon ressenti.

— Le poste te paraît intéressant ? demanda mon père, toujours en me ramenant du côté rationnel des faits.

— De ce qu'elle m'a expliqué, le poste semble fait pour moi. Ils ont besoin de quelqu'un de très disponible parce qu'il peut y avoir des *conf calls* de dernière minute jusqu'à tard, ou des déplacements imprévus à l'étranger, et je devrai accompagner la directrice qui ne parle que le français.

— Où ça, à l'étranger ? demanda-t-il, en croisant les doigts comme s'il allait réciter le *Notre Père*.

— Qu'en Europe pour l'instant, il me semble.

— Ça ne te dérangerait pas, de voyager comme ça, à l'improviste ?

— Eh bien, non, à vrai dire, je n’ai jamais été aussi libre de le faire de ma vie, lui répondis-je, et cette phrase me fit mal à la poitrine. J’espérai que mon père ne s’en aperçoive pas.

— Bon, dit mon père en décroisant les doigts. Si tu passes cette phase, c’est quoi, la prochaine étape ?

— Je devrai aller à Paris pour rencontrer la directrice ; c’est elle qui décide.

En disant cette dernière phrase, mon estomac virevolta dans mon ventre, tellement l’idée de voyager pour cet entretien m’angoissait.

— Attendons, donc, conclut mon père. Tu veux qu’on déjeune ensemble ?

J’hésitai un instant, car je vis que son expression avait changé, et j’interprétai qu’il m’imaginait déjà en train de préparer mes valises pour repartir et la séparation le faisait souffrir. La perspective de partager un déjeuner dans une ambiance morose me déplaisait, et en même temps je me dis que, si j’allais vivre en France, je ferais mieux de profiter de ces derniers instants seule avec mon père. J’acceptai et nous allâmes déjeuner près de la faculté de droit, car il devait retourner travailler après. Notre conversation fut légère, nous parlâmes un peu de Tatiana, de mes amies, et surtout de mes projets de sorties et des sujets d’actualité. Il n’aborda plus le sujet de l’entretien et, même si cela me dérangerait, c’était probablement mieux ainsi.

L’après-midi, j’allai à la piscine car je savais que je ne pourrais pas me concentrer sur ma recherche d’emploi. Une fois dans l’eau, je perdis la notion du temps en imaginant ma vie à Paris. Je me voyais en train de marcher le long des Champs-Élysées avec une baguette sous le bras, en train de boire un café à Montmartre comme Amélie Poulain... Mon corps débordait d’énergie, il fallait que je me dépense. En quittant la piscine,

j'appelai Carolina pour lui raconter que son conseil avait marché. Elle me proposa d'aller prendre des *tapas* ensemble car elle avait passé l'après-midi à corriger des copies et elle avait besoin de prendre l'air.

Je rentrai tard. Ma grand-mère était en train de regarder *Sálvame*, un programme télévisé que je détestais et que je n'avais regardé qu'une seule fois pour pouvoir le critiquer en connaissance de cause. Quand elle remarqua que j'étais debout derrière son fauteuil, elle remit son châle en crochet sur elle et commença à se plaindre.

— Ils n'ont pas honte ceux-là, ils touchent des millions d'euros pour dire des bêtises à la télé.

— Ils ne les toucheraient pas si personne ne les regardait, osai-je lui dire.

— Et qu'est-ce que tu veux que je regarde d'autre, à cette heure-ci, il n'y a rien, essaya-t-elle de se justifier.

— Tu pourrais lire un livre, insistai-je.

— Ça me fatigue les yeux.

Je fis le tour de son fauteuil, embrassai sa joue, ridée par des décennies à gesticuler généreusement, et partis me brosser les dents avant d'aller me coucher. J'entendais les ronflements de mon grand-père, qui s'était encore endormi avec la radio collée à l'oreille.

Je leur parlerais de Paris à un autre moment.

ÉTÉ

Un tourbillon d'actions pratiques et de prises de décision. Voilà mon souvenir des mois qui suivirent. Peu après avoir passé l'entretien sur Skype, je reçus une convocation pour rencontrer la directrice personnellement. Lorsque j'appris la nouvelle à Cecilia et lui demandai des conseils pour me loger et me déplacer à Paris, elle insista pour que je dorme chez elle. Après avoir refusé plusieurs fois en prétextant ne pas vouloir la gêner, je finis par accepter : cela me ferait économiser de l'argent. Cela faisait plusieurs années que je ne voyais pas Cecilia, et je ne connaissais son mari Eduardo qu'en photo, mais mon séjour serait court et je n'aurais pas le temps de les déranger.

J'arrivai un jeudi soir. Cecilia vint me chercher à l'aéroport parce que « même quand on est une globe-trotteuse, c'est mieux de ne pas être toute seule la première fois ». Elle avait raison. Je me rendis compte très vite que le rythme était tout autre à Paris. Tout le monde marchait vite, même Cecilia, en évitant les corps, les valises.

— On va prendre le RER B, qui relie l'aéroport au centre de Paris, m'expliqua-t-elle.

Une odeur affreuse me frappa d'un coup : un mélange de rouille, d'urine et de sueur âcre. Je ne vis personne faire de moue de dégoût, alors j'évitai de faire des commentaires, mais je couvris mon nez avec mon foulard. Le trajet me sembla court parce que Cecilia en profita pour m'expliquer le réseau du métro en détail, en me montrant par où l'on passait sur un plan plastifié collé à côté de la fenêtre. Celle-ci était très sale, avec des taches de pluie et de boue sur la partie inférieure. La carte du métro avait les coins décollés et cornés, comme si un enfant s'était amusé à jouer avec. Ma première impression dans ce wagon était très éloignée des images que les gens décrivaient de Paris. Je fus assez déçue, mais encore une fois je n'en dis rien.

La station Châtelet était une fourmilière avec des gens, des magasins, et des lignes de métro qui se croisaient. Nous prîmes la ligne 1 et Cecilia annonça qu'on n'aurait plus besoin de changer. Je la remerciai encore une fois de m'avoir accompagnée.

— C'est sûr que sans toi je me serais perdue, ou du moins j'aurais passé une heure à chercher le bon chemin.

— C'est normal, je t'avais dit que la première fois c'est mieux de ne pas être seule, dit-elle en s'enlevant du mérit.

Avec le temps, j'appris que Cecilia faisait beaucoup de choses qu'elle trouvait « normales » mais que personne d'autre n'aurait faites pour une simple connaissance telle que moi à ce moment-là.

Nous descendîmes à Neuilly, dont j'appris plus tard qu'il s'agissait de l'un des quartiers les plus chers et élégants de Paris, où résident des membres de la royauté européenne, et où le mètre carré coûte plus de dix mille euros. Lorsque nous arrivâmes dans l'entrée en marbre beige brillant de l'immeuble, et que nous montâmes en ascenseur – qui diffusait une musique de salle d'attente et dans lequel une voix robotique annonçait

l'ouverture des portes –, je me rendis compte qu'Eduardo et Cecilia gagnaient très bien leur vie. Leur appartement était luxueux, avec des plafonds hauts et du beau parquet, des spots partout et une cuisine américaine aux meubles neufs en bois massif, séparée du salon par un bar et des tabourets hauts.

— Tu dormiras ici, dans le bureau ; quand on reçoit, on ouvre le canapé-lit, et voilà ! m'expliqua Cecilia, qui allumait les lumières partout et ouvrait les portes en hôtesse parfaite.

Leur chambre était magnifique, avec une belle cheminée qui donnait du cachet à la pièce, sur laquelle ils avaient posé un énorme miroir doré ancien. Je me demandai s'ils faisaient l'amour en se regardant dans cette glace, puis regrettai immédiatement mes pensées.

— C'est un joli miroir, dis-je pour combler le silence.

— C'est un cadeau de mariage de mes beaux-parents, ça vient de chez un antiquaire.

La salle de bains était moderne, avec des carreaux blancs et brillants, une douche à l'italienne et un lavabo double vasque.

— Ici, tu trouveras les serviettes propres, dit-elle en montrant un meuble.

Ce rôle de maîtresse de maison lui allait tellement bien, avec ses cheveux blonds toujours lisses et ses habits intemporels, élégants. Quand nous étudions ensemble à Madrid, nos styles de vie étaient très différents : elle était madrilène et habitait donc chez ses parents ; elle ne faisait pas la fête comme moi. En outre, elle était première de notre promotion, elle passait énormément de temps à la bibliothèque, tandis que je passais le plus clair de mon temps au café pour ensuite étudier comme une possédée la dernière semaine avant les épreuves. C'était peut-être pour cela qu'elle

avait maintenant une vie confortable et que, moi, je m'en sortais difficilement à trente ans.

Eduardo était en déplacement, il ne rentrerait que tard le lendemain. Nous dînâmes donc toutes les deux. Je me couchai tôt car j'avais mon entretien à neuf heures du matin à La Défense.

Le lendemain, Cecilia prit son petit déjeuner avec moi, en m'aidant à réviser quelques expressions en français, puis elle m'accompagna jusqu'au métro, où nous prîmes toutes les deux la ligne 1, chacune dans un sens contraire. Lorsque je ressortis à la surface, je fus surprise par la hauteur des bâtiments et la vitesse à laquelle les gens marchaient, comme s'ils étaient tous en retard. Ils me rappelèrent le lapin d'*Alice au pays des merveilles*. Je n'avais jamais vu cela, ni à Madrid ni à Londres, cet air renfermé sur soi, comme si les gens se protégeaient de quelque chose. Bien que nous fussions au mois de juin, tout le monde portait des couleurs sombres ou tristes : gris, noir, bleu marine, beige, blanc. Quant à moi, j'avais décidé de mettre un pantalon de tailleur noir avec une blouse légère rouge et des sandales de la même couleur, car Cecilia m'avait dit qu'il ferait chaud. En réalité, j'avais les pieds congelés et, en seulement trois arrêts de métro, un moustique eut le temps de me piquer sur le gros orteil, qui me grattait horriblement.

Lorsque j'arrivai devant le bâtiment, une tour tout en verre et extrêmement haute, le gardien m'ouvrit les portes vitrées et m'indiqua l'étage pour mon entretien. Une fois dans l'ascenseur, je vérifiai que je n'avais pas de tache de rouge à lèvres sur les dents, et je vis que ma lèvre supérieure perlait de sueur, ce qui me surprit car je ne m'étais pas aperçu d'avoir eu chaud à ce point. Une jeune femme m'accompagna jusqu'à la salle d'attente et dix minutes plus tard – pendant lesquelles je regardai quelques flyers posés sur une table basse, au cas où ils auraient eu des caméras cachées pour m'observer –, une voix que je reconnus m'appela.

C'était la responsable des ressources humaines que j'avais rencontrée sur Skype. Je me sentis plus à l'aise en sachant qu'elle serait présente et, lorsque nous nous assîmes autour d'une grande table ovale, elle m'annonça que la directrice avait quelques minutes de retard, mais que l'on pouvait commencer sans elle. Elle me posa des questions sur ma disponibilité et mes prétentions salariales. Cecilia m'avait conseillé de ne pas être trop modeste sur cet aspect-là : c'était une grosse entreprise avec des coffres bien pleins et ils seraient prêts à me verser un bon salaire. Peu après, la directrice rentra dans la pièce. Elle s'appelait Charlène, avait la quarantaine, les cheveux foncés et brushés, une coupe impeccable jusqu'aux épaules, tailleur et talons, maquillage discret. Elle avait des cernes. Quand elle me serra la main, je vis qu'elle avait la montre Chanel dont Fede rêvait.

Après avoir posé son téléphone, son ordinateur portable, son carnet Moleskine et une tasse de café sur la table, elle annonça qu'elle avait beaucoup de réunions ce matin et qu'il faudrait que l'on soit rapides. Elle parla du poste de manière concise mais claire, et elle commençait toujours ses phrases par : « J'ai besoin de quelqu'un qui... » Tout de suite, je compris que je serais son bras droit. Ou, selon la perspective, son esclave. Je pouvais dire au revoir à ma vie sociale. Cela m'était bien égal.

Charlène avait l'air sérieuse, voire dure, mais elle avait les idées claires, à l'inverse des patrons qui se perdent dans des détails et demandent A alors que B leur va très bien, parce qu'au fond ils ne savent pas ce qu'ils veulent. Elle me posa quelques questions sur mon expérience professionnelle, aucune sur mes études, et elle s'assura par-dessus tout que je n'avais pas d'obligations ni de liens m'empêchant de voyager à l'improviste ou de rester au bureau jusqu'à dix heures du soir pour des *conf call*.

Tout à coup, elle regarda sa montre et annonça qu'elle devait y aller. Elle s'approcha de sa collègue pour lui chuchoter quelque chose à l'oreille et, tout en se levant, elle s'inclina sur la table pour me serrer la main fermement, comme j'aime. Elle me dit « à bientôt », chose que j'interprétai comme quelque chose de positif. Dès que Charlène quitta la pièce, la responsable des ressources humaines me sourit et déclara :

— Vous lui avez plu. Elle m'a dit que, si vous le souhaitez, le poste est pour vous.

Je trouvais étrange le fait que l'on me vouvoie, mais Cecilia m'avait prévenue qu'en France on ne tutoyait que les personnes que l'on connaissait bien. Elle se tut quelques instants pour observer ma réaction, puis continua :

— Vous pouvez bien entendu prendre le week-end pour réfléchir et nous donner votre réponse lundi.

— Oui, je dois prendre quelques dispositions, je mentis.

Je savais que j'allais accepter.

— Concernant les aspects pratiques du poste, l'idéal serait que vous démarriez la dernière quinzaine d'août, afin que vous soyez à jour avant la rentrée.

— Cela ne posera pas de problème, lui assurai-je.

En réalité, j'aurais préféré démarrer plus tôt, mais je me débrouillerais pour trouver des plans pour occuper mon été.

— Comme je vous le disais, c'est un CDI à temps plein – « plus que plein », me dis-je – et, compte tenu de votre profil et du type de poste, vous aurez une rémunération de trois mille euros net par mois.

— D'accord, lui dis-je en essayant de cacher ma surprise et ma joie.

— Si vous n'avez pas d'autres questions, voici ma carte de visite, vous pouvez m'appeler ou m'envoyer un e-mail avec votre réponse lundi.

Lorsque je quittai la pièce, je me trompai de phrase et lui dis « bonne soirée » alors qu'il était onze heures du matin, tellement les conventions françaises pour se dire au revoir étaient encore mystérieuses pour moi. Une fois dehors, je me rendis compte que j'avais toute la journée devant moi. Je rentrai chez Cecilia, qui m'avait prêté un jeu de clés, et changeai de tenue pour un jean, un T-shirt en coton, un cardigan léger et mes éternels mocassins en cuir bien usés. Je pris le métro jusqu'à l'hypercentre et me baladai dans la cour du Louvre, me prenant en selfie devant la pyramide de cristal, puis je marchai le long du jardin des Tuileries jusqu'au musée de l'Orangerie, où j'entrai pour voir les *Nymphéas* de Monet. Après, je remontai les Champs-Élysées jusqu'à l'Arc de Triomphe. De là, je pris le métro jusqu'à Trocadéro pour voir la tour Eiffel et le Champ-de-Mars et, quand Cecilia m'appela sur mon portable, je constatai qu'il était déjà dix-huit heures et que je n'avais rien mangé depuis le petit-déjeuner.

Eduardo était de retour, alors nous nous retrouvâmes tous les trois pour dîner dans un restaurant italien qui s'appelait Ober Mamma et qui me rappela Fede et sa famille. J'étais affamée. La joie de Cecilia à l'idée que je vienne vivre à Paris me sembla excessive. J'imaginai qu'elle n'avait peut-être pas beaucoup d'amies ici et qu'elle se réjouissait à l'idée d'avoir une compatriote avec qui sortir de temps en temps. Eduardo s'était assis à côté d'elle et lui tenait la main un peu trop souvent à mon goût – je me demandai si ce n'était pas gênant pour manger. Ou bien il posait sa main sur le genou de sa femme, en lui resservant souvent à boire. Comme je ne les avais jamais connus ensemble, j'étais incapable de savoir s'il était toujours comme cela ou si ces effusions étaient dues à leur séparation de trois jours. Je me dis que le miroir de leur chambre serait content de son retour.

L'été défila très vite. Ma famille ne fut pas ravie que j'accepte le poste. Déjà, ils s'efforcèrent de cacher que le fait que je quitte l'Espagne à nouveau leur posait problème, surtout pour le pays des *franchutes*^[6]. Mais surtout, ils ne cachèrent point leur inquiétude quant au fait que mon employeur m'exploite – même si je leur répétais à maintes reprises que mon salaire le compenserait – et que je n'aie pas de vie sociale et que je recommence à zéro toute seule.

Au début, j'essayai de les raisonner comme je l'aurais fait avec un enfant, mais à la fin cela me fatigua et je finis par leur dire que c'était ma vie et qu'ils ne pouvaient pas me retenir à Grenade pour toujours. Pendant une semaine, ma grand-mère évita de me faire des commentaires mais, dès qu'elle oublia notre conversation, elle recommença en profitant de sujets inoffensifs comme les vêtements ou la nourriture : « Tu vas devoir t'acheter de nouveaux habits, maintenant que tu vas vivre dans la capitale de la mode ? » Ou bien : « Il te reste de la place dans ta valise pour prendre quelques paquets de jambon ? Je doute que tu puisses te nourrir exclusivement d'escargots et de cuisses de grenouille... » Mon père accueillit la nouvelle avec résignation. Plus tard, j'apprendrais qu'il planifiait son propre déménagement et que c'était sûrement la raison pour laquelle il ne réagit pas plus vivement. Quant à ma tante, elle promit de me rendre visite bientôt.

Je pris le poids maximum autorisé dans mes bagages en soute, et je laissai à mon père deux colis de onze kilos chacun afin qu'il me les envoie par la poste une fois que j'aurais trouvé un domicile fixe. Cecilia me proposa de m'héberger jusqu'à ce que je trouve un logement, mais je préfèrai prendre un Airbnb pour être tranquille. Je n'avais pas la moindre

idée de ce à quoi mes horaires allaient ressembler au début, ni de si je pourrais visiter des appartements pour trouver une location assez rapidement. Une amie allemande m'avait dit une fois qu'un invité était comme un poisson : au bout de trois jours, il commence à sentir mauvais. Je n'avais pas l'intention de ruiner notre amitié naissante en restant plus longtemps qu'il n'était souhaitable.

Je trouvai un studio acceptable dans le 17^e arrondissement, qui était réputé pour être bourgeois et calme. Le consulat espagnol était près du logement. Ce détail me sembla insignifiant mais ma grand-mère fut grandement soulagée lorsque je lui en parlai. Cela me coûtait cent euros par nuit, ce qui me sembla excessif sachant que j'étais obligée de replier le canapé-lit pour ouvrir le réfrigérateur. Mais apparemment, c'était bon marché et de toute manière je n'y resterais pas longtemps.

J'arrivai un dimanche. La capitale était presque déserte comparé à l'agitation du mois de juin. Cecilia m'avait expliqué qu'au mois d'août tout le monde prenait des vacances et que c'était l'un des rares moments de l'année où l'on trouvait systématiquement une place assise dans le métro. Après avoir trébuché mes valises tout en haut des escaliers pour quitter la station – car il n'y avait pas d'escalator ni d'ascenseur –, je me maudis de ne pas avoir voulu dépenser d'argent pour un taxi. Je sortis dans la rue et une claque de chaleur me souhaita la bienvenue.

Je regardai mon portable pour savoir dans quel sens je devais commencer à marcher, mais le GPS devint fou et je perdis cinq minutes à essayer de le déchiffrer pour savoir si j'avais pris la bonne direction. Finalement, je décidai de regarder la carte de la station et je constatai que j'avais pris la mauvaise sortie. En revenant sur mes pas, cette fois-ci sous le soleil brûlant qui tapait fort sur le bitume, j'arrivai au portail en nage. La personne qui devait me donner les clés m'attendait déjà et, après m'avoir

brièvement expliqué le fonctionnement des codes du portail, elle me dit au revoir et partit. Je trouvai cela étrange, mais dès que je rentrai dans l'immeuble je compris : pas d'ascenseur. L'annonce n'avait pas mentionné ce petit détail. Mon logement était, bien évidemment, au dernier étage...

Ce soir-là, je n'eus pas le courage de descendre à la supérette du coin pour faire quelques courses. Je préparai un paquet de pop-corn que j'avais emporté dans ma valise – une habitude prise suite à des expériences passées d'arrivées tardives dans des cuisines vides – et je pris ma douche à l'eau presque froide avant d'aller me coucher. Je laissai mes vêtements pour le lendemain accrochés à un cintre sur la porte. Il ne me resterait qu'à trouver un café pour prendre le petit déjeuner avant d'attaquer ma première journée de travail.

Je me réveillai très tôt, mon estomac faisait énormément de bruit, et je me sentais comme si l'on était le matin de mon anniversaire. J'essayai de me rendormir mais sans succès, les draps commencèrent à me déranger à cause de la chaleur et je décidai de me lever et de me préparer calmement. Je me maquillai en sous-vêtements par peur de transpirer sans même avoir commencé ma journée. J'ouvris le Velux, une légère brise entra dans la pièce et j'entendis les oiseaux qui chantaient dans un parc au loin. Je me regardai dans la glace de la salle de bains et fus satisfaite du résultat. J'avais choisi une robe légère bleu marine et les mêmes sandales rouges que le jour de mon entretien, un sac à main beige qui était à ma mère, et des boucles d'oreilles discrètes, des perles.

En quittant l'appartement, je me dis que si le bureau avait une climatisation aussi forte que dans les avions, je passerais la journée congelée, alors je retournai chercher un cardigan que j'accrochai à mon sac à main. Dans le métro, je sentis ma tête commencer à tourner et, même s'il était fort probable que ce soit dû à l'angoisse du premier jour, dès que je

sortis de la station j'entrai dans le premier café pour prendre le petit déjeuner. Je fus scandalisée du prix d'un café-croissant, lequel s'effrita en mille miettes pendant que je peinais à le manger.

Charlène n'était pas là. Une stagiaire me montra mon bureau, que je devrais partager avec Ludivine, la secrétaire, qui n'était pas là non plus, puis elle m'expliqua comment me connecter au serveur du département pour accéder aux fichiers et à ma boîte mail. J'avais déjà une montagne d'e-mails, la majorité d'entre eux contenant des liens vers des dossiers de travail et des instructions, et je passai la journée à lire des informations sur l'entreprise, le département, et à regarder des tutoriels pour apprendre à utiliser les logiciels de l'entreprise. Vers midi, je rentrai dans un centre commercial et je mangeai des sushis seule. J'étais déçue de cette première journée. J'avais imaginé un accueil plus humain, une présentation de l'équipe, ou du moins un café avec Charlène. Mais tous les couloirs étaient déserts, aucun téléphone ne sonnait, aucun clavier ne cliquait. Rien.

Je restai jusqu'à dix-huit heures pour suivre « la norme ». Cecilia m'avait prévenue qu'il était socialement acceptable d'arriver aux alentours de neuf heures et demie et de partir vers dix-huit heures. J'aurais pu partir à seize heures. Je m'occupai en montant les escaliers d'un étage à l'autre pour chercher où se trouvaient les toilettes, les zones de détente – je vis même une salle d'allaitement, je ne savais même pas que cela existait – et j'appris que les machines à café ne marchaient qu'avec le badge de l'entreprise, que je n'avais pas pu recharger car il n'y avait personne pour m'aider.

Quand je rentrai dans mon studio le soir, je pris ma douche et restai en serviette avec les cheveux trempés, ne serait-ce que pour me sentir fraîche un instant. Je commençai à chercher des locations sur les sites que Cecilia m'avait conseillés, et je passai des coups de fil. J'eus l'impression que plusieurs d'entre eux me dirent qu'ils avaient déjà trouvé quelqu'un

lorsqu'ils entendirent mon accent étranger. Je réussis à fixer deux rendez-vous pour la semaine et, même si ce n'était pas grand-chose, je me couchai avec le cœur plein d'espoir. J'envoyai des messages sur WhatsApp à mon père et à ma tante pour leur dire que tout allait bien et leur demandai de passer le message à mes grands-parents, en promettant de les appeler dès que j'aurais un numéro français.

À la fin de ma deuxième journée de travail, je pris le métro et rejoignis la rue Montorgueil, où se trouvait le premier logement. C'est là que je découvris ce qu'était une chambre de bonne. La propriétaire me montra les toilettes sur le palier et, quand je compris que je devrais les partager avec les autres locataires de l'étage, un soupir m'échappa. La dame me dit :

— C'est très courant à Paris, mademoiselle, avec votre budget, n'allez pas croire que vous trouverez mieux.

J'aurais aimé lui dire qu'il aurait été appréciable qu'elle en parle dans l'annonce, mais je me tus car, si je ne trouvais rien de mieux, la perspective des toilettes sur le palier était préférable à celle de dormir sous un pont.

Ma deuxième visite était au cinquième étage d'un immeuble sans ascenseur rue Étienne-Marcel. La cuisine était un comptoir dans un placard avec portes coulissantes, muni d'une plaque électrique « que le locataire précédent avait laissée » posée dessus. Il n'y avait pas de vraie douche mais une évacuation percée à même le carrelage : cela me rappela la chambre d'hôpital de ma mère. « Au moins, pensai-je, les fenêtres du salon donnent sur l'extérieur », mais quand je les ouvris – après avoir dû insister un peu – le bruit du boulevard s'avéra être assourdissant. Le cri d'une sirène d'ambulance m'acheva. Est-ce que tout allait être comme cela ?

Le reste de la semaine fut similaire. Au fur et à mesure que je passais des appels, mes espoirs s'amenuisaient. Toutes les agences immobilières demandaient des justificatifs que je ne pouvais pas fournir car je venais

d'arriver et, même en leur expliquant ma situation, elles me rejetaient car je n'étais pas une candidate « sérieuse » à leurs yeux.

Finalement, je demandai à Cecilia des conseils pour élargir ma recherche à la banlieue parisienne. Je me concentrai à nouveau sur les annonces particulières car j'avais compris que les agences n'accepteraient jamais un dossier comme le mien. Je fixai des rendez-vous à Boulogne-Billancourt et Bois-Colombes. Lorsque j'arrivai devant l'adresse boulonnaise, il y avait déjà trois couples et deux hommes de mon âge devant le portail. Au bout de cinq minutes, une femme d'environ cinquante ans arriva et, à mon grand étonnement, nous fit tous monter en même temps. On ne m'avait encore jamais fait faire ce genre de visite groupée. L'appartement était lumineux, avait de hauts plafonds et un beau parquet ; son prix « abordable » me semblait étrange dans la mesure où il était plus spacieux que tout ce que j'avais vu jusqu'ici. Après, je compris : lors d'un court silence – moment rare compte tenu du fait que nous étions neuf dans un logement de trente mètres carrés –, j'entendis l'eau couler dans les tuyaux comme s'il y avait une cascade derrière le mur, un coup de tonnerre qui fit trembler le plafond (les voisins du dessus avaient des enfants en bas âge) et la radio du voisin d'à côté qui était à fond.

— C'est toujours si bruyant ? je ne pus m'empêcher de demander.

— C'est curieux, les locataires précédents ne se sont jamais plaints. Ce doit être peu fréquent, s'empressa d'assurer la propriétaire, avec un faux sourire.

Je n'attendis pas la fin de la visite, je lui souris et me sauvai. Avant de reprendre le métro, je me baladai dans le quartier et me dis que la semaine suivante il y aurait peut-être de nouvelles offres à Boulogne-Billancourt ; je me voyais bien y habiter.

Le samedi matin, je me dirigeai à Bois-Colombes, une commune de banlieue dont je n'avais jamais entendu parler avant que Cecilia me dise que ce pouvait être une bonne piste. L'appartement que j'allais visiter était à cinq minutes à pied de la gare, desservie par un train qui amenait directement à Saint-Lazare, et à vingt minutes du bureau en autobus. Sur les photos, il avait l'air bien, mais j'avais appris à me méfier. Je marchai vers le bien avec peu d'espoir. À peine quelques secondes après être arrivée au portail, un jeune homme vint me parler et je me dis : « Super, une autre visite groupée. » Mais non, c'était le propriétaire. L'immeuble n'avait pas d'ascenseur, mais ce n'était plus un critère important pour moi. Par chance, il n'y avait que deux étages à monter. Dès qu'il m'ouvrit la porte, un intérieur lumineux et calme m'accueillit, accompagné d'une odeur de peinture fraîche. Je tombai sous le charme. Il n'était pas meublé et j'allais devoir dépenser un petit billet pour l'équiper mais, grâce à mon salaire et mon épargne, j'y arriverais.

Mon manque de justificatifs ne sembla pas déranger le propriétaire, qui comprit parfaitement ma situation. Il accepta mon contrat de travail comme preuve de mon honnêteté et me demanda une caution d'un mois de loyer plus le premier mois pour conclure l'affaire. Nous signâmes le contrat sur le bar de la cuisine américaine et il me dit qu'il me donnerait les clés dès qu'il aurait reçu le virement. Par chance, j'avais déjà ouvert un compte bancaire avec une banque en ligne et je lui envoyai l'argent le soir même.

Pleine d'espoir et d'énergie, je m'arrêtai dans un magasin de téléphonie pour acheter un portable avec un numéro français, et je m'accordai le luxe de manger dans un bistrot tout près de mon studio. Le dimanche matin, quand Cecilia et Eduardo rentrèrent de leurs vacances en Espagne, nous nous vîmes pour bruncher dans un café bobo près du canal Saint Martin. Je leur annonçai que j'avais trouvé un logement et ils

me félicitèrent, incrédules, en me disant que c'était un énorme accomplissement d'avoir réussi en si peu de temps.

— J'ai eu de la chance, dis-je.

Mais je savais que j'avais passé des heures à éplucher les annonces et que j'avais sacrifié mon idée de la vie « cent pour cent parisienne » en allant vivre en dehors de Paris intra-muros.

OceanofPDF.com

PARIS

Tout au long de la dernière semaine du mois d'août, les gens commencèrent à rentrer de vacances. Les transports publics se remplissaient un peu plus chaque matin, les couloirs au bureau devenaient plus bruyants. Le mardi soir, mon propriétaire me donna les clés de mon appartement, mais je n'y emménagerais pas avant le week-end, car je n'avais même pas de chaise pour m'asseoir.

Le jeudi, Charlène fit son apparition au bureau. J'étais là depuis neuf heures, comme chaque matin depuis mon premier jour. Vers dix heures, mon téléphone fixe sonna.

— Eva ?

Je ne reconnus pas sa voix.

— Oui, c'est moi.

— C'est Charlène. Vous pouvez venir dans mon bureau ?

— Oui, bien s...

Mais, avant même que j'aie eu le temps de terminer ma phrase, elle raccrocha.

Je respirai profondément et me dirigeai vers son bureau, qui était à côté du mien. Je toquai à la porte vitrée et Charlène leva les yeux de son bureau, puis fit un geste de la main pour que je rentre.

— Bonjour, lui dis-je en arborant mon meilleur sourire. Bienvenue.

— C'est plutôt à moi de vous dire cela, répondit-elle sèchement. Comment se passent vos débuts chez nous ?

— Pour l'instant, je n'ai rencontré personne de l'équipe, mais j'ai pu me mettre à jour en ce qui concerne les mails et les projets en cours.

— C'est bien, parfait. Il faut que l'on commence à préparer notre présentation de lundi matin pour le comité de direction. Je vais vous envoyer quelques documents et j'ai besoin que vous me fassiez un PowerPoint en anglais. Vous me le montrerez avant de partir ce soir.

Je hochai la tête pendant que je prenais des notes et à peine avais-je fini de noter le dernier mot que Charlène me dit :

— Ce sera tout.

Alors que j'étais en train de quitter la pièce, elle m'interpella de nouveau.

— Au fait, Ludivine aurait dû rentrer aujourd'hui de ses vacances, mais elle est en congé maladie. Je vais avoir besoin que vous la remplaciez pendant son absence. Ça ne vous pose pas de problème, n'est-ce pas ?

Sa question était clairement rhétorique, et elle l'annonça de manière si informelle que je n'y accordai pas trop d'importance. Mais, bientôt, je commençai à recevoir plus d'e-mails que jamais et je ne pus rentrer avant dix-neuf heures passées. Le vendredi, Charlène me demanda de faire des tâches dont je ne m'étais jamais occupée avant : planifier des réunions, gérer son calendrier, lui passer des appels téléphoniques. Lorsqu'elle constata que je n'avais pas le niveau, elle m'encouragea à demander conseil à l'assistante personnelle de l'un des directeurs.

Olivia travaillait dans un bureau partagé à quatre ; son espace était rempli de plantes et de photos d'une petite fille accrochées au mur. Elle avait deux écrans et son fauteuil avait un repose-tête, un coussin gonflable et un repose-pieds bien fatigué. Par terre, à côté de la tour de son ordinateur, elle avait un carton rempli de chaussures à talons. Une forte odeur de vernis à ongles flottait dans l'air et, vu la façon dont elle écartait les doigts quand elle tapait sur son clavier, je devinai qu'elle venait de faire sa manucure.

— Tu dois être Eva, me dit-elle, et sa façon de me tutoyer me mit tout de suite à l'aise.

— C'est exact, dis-je en lui tendant ma main.

Elle la serra en faisant attention, à cause de ses ongles fraîchement vernis.

— Ça te dit qu'on prenne un café, et après on attaque ?

J'hésitai un instant car j'avais tellement d'e-mails à traiter qu'aller chercher un café me semblait une perte de temps, mais je pressentais que j'allais souvent avoir besoin de l'aide de cette femme, et il valait mieux que l'on s'entende bien. J'acceptai avec un sourire et la suivis dans le couloir. Je fus surprise quand elle se dirigea vers l'ascenseur et que nous montâmes de quelques étages. Ainsi, je découvris une salle de pause avec terrasse où l'on était franchement bien. Olivia me paya mon café au lait et nous sortîmes dehors. Il était tôt, la matinée était encore fraîche, mais les rayons de soleil commençaient à chauffer à la limite du supportable.

— Donc tu as commencé la semaine dernière ? demanda-t-elle en souriant avec enthousiasme.

— Oui, c'est ça, répondis-je, le regard vers l'horizon.

On voyait toute La Défense, avec l'Arche, et si l'on faisait attention on apercevait la voûte vanillée qui couvrait la capitale : la pollution.

— Et rappelle-moi, ton poste, c'est... ?

— J'ai été embauchée en tant qu'interprète de Charlène, mais Ludivine est en arrêt et il faut que je m'occupe de ses tâches jusqu'à ce qu'elle revienne.

Olivia se tut un instant puis, en se rapprochant de moi, en baissant le ton, elle confessa :

— Je ne sais pas si je devrais te le dire, mais j'avais déjà entendu des rumeurs comme quoi Ludivine n'allait pas revenir après ses vacances...

— Comment ça ? demandai-je en essayant de cacher ma surprise.

— En avril, puis en juin, elle a été en arrêt pour dépression, et tout le monde la voyait plus au moins au bord du burn-out...

Dans ma tête, mille et une pensées commencèrent à se bousculer : « Ça voudrait dire que Charlène le savait, quand allait-elle me le dire ? Si ça se trouve, ils m'ont embauchée en sachant déjà que j'allais devoir couvrir deux postes », puis : « Allons, ne sois pas méfiante, peut-être qu'elle sera juste en arrêt une semaine et qu'elle reprendra bientôt, tu verras, tout va bien se passer. » Mais je me limitai à dire :

— Bon, quoi qu'il en soit je dois apprendre à faire tout cela avant que Ludivine ne revienne.

Olivia sourit et me proposa de retourner dans son bureau pour m'expliquer les tâches de base qu'il fallait que je maîtrise. Cela faisait une heure que nous étions assises ensemble lorsque son téléphone fixe sonna : Charlène avait besoin que je descende à la réception pour accueillir son prochain rendez-vous et l'amener jusqu'à son bureau. Je quittai Olivia avec les idées confuses, surprise de devoir faire ce genre de chose.

Lorsque j'arrivai dans le hall, je vis un homme d'environ quarante ans, en costume-cravate, et visiblement perdu ; je m'approchai de lui et lui demandai s'il était le rendez-vous de Charlène. Je l'accompagnai jusqu'à l'ascenseur sans lui dire un mot : j'avais honte car je ne savais pas ce que

l'on attendait de moi, et j'étais furieuse car, en qualité d'interprète, cela ne relevait pas de ma fiche de poste. Une fois que nous nous trouvâmes dans le bureau de Charlène, je m'apprêtais à partir lorsqu'elle me tendit son badge et me demanda de leur apporter deux cafés. Je restai immobile et, en voyant que je ne réagissais pas, elle me fit un geste de la main vers la porte. Je sortis sans être capable de dire un mot. Une fois que je leur eus apporté leurs cafés et que je fus retournée dans le bureau d'Olivia, je m'excusai pour cette interruption. Je sentais l'humiliation bouillir dans mon estomac et, pendant la demi-heure où Olivia m'apprit à réserver des salles de réunion et le traiteur, je ne réussis pas à me défaire de cette sensation dans mon ventre. Je ne parlerais évidemment pas de tout cela à ma famille.

Le soir, Charlène m'appela dans son bureau pour que l'on révise la présentation du lundi ensemble et m'expliqua en quoi cela consisterait. Je dus également organiser l'appel en visioconférence avec les investisseurs britanniques, ainsi que m'assurer que nous avions une salle pour la réunion. Charlène ne parlait pas très bien l'anglais, je devais donc être présente au cas où il y aurait des difficultés de compréhension. C'était la première fois de la journée que je sentais que je faisais vraiment ce qui correspondait à mon travail, et c'est ainsi que je quittai le bureau de meilleure humeur. Je trépignais d'impatience aussi car, ce week-end-là, j'emménagerais enfin dans mon appartement.

Pendant la semaine, j'avais acheté un réfrigérateur, un lave-linge et un canapé-lit sur Internet, et j'avais programmé toutes les livraisons pour le samedi. Dès que je me levai, à sept heures, j'attrapai mes valises et pris le train pour regagner mon nouveau chez moi. En ouvrant la porte, l'odeur de peinture récente m'accueillit. Des rayons lumineux entraient par les volets fermés, dévoilant la poussière ambiante. J'ouvris toutes les fenêtres pour créer un courant d'air et cela me fit penser à ma mère, qui me réveillait le

matin en ouvrant grand ma fenêtre et disait toujours : « Ça sent le fauve, ma fille. »

D'abord, je reçus le réfrigérateur et le lave-linge ; j'en profitai donc pour ranger le peu de courses que j'avais pour me donner l'impression d'avancer. Je terminai au bout de cinq minutes, alors je nettoyai le dressing de ma chambre et commençai à y mettre mes vêtements, en essayant de ranger mes affaires méticuleusement. J'avais du temps devant moi. Je me rendis compte qu'il me manquait des produits ménagers, des serviettes, de la vaisselle... Il était dix heures. Je décidai de prendre le risque et je traversai la rue pour faire quelques courses au Monoprix d'en face, mais le livreur du canapé-lit m'appela en plein milieu et je fus obligée de laisser mon chariot dans un coin et de partir en courant. Je me souviens de ce premier week-end dans mon appartement, mon appartement à moi, avec beaucoup d'affection. J'avais toujours partagé mon logement soit avec mes parents, soit avec des colocataires... soit avec George. Quel plaisir c'était de remplir le placard avec mes affaires sans avoir une date de départ en vue ! Quelle satisfaction de pouvoir choisir mes meubles ! Je me voyais déjà inviter des amies à boire un verre de vin après le travail, me balader toute nue en sortant de la douche, laisser le lit défait toute la journée.

Ma maison était mon lieu sûr, mon refuge. Je la décorai à mon goût, avec de petits détails que je choisis avec soin : un petit tapis doux par-ci, une couverture en laine par-là, des bougies à la vanille ou à l'ambre... Cependant, tout le bien-être que mon chez-moi me procurait, le travail l'anéantissait, comme une sangsue. Ludivine ne revenait pas. Les semaines s'écoulaient et le volume de travail ne faisait qu'augmenter. Lorsque Charlène se rendit compte que mes présentations PowerPoint étaient bonnes et que je comprenais aussi leur contenu, elle commença à m'envoyer de plus en plus d'e-mails et de documents avec de moins en moins

d'explications – mais ses attentes étaient toujours très élevées. Elle m'interrompait constamment en m'appelant pour que j'aille chercher ses collaborateurs et, même si je détestais le faire, je finis par m'y habituer.

Comme je m'occupais de son agenda, je savais parfaitement de quelle entreprise venaient les collaborateurs et je savais de quoi ils allaient parler. Je brisais donc souvent le silence dans l'ascenseur en posant des questions assez pertinentes. Certains en étaient surpris – peut-être étaient-ils habitués à des secrétaires discrètes et silencieuses – ; d'autres se lançaient dans la discussion avec tel enthousiasme que Charlène était obligée de nous attendre debout quand je les accompagnai dans son bureau. Cela la rendait furieuse, elle regardait sa montre avec impatience et, moi, pour éviter d'inévitables représailles, je me limitai à hocher la tête et à sourire afin qu'elle constate que ce n'était pas de ma faute.

Charlène n'avait aucune difficulté à me traiter comme quelqu'un d'extrêmement intelligent, capable de déchiffrer ses messages brefs et de les reconstruire le mieux possible en vue d'une réunion, pour ensuite me parler avec condescendance comme si j'étais stupide. J'essayai d'effacer ses défauts de mon esprit pour laisser de la place au positif, mais je ne pouvais pas duper mon corps, et je commençai à somatiser le stress, ce qui se manifestait par des cervicalgies à répétition. Un jour, j'en parlai à Olivia pendant l'heure du déjeuner, et elle me parla d'une instructrice de yoga qui venait au travail une fois par semaine pour donner des cours collectifs. Enthousiasmée, je lui dis que j'étais intéressée et lui demandai de m'ajouter à la session suivante.

C'était dans l'une des salles de réunion. J'arrivai quelques minutes en avance et l'instructrice était en train de faire de la place, en bougeant les tables et les chaises vers un coin de la salle. Je l'aidai et, quand nous eûmes terminé, elle s'excusa pour aller fumer une cigarette avant de commencer.

Cela lui fit perdre quelques points dans mon estime, et je me demandai comment elle allait réussir à faire en sorte que je me sente mieux dans mon corps si elle ne prenait pas soin du sien. Lorsqu'elle revint, la salle était pleine et nous l'attendions, impatientes, certaines assises en position du lotus, d'autres allongées sur les tapis de yoga. Le cours se passa bien, mais c'était trop doux à mon goût : je ne transpirai même pas. Vers la fin, elle nous fit bouger comme des « organismes libres qui flottaient dans la mer » en s'accompagnant de vocalises au hasard. Mon scepticisme m'empêcha d'apprécier ce qu'elle appela « un moment de liberté unique dans notre journée ». Je préférais mon petit verre de vin rouge, allongée sur mon canapé avec les pieds surélevés ; mais j'étais là pour mes cervicales. En quittant le cours de yoga, je retournai à mon bureau en courant car j'avais dépassé l'heure de retour de la pause déjeuner de quelques minutes. Dès que j'allumai mon ordinateur, je vis un message de Charlène : *Je vous ai appelée il y a cinq minutes et je vois que vous n'êtes pas revenue... Venez me voir quand vous aurez décidé de retourner à votre poste.*

Je sentis comme une pierre dans mon estomac et mes mains se mirent à trembler. Elle était en train de profiter de moi, du fait que j'accepte dès le début d'assumer deux postes sans me plaindre, elle le tenait pour acquis alors que rien ne m'obligeait à le faire. Je sentis la rage monter en moi et j'eus peur d'éclater ; à ce moment-là, je savais que j'étais capable de faire n'importe quoi, y compris l'envoyer au diable et démissionner. Debout dans mon bureau, en faisant des allers-retours entre la porte et la fenêtre, j'examinai mes options et très vite je fis le calcul de mes dépenses : je ne tiendrais pas plus de trois mois sans salaire, et rentrer en Espagne n'était pas une option. Serais-je capable de faire face à Charlène et lui dire que cette situation était intenable ? Je craignais sa réaction, je craignais les conséquences. Ma période d'essai n'était pas terminée, elle pouvait se

défaire de moi en un claquement de doigts. Je respirai profondément et me dirigeai vers son bureau.

— Vous êtes au courant que la pause déjeuner se termine à quatorze heures, n'est-ce pas ?

Les vocalises que j'avais retenues pendant le cours de yoga, celles que j'enfermais à l'intérieur de ma gorge par peur du ridicule à peine une demi-heure auparavant, se transformèrent en couteaux affilés et empoisonnés qui, malgré moi, sortirent seuls par ma bouche.

— Je pense qu'après trois mois à faire des heures supp et à couvrir deux postes pour le prix d'un, vous pourrez me pardonner cinq minutes de retard.

Je regrettai immédiatement ces mots, mais restai immobile et, après quelques instants à nous regarder en chiens de faïence, Charlène baissa son regard vers son carnet Moleskine et changea de sujet. C'est là que je compris que Ludivine ne reviendrait pas, que Charlène avait besoin de moi parce que si je partais elle se retrouverait le bec dans l'eau, et que je devais commencer à mettre des limites parce que personne ne le ferait à ma place.

*

Les mois filaient vite. Charlène et les ressources humaines approuvèrent mon embauche mais ce n'était qu'une formalité : j'étais devenue indispensable grâce à mon efficacité et parce que je gérais deux postes toute seule. À plusieurs reprises, j'accompagnai Charlène lors de ses réunions en Europe : elle m'envoyait des mails à minuit en me demandant de changer le contenu de la présentation du lendemain, ou pour que je change nos vols retour quand la dernière réunion était annulée. La plupart du

temps, les collaborateurs étaient surpris lorsque je m’asseyais à table pour interpréter, parce qu’ils me voyaient généralement exécuter des tâches administratives typiques d’une secrétaire. Cela mettait tout le monde dans l’embarras sauf Charlène.

Lorsqu’il était l’heure de déjeuner, Charlène ne me proposait jamais de m’asseoir avec elle et les autres et, bien que ce fût humiliant, je finis par préférer déjeuner seule à devoir entendre son rire forcé, si aigu, de près, et voir son rouge à lèvres s’estomper à mesure que le repas avançait. En terminant les réunions le soir, ils allaient souvent prendre un verre ou dîner et, si jamais quelqu’un dans le groupe m’invitait à les rejoindre, j’inventais des excuses – la fatigue, des connaissances dans la ville, tout ce qui me permettrait de fuir sa présence qui m’était insupportable.

Parfois, je me remémore cette première année où je travaillais pour elle et je me demande comment j’avais fait pour tenir. Ma vie quotidienne au bureau était très stressante, je m’habituais à vivre avec cette sensation d’avoir un nœud dans l’estomac. Pendant le peu de temps libre dont je disposais, je voyais Cecilia pour faire du shopping, aller voir des expositions ou des comédies musicales (son mari Eduardo n’aimait pas ces activités). Le dimanche, j’allais au marché fermier de mon quartier pour acheter des fleurs et des produits locaux. Grâce à mon salaire, je pouvais assouvir mes envies de petits luxes qui me remontaient le moral : un sac à main de marque, un parfum en édition limitée, ou un massage relaxant. À ce moment-là de ma vie, ces banalités étaient suffisantes pour que je me sente bien. J’avais atteint un nouvel équilibre et la seule chose que j’aurais voulu changer était ma supérieure hiérarchique.

L’hiver, avec ses journées froides et sombres et les manteaux sombres et froids, laissa petit à petit la place au printemps, aux trenchs et aux vestes en cuir. Il faisait encore trop froid à mon goût et je ne comprenais pas que

tout le monde s'assoie en terrasse dès que le premier rayon de soleil faisait son apparition. À Grenade, par ces températures, on allumait encore le chauffage d'appoint à l'extérieur, alors qu'ici les Parisiennes déboutonnaient leurs hauts pour bronzer du cou. Un après-midi où je réussis à terminer à dix-huit heures, je retrouvai Cecilia vers Montmartre pour prendre un verre. Elle tint absolument à s'asseoir en terrasse. Peu après que nous nous fûmes installées, nous fûmes entourées de fumeurs et je me plaignis tellement que Cecilia se leva d'un coup et dit : « Allons donc à l'intérieur, t'es vraiment insupportable ! »

Nous étions toutes les deux heureuses à Paris, malgré le fait que nous vivions loin de notre pays et de nos familles, même si c'était pour des raisons différentes. Cecilia était vraiment amoureuse de la capitale, elle avait des amis, un bel appartement dans un beau quartier, et sa stabilité professionnelle ainsi que celle de son mari lui permettaient de faire des plans à moyen et long terme. Quant à moi, j'étais à Paris comme j'aurais pu être à Manchester ou à Berlin ; le Parisien moyen me paraissait toujours agressif et égoïste, et je ne pouvais rien planifier au-delà de vingt-quatre heures. Malgré cela, j'étais satisfaite, et je ne ressentais pas le besoin immédiat de changer quoi que ce soit. Mon train-train quotidien ne me laissait pas le temps de réfléchir à mon avenir ni à ma quête du bonheur existentiel et, lorsque les doutes essayaient de pointer le bout de leur nez, je leur claquai la porte pour les laisser dehors sans le moindre scrupule.

FIN D'ANNÉE

Comme cela faisait maintenant plus d'un an que je travaillais, je réussis à poser des congés pour rentrer chez moi à Noël – mais ce ne fut qu'une semaine, car nous avions déjà planifié en janvier des réunions d'une importance cruciale.

Dès que j'arrivai chez mon père pour le déjeuner, je sus qu'il se passait quelque chose. Lorsque je m'assis à table, mon père et Tatiana s'installèrent en face de moi et se donnèrent la main par-dessus la table, visiblement nerveux.

— Il vous arrive quelque chose ? leur demandai-je sans préambule, tellement l'ambiance était devenue lourde.

— Pas du tout ma chérie, ça va très bien, s'empressa de répondre mon père, avec un sourire forcé.

— Bon, en réalité, si, nous avons quelque chose à t'annoncer... intervint Tatiana, en me regardant d'abord moi, puis mon père.

Instinctivement, je croisai les bras et fronçai mes sourcils, en me penchant en arrière. « Ne me dites pas qu'elle est tombée enceinte », fut ma première pensée. « Ou que papa a un cancer et qu'il ne lui reste que deux

mois à vivre », me dis-je ensuite. Alors je décroisai les bras en essayant d'adoucir mon expression. J'étais encore en train de m'y efforcer lorsque mon père lâcha la main de Tatiana et se pencha vers moi.

— C'est juste que, après Noël, nous partons vivre en Argentine.

En levant les sourcils, je m'enfonçai dans ma chaise, et le sourire forcé de Tatiana se transforma en air inquiet ; mon père entrelaça ses doigts comme s'il m'adressait une prière et essaya d'expliquer :

— Toi, tu as déjà ta vie à Paris, et on m'a proposé un très bon poste à l'université de Buenos Aires...

J'entendais à peine ce que mon père disait. Je n'arrivais pas à détacher mon regard de Tatiana, je voulais qu'elle lise dans mes yeux ce que je ressentais.

— Tu pourras venir passer des vacances quand tu voudras, tu n'as qu'à venir un mois entier et tu pourras visiter...

— Je connais déjà Buenos Aires, l'interrompis-je.

Puis je regardai enfin mon père pour lui demander :

— Quand est-ce que tu pars exactement ?

— Après le Nouvel An.

— Tu vas vendre l'appart ?

— Oui, je voulais t'en parler en face à face, nous avons trouvé des acheteurs...

— Tu voudras que je vide ma chambre, l'interrompis-je à nouveau.

— Oui, nous avons des cartons pour que tu..., s'aventura Tatiana, mais mon père posa sa main sur son genou pour la faire taire.

— Ne t'en fais pas pour ça, on peut s'en occuper, proposa-t-il en croyant me rendre en service.

— Je viendrai tout évacuer demain, annonçai-je en même temps que je me levais. Puis, je posai un baiser sur la joue de mon père et lui dis : J'y

vais, les grands-parents m'attendent.

Je crois que j'aurais préféré le cancer. Je n'étais pas prête pour que mon père m'abandonne en partant vivre à l'autre bout du monde par « amour ». Ma mère n'avait pas choisi de partie ; lui, si. Certes, j'habitais dans un autre pays, mais j'étais à deux heures d'avion, pas dix. Si maintenant nous arrivions à nous voir plusieurs fois par an, lorsqu'il habiterait en Argentine, les visites seraient tout au plus annuelles. Et les appels ? Avec le décalage horaire, ils se feraient de plus en plus rares. Abandon, en majuscules. J'avais de moins en moins de personnes qui m'étaient chères dans cette vie et, pour la première fois, je sentis que mon cœur débordait d'amour et je n'avais personne à qui en donner.

Même si cette nouvelle fut un coup dur pour mon moral, je m'efforçai de passer de bonnes vacances. Je profitai de chaque activité, qu'elle soit banale ou pas : faire les courses pour le repas de Noël avec mon grand-père, amener ma grand-mère et ma tante choisir leurs cadeaux, sortir avec mes amies...

L'après-midi où je rangeai toute mon enfance et mon adolescence dans cinq cartons ne fut pas un moment facile. Je demandai à Sofía de venir m'aider, et ensemble cela nous prit trois heures. Je regrettai de ne pas avoir Fede avec moi : j'aurais pu lui raconter que j'étais incapable de me séparer de tel déguisement de princesse car ma maman me l'avait cousu à la main, et que je le gardais dans l'espoir qu'un jour ma fille le porte ; ou que telle peluche était un cadeau de mes grands-parents pour me calmer le jour où je m'ouvris le menton avec un bout de verre sur la Plaza de San Nicolás. Mais avec Sofía, ce ne fut pas si mal et, comme Tatiana n'était pas à la maison, nous écoutâmes du rock des années 1970 à fond, et entre deux cartons nous terminâmes par fumer un joint.

Quand on s'attaqua à ma commode, Sofía ouvrit un tiroir et en sortant un T-shirt noir elle se mit à rire aux éclats.

— Yes ! Tu te souviens ?

Bien sûr que je me souvenais. C'était mon T-shirt des Ramones. Quand j'avais seize ans, je m'étais amourachée du grand frère d'une camarade de classe. Il venait la chercher à moto tous les jours, et sous son perfecto en cuir il portait toujours des T-shirts de groupes de rock : les Red Hot, Pink Floyd, Aerosmith, Led Zeppelin, les Ramones. Je ne savais pas quoi faire pour qu'il me remarque, et je commençai à écouter tous les disques de ces groupes-là. Lorsqu'un jour je trouvai un T-shirt des Ramones, je l'achetai sans hésiter. Un après-midi en sortant du lycée je l'entendis discuter avec ses copains : ils allaient à un concert le week-end suivant, et je réussis à convaincre Sofía et les autres pour qu'on y aille aussi.

Le jour J, je mis mon T-shirt des Ramones et entrai dans la salle de concerts, emplie d'angoisse. Quand j'arrivai enfin à localiser l'objet de mon amour platonique, je m'approchai discrètement jusqu'à ce que je me retrouve debout à côté de lui. Je lui dis bonjour en feignant être distraite, et ajoutai que j'allais en cours avec sa sœur. Il remarqua mon T-shirt et me demanda si j'aimais les Ramones. Sa question me rendit tellement nerveuse que je répondis :

— Oui, j'aime bien les T-shirts.

Il me fixa comme si j'étais stupide, se tourna vers la scène et ne m'adressa plus la parole.

Je sortis me cacher sur le parking pour prendre l'air et pour calmer ma honte, et quelle ne fut pas ma surprise lorsque je le vis sortir peu après moi et allumer une cigarette. Il m'en proposa une et, comme je ne voulais pas passer pour une coincée, j'acceptai. Je toussai, il rigola.

— T'écoutes quoi comme musique ?

Je m'entendis répondre : Nirvana, les Red Hot, Blur. Il fit un geste que j'interprétais comme de l'approbation et cela me donna du courage.

— Je suis en train de regarder pour m'acheter une moto. Laquelle tu me conseilles ?

— La mienne, dit-il avec un sourire en coin.

— Tu me la montres ? osai-je demander.

Et pendant qu'on parlait de marques de moto et de cylindrées, pour lesquelles je simulais l'intérêt alors que tout ce que je voulais, c'était un baiser, cela arriva. Entre deux rires, il me fit essayer son casque et m'embrassa sans que je m'y attende. Sa langue était agressive et très rapidement il se mit à me malaxer les seins et à agripper mes fesses avec beaucoup de force. Avec les autres garçons avant lui, je n'étais jamais allée au-delà des baisers, et ce que je ressentais était étrange ; ce n'était pas désagréable, mais j'étais trop nerveuse. Lorsqu'il me serra contre lui, je sentis son érection et cela m'excita. Il prit ma main et la rentra dans son pantalon, puis il fit de même avec sa main dans le mien.

— C'est dommage que tu ne portes pas une jupe, dit-il en riant.

Je ne lui dis pas que je n'étais jamais allée si loin avec quelqu'un. Je suppose que c'est pour cela qu'il ne fut pas particulièrement tendre. La peur que l'on nous découvre en train de nous toucher debout sur un parking m'empêcha de profiter. Je me souviens que nos baisers avaient le goût du tabac. Quand je rentrai chez moi, il y avait du sang dans ma culotte.

*

Dire au revoir à mon père fut un moment très émotif. Il m'accompagna à la gare routière et resta au pied de ma fenêtre en pleurs. Il pleurait pour lui,

pour moi, pour tout ce que nous avons été et tout ce que nous ne serions plus. Je lui envoyai des baisers en l'air en souriant jusqu'à ce que mon car démarre et que mon père disparaisse de mon champ de vision. Alors je commençai à pleurer, moi aussi.

OceanofPDF.com

NOUVEL AN

Le retour au travail en janvier fut chaotique. J'arrivai dans mon appartement tard le dimanche soir, et j'étais tellement fatiguée de mon trajet – un car de Grenade à Madrid, un vol jusqu'à Paris puis le RER jusque chez moi – que je laissai ma valise en plein milieu du salon, mis mon pyjama et me préparai un chocolat chaud pendant que je regardais mes mails pour ne pas être perdue le lendemain. Je savais que Charlène n'aurait aucun problème à m'afficher devant toute l'équipe dès ma reprise.

Je passais des heures et des heures à faire des présentations PowerPoint pour la première semaine de janvier ; je suivais ses instructions à la lettre et lorsque je lui montrais le résultat elle me demandait de tout changer. Si je lui faisais des suggestions, elle les rejetait en disant que c'était une mauvaise idée mais, lorsqu'un client signalait qu'il manquait ce que j'avais conseillé d'ajouter, elle rejetait la faute sur moi et disait que j'avais oublié de faire la modification.

Je la détestais de plus en plus, je priais pour qu'elle tombe malade et qu'elle reste toute une semaine chez elle avec la grippe, ou je rêvais qu'elle faisait une faute grave qui lui coûtait son poste du jour au lendemain. Tout

comme lorsque j'étais petite et que je priais le Dieu suprême des instituteurs pour que ma professeure ne vienne pas en cours.

Je ne vis pas le mois de janvier passer, tellement je faisais d'heures supplémentaires. Très souvent, j'arrivais au travail avant que le soleil ne se lève et je quittais le bureau bien après que la nuit ne soit tombée. Heureusement, je continuais mes cours de yoga au travail, sans lesquels mon dos n'aurait pas tenu le rythme. De temps en temps, je profitais de la pause déjeuner pour faire ma manucure au centre commercial, ou pour faire quelques courses, en noyant ainsi l'impression que ma vie se limitait à dormir et à travailler – ce que les Parisiens appelaient « métro, boulot, dodo ». Le week-end, je voyais souvent Cecilia : entre les expositions, les restaurants et les cafés, nous devînmes intimes.

Elle avait la vie que j'avais imaginé avoir à cet âge-là : un mari, un travail stable, des amis, et des projets à long terme. Malgré cela, je ne l'enviais pas. Cecilia était tellement généreuse et attentionnée qu'il aurait fallu que je manque de cœur pour éprouver des sentiments négatifs envers elle. Comme elle savait que je n'avais personne d'autre à Paris, elle me proposait de la rejoindre avec ses amies, mais j'étais souvent obligée de refuser à cause de mes horaires. Une fois, j'acceptai d'assister à l'ouverture d'une galerie d'art dans le Marais et, quand Charlène me croisa dans l'ascenseur à dix-huit heures, elle m'assomma d'un acerbe « Je ne savais pas que tu avais pris ton après-midi ». Quand je racontai la scène à Cecilia, elle me tendit une coupe de champagne et me serra l'épaule. J'avais tellement perdu l'habitude du contact physique qu'une larme m'échappa. Je passai une soirée agréable en faisant des rencontres et en grignotant des canapés raffinés, mais personne ne s'aventura au-delà des questions cliché lorsqu'ils entendaient mon accent d'étrangère (Tu viens d'où ? Tu habites

ici depuis longtemps ? L'Espagne ne te manque pas trop ? Tu arrives à vivre sans faire la sieste ?), y compris le taxiste qui me ramena chez moi à minuit.

Même lorsque je sortais et que je passais un bon moment, j'avais l'impression d'être en train de remplir ma vie de moments sans importance, qui ne servaient qu'à me distraire de façon passagère. Je ne pouvais évidemment pas parler de cela à ma famille : mon père venait d'arriver à Buenos Aires et je lui en voulais encore d'avoir pris cette décision qui l'éloignait de moi ; mes grands-parents se seraient trop inquiétés pour moi, et ma tante aurait fini par en parler à mes grands-parents... Avec Fede, c'était différent. J'arrivais à me confier à elle mais souvent elle devenait plus intense que moi et la conversation prenait une tournure plus dramatique que je ne le souhaitais. À un moment donné, je considérai sérieusement l'idée d'adopter un chien mais, quand je me rendis compte qu'il passerait la journée tout seul enfermé dans l'appartement, je sentis une peine horrible et j'abandonnai l'idée.

Début février, Charlène m'annonça que nous allions voyager à Madrid pour une réunion avec nos associés d'Espagne, d'Angleterre, de Belgique et des Pays-Bas. En tant que secrétaire, je réservai les billets d'avion, les taxis, l'hôtel... et en tant qu'interprète je préparai tous les supports pour la réunion et j'étudiai leur contenu pour pouvoir interpréter en espagnol, anglais et français. C'était la première fois que j'étais contente de partir en déplacement, car sitôt la journée de travail terminée je pourrais me perdre dans les rues de Madrid et retourner dans mes anciens lieux préférés.

Par chance, nous avions des sièges séparés sur notre vol aller. Au début, j'ouvris mon ordinateur portable pour réviser les présentations une dernière fois, mais je finis par le ranger sous le siège devant moi et m'endormis presque immédiatement. Sur le trajet vers l'hôtel, nous parlâmes à peine et chacune monta dans sa chambre jusqu'à l'heure du

dîner. Ce soir-là, j'avais réservé une table dans un bar à *tapas* près de Callao pour rencontrer les associés avant les réunions de travail du lendemain. Nous nous retrouvâmes directement là-bas, car j'étais sortie me balader tandis qu'elle était restée à l'hôtel pour se faire masser au spa. Peu après que je fus arrivée pour m'assurer que tout était en ordre, les associés entrèrent dans le bar. Charlène arriva plus tard et, quand elle s'assit, j'étais déjà au milieu d'une conversation avec les autres, ce qui sembla la déranger.

— Veuillez m'excuser pour mon retard, j'imagine qu'Eva a déjà passé la commande pour tous et que nous pourrons bientôt commencer.

Bien sûr, sa priorité absolue était que tout le monde comprenne que je n'étais là qu'en qualité d'assistante.

— Eva était en train de nous expliquer ce qui est typique ici, mais on dirait que même entre compatriotas elles n'arrivent pas à se mettre d'accord, plaisanta le Belge, qui était clairement amusé par la conversation entre l'associée espagnole et moi.

Nous n'avions pas la même notion de ce qui était épicé ou non et je craignais que certains mets soient trop relevés pour les étrangers – surtout Charlène, car je savais qu'elle craignait le piquant.

— Laissons donc la majorité décider, dit Charlène en regardant tout le monde sauf moi. Je m'adapte, ajouta-t-elle en feignant la docilité.

Puis, en se dirigeant vers moi, elle ordonna :

— Une fois que tout le monde aura décidé, va commander au bar, comme ça, on accélère.

— On peut attendre que le serveur vienne prendre notre commande ici, nous ne sommes pas pressés, dit le Néerlandais, qui était resté silencieux jusque-là.

Charlène lui sourit et chuchota :

— C'est son travail.

Je me levai d'un coup et m'excusai en alléguant devoir aller aux toilettes. Tout le monde baissa le regard sauf Charlène, qui en profita pour reprendre les rênes de la conversation. Avant de retourner à table, je m'approchai du serveur discrètement et lui demandai d'apporter une carafe de *sangría* avec une assiette de piments piquants et une autre de frites *salsa brava* à partager. Lorsqu'il posa ces entrées à table, tout le monde s'extasia de pouvoir enfin manger, et l'Espagnole me regarda, amusée, comme si elle avait deviné que j'avais enfin changé d'avis par rapport aux plats épicés.

Je fuis son regard et proposai de servir la *sangría*, surtout pour alléger l'ambiance qui était un peu tendue. Quant à moi, j'attendis que le vrai vin arrive, mais les étrangers s'en donnèrent à cœur joie, en oubliant que nous avions du travail le lendemain. Le reste de la soirée fut plus décontracté : certains associés se lâchèrent et racontèrent des anecdotes amusantes de réunions précédentes auxquelles je n'avais pas participé, puis je me rendis compte que le Néerlandais me regardait avec insistance.

Comme si j'avais été une nonne ayant fait vœu de chasteté, je n'avais pas remarqué à quel point il était attirant : les cheveux lisses, châtain clair, avec des mèches qui venaient tomber sur ses yeux bleus toutes les cinq secondes, et qu'il recoiffait avec un geste machinal. Quand il riait, il avait des fossettes, ce qui lui donnait l'air d'un adolescent coquin. À l'instant même où j'analysais son visage, il me surprit en train de le regarder et en profita pour me sourire pendant qu'il buvait une gorgée de *sangría*. Je soutins son regard un instant, sérieuse, car je n'étais pas du genre à flirter au travail, puis je m'efforçai de faire semblant de suivre la conversation.

Le lendemain, tout le monde semblait avoir la gueule de bois sauf l'autre Espagnole et moi, qui étions les seules à être restées raisonnables. Les réunions furent interminables et nous fûmes obligés de faire des pauses

café en plus de celles prévues initialement. Lorsque nous terminâmes, à dix-neuf heures, le Belge rejoignit son hôtel pour appeler sa femme, l'Espagnole rentra chez elle dans la banlieue de Madrid, et Charlène proposa à l'Anglaise et au Néerlandais, qui s'appelait Lieven, de dîner ensemble.

— Et toi, Eva ? demanda Lieven avant de répondre.

— Je vais dîner de mon côté, si cela ne vous ennuie pas, dis-je sans réfléchir : c'était ma réponse toute faite.

Charlène et l'Anglaise ignorèrent ce détail, mais Lieven regarda sa montre et s'excusa, en disant qu'en fait il ferait mieux de rentrer se reposer. Aussitôt eurent-elles disparu, Lieven s'approcha de moi et, avec un air très coquin, il murmura qu'il avait passé assez longtemps « avec ces deux-là » et qu'il préférait une soirée plus détendue, si j'acceptais sa compagnie. J'hésitai un instant, qu'il saisit pour me faire les yeux doux sans aucune retenue. J'acceptai.

Nous nous rendîmes dans l'un de mes restaurants préférés près de Plaza de España, le Siam et, pour la première fois depuis longtemps je passai un très bon moment à discuter avec un homme sans le traiter comme un simple bout de viande – comme je le faisais avec mes conquêtes à Grenade – ni comme un pestiféré simplement parce qu'il était du même sexe que celui qui m'avait brisé le cœur. Après le dîner, nous allâmes prendre un verre et, l'effet désinhibant de l'alcool couplé à sa sympathie commençant à se faire sentir, petit à petit je me sentis céder à son charme et je baissai ma garde. Avant que je puisse m'en rendre compte, nous étions en train de nous moquer de Charlène et de l'associée britannique, qui se ressemblaient dans leurs changements d'humeur et leur personnalité de prima donna et, sans savoir comment, nous passâmes du rire aux baisers dans le cou et à sa main sur ma cuisse droite.

Ce serait un mensonge de dire que cela était dû à l'alcool ou que je n'eus qu'à le laisser faire parce qu'il prit l'initiative. En vérité, dès l'instant où il me proposa de dîner ensemble en sortant de la réunion, je m'étais passé le film de la soirée en accéléré et, avec l'intuition que cela pouvait se terminer ainsi, je m'étais autorisée à laisser cela arriver. Même s'il embrassait comme un professionnel et que cela faisait très longtemps que je n'avais pas senti ce chatouillement entre les jambes, je m'écartai et lui dis que mon vol retour décollait très tôt le lendemain.

— Est-ce que je peux t'accompagner à ton hôtel ?

— Je ne pense pas que ce soit approprié, si Charlène nous voyait...

Je regrettai immédiatement cette réponse, car il ne s'agissait pas d'un refus mais plutôt d'une invitation à ce que l'on soit discrets. Chose qu'il saisit très vite.

— Je suis l'homme invisible à mes heures perdues, plaisanta-t-il.

Nous prîmes un taxi ensemble et, lorsque nous arrivâmes devant mon hôtel, je lui donnai mon numéro de chambre et lui dis d'attendre cinq minutes avant de monter.

J'en profitai pour me rafraîchir et pour ranger le désordre honteux de ma chambre, même si j'étais sûre que Lieven ne s'en rendrait pas compte. Quand je lui ouvris la porte, il entra, impétueux, en claquant la porte derrière lui, et pris mes fesses pour m'asseoir sur le bureau le plus proche. Il me chuchota à l'oreille qu'il avait rêvé de cela toute la journée et qu'il avait eu du mal à s'empêcher d'avoir une érection pendant les réunions. Sa soif de mon corps était flatteuse mais, en même temps, cela faisait pervers. Je trouvais étrange qu'il me fasse ce genre de confession alors que nous devrions nous revoir par visioconférence dans quelques semaines avec toute l'équipe. Je mis mes doutes de côté puisqu'ils ne me servaient à rien à ce moment précis ; j'étais en train de m'amuser. Lieven était si infatigable

qu'en l'espace de deux heures je jouis trois fois, et je dus lui demander de me laisser dormir car je n'avais même plus la force de l'embrasser.

Quand je me réveillai le lendemain, il était évidemment déjà parti. Sur le bloc-notes estampillé du logo de l'hôtel, sur la table de nuit, il avait laissé un message : *Tu es incroyable, xxx Lieven.*

Je soupirai, puis vis l'heure et dus me dépêcher de prendre ma douche et mon petit déjeuner avant de monter dans le taxi pour l'aéroport. Lorsque nous arrivâmes au terminal 4, je me séparai de Charlène et me dirigeai vers un magasin pour acheter quelques revues en espagnol et un café à emporter. Quand je retournai à la porte d'embarquement, je n'en crus pas mes yeux : Lieven était là, en train de discuter avec Charlène ; cette fois-ci, il portait un jean et un sac à dos. Lorsque je m'approchai, je lui dis bonjour et il me fit la bise, comme si l'on était intimes.

— Je disais à Charlène que je n'ai jamais vu une réunion aussi bien organisée, tu mérites une augmentation, plaisanta-t-il en me faisant un clin d'œil pendant que sur le visage de ma supérieure se figeait un sourire faux.

Nous nous assîmes et, afin de changer de sujet, je demandai à Lieven à quelle heure partait son vol pour Amsterdam.

— Nous n'avons pas trouvé de vol direct, alors je vais prendre le même vol que vous jusqu'à Paris, et après j'ai une escale de deux heures à Charles-de-Gaulle.

Cela me gêna et je priai pour que nos sièges soient séparés pendant le vol. Je commençai à regretter de m'être laissée aller la veille et je sentis les battements de mon cœur accélérer dans ma cage thoracique. Si Charlène avait la moindre suspicion, elle n'hésiterait pas à me faire une scène et, pour une fois, elle aurait raison. Je fis semblant de recevoir un appel sur mon portable et je m'éloignai à l'autre bout du terminal jusqu'à l'heure de l'embarquement. Lorsque je retournai vers eux, ils faisaient déjà la queue et

Lieven avait le visage hermétique, comme s'il s'était transformé en une personne tout autre, sérieuse et stricte.

—Ah, Eva, j'étais justement en train de demander à Lieven s'il avait passé de bonnes vacances avec sa femme et ses enfants. Tu es déjà allée dans les Alpes ?

La voix de Charlène me sembla plus stridente et insupportable que jamais, et je m'efforçai de sourire tout en répondant que non, je n'avais pas encore eu la chance d'aller dans les Alpes. Pendant que je lui répondais, je cherchai le regard de Lieven, mais il était tourné dans le sens de la queue, et je ne voyais que son dos. J'eus l'impression que ma tête voulait partir, comme si elle flottait sur mes épaules sans être tenue par mon cou et, dès que je montai dans l'avion, après m'être assurée que nous avions des places éloignées les uns des autres, je pris un cachet pour m'endormir. Je me réveillai lorsque nous atterrîmes et, quand je me levai pour récupérer ma valise, mon regard et celui de Lieven se croisèrent, mais il baissa les yeux aussitôt et se dépêcha de sortir par la porte de devant.

Je ne saurai jamais si Charlène soupçonnait qu'il s'était passé quelque chose entre nous deux et si telle était la raison pour laquelle elle parla de sa femme mais, si je devais parier, je dirais que oui, elle le soupçonnait, et qu'elle prit du plaisir en se disant qu'elle me faisait souffrir. Ou peut-être que, toute garce qu'elle était, c'était sa manière de démasquer Lieven et de m'éviter de me faire de faux espoirs d'ici la prochaine réunion. Ce n'était peut-être même pas la première fois que Lieven couchait avec une secrétaire ou une interprète. Pire encore, j'eus peur qu'il ait couché aussi avec Charlène, mais je conclus rapidement qu'elle n'était pas son genre.

Comme nous étions samedi, je rentrai directement chez moi, me douchai à nouveau et mis mon pyjama. Dehors, le temps était typiquement parisien : un ciel de plomb, une ambiance froide et une luminosité basse. Je

passai tout l'après-midi à regarder des séries dans mon lit afin de ne pas trop réfléchir à ce qui s'était passé. Petit à petit, je naviguai au milieu de mes sentiments et de mes pensées, je les mis en ordre et les identifiai. L'amour de ma vie m'avait trompée et il aurait continué à le faire si je ne l'avais pas découvert. Maintenant, c'était moi « l'autre » avec qui Lieven avait trompé sa femme. Si j'avais su qu'il était marié, jamais je n'aurais accepté d'aller dîner avec lui, et encore moins laissé m'embrasser ni faire tout ce qui arriva après. Mais lorsque je m'autoanalysai, je découvris, et j'en fus surprise, que ce qui me dérangeait le plus était d'avoir été ignorante. Le fait de ne pas avoir su qu'il était marié et, par conséquent, de ne pas avoir pu choisir. Alors je me rappelai qu'une fille musulmane m'avait expliqué que, si elle mangeait de la viande de porc sans le savoir, son acte était pardonné et qu'elle n'avait pas à se sentir coupable. Je m'appliquai la même logique et conclus que, de la douleur et de la souffrance que cette infidélité pouvait causer à la femme de Lieven, lui seul était responsable, pas moi.

PARIS

Le printemps approchait. À ma grande surprise, je cherchais moi aussi à profiter du plus petit des rayons de soleil en terrasse – même si cela impliquait que j’avale la fumée de cigarette de tout Paris. Je découvris que même cinq minutes de soleil sur la terrasse au bureau rechargeaient mieux mes batteries que le café que j’avalais à longueur de journée – je n’en avais jamais autant bu de ma vie. Un lorsque je prenais mon petit déjeuner. Un autre en arrivant au bureau. Très souvent, un autre en milieu de matinée avec mes collègues. Un autre après le déjeuner. Et l’après-midi, si je restais jusque tard, un dernier café au lait pour tenir la soirée.

Avec l’arrivée des beaux jours, je devenais nostalgique des soirées *tapas* à Madrid et Grenade, et du fait de pouvoir vraiment porter des vêtements de printemps. Mais ces frustrations n’occupaient qu’un espace infime dans ma vie de tous les jours. Ce qui me consumait, c’était le stress au travail à cause de Charlène. Son comportement commença à me rappeler celui de George vers la fin de notre relation. Même si elle avait été désagréable et impolie – du moins avec moi – depuis le début, je la sentais de plus en plus agressive, comme une bombe prête à exploser à tout

moment. Tous les jours, je m'obligeais à me répéter à moi-même : « Tu n'es pas inutile, c'est de sa faute, pas la tienne. » Mais personne n'arrivait à soulager le mal de ventre qui m'assaillait quand je marchais vers mon travail le matin, ni la sensation d'étranglement lorsque je l'entendais m'appeler – « Evaaaaa » – pour que j'aille dans son bureau.

En avril, je reçus Fede et Luca dans mon appartement pour les vacances de Pâques. Je fus rassurée de voir que cela se passait mieux entre eux, après l'ultimatum de Fede deux ans auparavant. J'insistai pour qu'ils prennent ma chambre et que je dorme dans le canapé-lit, même si elle refusait catégoriquement.

— Hors de question ! Je vous connais, vous avez le sang chaud.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? Je suis une sainte, moi ! protestait Fede, en faisant une moue d'ange.

— Je t'assure qu'après quelques verres de rouge français vous allez vouloir passer une nuit *oh là là* et je ne veux pas être bloquée dans ma chambre sans pouvoir aller aux toilettes par peur que vous soyez en train de jouer à touche-pipi sous la couette.

— Touche-pipi, se moqua-t-elle.

— Vous dormirez dans ma chambre, point barre, conclus-je, très sérieuse, et les deux se turent et acceptèrent ma décision finale.

Dès le moment où je les récupérai à l'aéroport, je vis que Luca était très nerveux, et je compris pourquoi quand nous nous retrouvâmes tous les deux : il allait demander Fede en mariage. Quand il m'annonça la nouvelle, profitant du fait que Fede était allée aux toilettes, je dus taire un cri de joie et me couvrir la bouche, tellement j'étais surprise et excitée. Luca me demanda d'organiser la visite de la tour Eiffel le plus rapidement possible car il ne pouvait plus attendre pour faire sa demande, et c'est ce que nous fîmes.

Quand nous fûmes arrivés au Trocadéro, je fis des signes à Luca pour qu'il attende afin qu'il y ait moins de monde et que j'aie le temps de sortir l'appareil photo. Mais il tremblait et, en ignorant mes gestes exagérés, il enleva ses lunettes de soleil, les rangea dans la poche de son perfecto, et de l'autre main il sortit une petite boîte rouge et mit son genou à terre.

Lorsque Fede réalisa ce qui se passait, elle ramena ses mains vers son visage dans ce geste de surprise qu'ont toutes les femmes qui vivent cette scène, le même que je pensais faire un jour et qui maintenant me semblait impossible. Les larmes commencèrent à jaillir de ses yeux. En disant *si, amore moi, si, si*, elle prit le visage de Luca et ils s'embrassèrent.

Les gens s'étaient mis en cercle autour de nous et quelqu'un cria « la bague ! » en anglais, ce qui fit rire Luca et Fede, et alors ils regardèrent tous les deux le bijou qu'elle porterait au doigt pour la vie. En réalité, je n'avais jamais trop réfléchi au fait que, selon la façon dont la société fonctionne aujourd'hui, nous changeons de vêtements, de bijoux, de sacs à main pratiquement tous les jours, mais les femmes mariées portent la même bague au doigt année après année sans – jamais ? – s'en lasser. « J'espère qu'elle est à son goût », pensai-je. Mais bien sûr qu'elle l'était. Luca connaissait bien Federica, il savait à quel point elle adorait les marques. Il avait donc choisi le solitaire classique 1985 de Cartier et, en le voyant, Fede lâcha un petit cri de joie et d'admiration. Dès qu'elle passa l'anneau à son doigt, comme si elle était une star de cinéma, elle la montra au public et tous se mirent à applaudir. La scène me semblait surréaliste, même si j'étais sincèrement heureuse pour eux. Mais je mentirais si je disais que mon cœur ne se serra pas un peu, et que, lorsque je leur suggérai de dîner en amoureux pour fêter cela, je ne le fis pas pour m'éviter quelques heures d'écœurement non nécessaires.

Tout au long du week-end, je découvris que Fede avait déjà dans son portable un dossier plein de photos de robes de mariée qu'elle aimait, et qu'elle savait parfaitement où elle voulait fêter son mariage. Je n'eus aucun doute sur le fait que son mariage serait grandiose, cent pour cent napolitain et, pauvre de moi, je ne savais pas dans quel pétrin j'étais en train de me mettre lorsque j'acceptai d'être sa demoiselle d'honneur sans hésiter. Nous étions en train de boire une bière en terrasse lorsqu'elle me posa la question. En échange, je lui demandai de me promettre qu'elle ne deviendrait pas une *bridezilla*, et nous trinquâmes à cela.

Au retour du week-end de Pâques, Charlène m'invita à prendre un café dans son bureau, ce qui me sembla suspect, et je découvris enfin pourquoi elle était si nerveuse depuis quelques semaines. Elle était en train de négocier sa mutation à Londres et, comme tout devait rester « top secret » jusqu'à ce qu'elle puisse l'annoncer publiquement, l'anxiété était en train de la consumer. Elle n'utilisa pas ces mots-là – cela aurait demandé qu'elle me montre son côté humain et fragile –, mais c'est comme cela que je l'interprétei. Elle m'expliqua aussi qu'on lui avait déjà trouvé un remplaçant, mais qu'elle préférait ne pas me révéler son nom jusqu'au moment de l'annonce officielle, le vendredi suivant.

— Qu'est-ce que tout cela implique pour moi ? lui demandai-je quand elle termina ses explications.

— Rien, tu garderas ton poste avec les mêmes responsabilités.

Je ne la félicitai pas, cela aurait été hypocrite de ma part. Plus elle partirait tôt, mieux ce serait pour moi. J'aurais aimé lui demander s'ils pensaient embaucher une secrétaire à nouveau afin que je puisse me concentrer sur mon poste d'interprète, ce qui était l'accord passé à l'origine. Pourtant, je me tus, car j'avais plus à perdre en posant la question qu'en attendant de voir par moi-même. En plus, connaissant Charlène, elle

m'aurait sûrement répondu que cela n'était plus son problème. Le reste de la semaine fut incroyablement calme, et pour la première fois depuis très longtemps je pus quitter le bureau à dix-huit heures tous les jours – chose qui pour moi était devenue impensable. Vendredi matin, nous organisâmes un petit déjeuner dans la salle de conférences et tout le département était invité.

Charlène avait enfin l'air détendue, et elle n'avait plus son Moleskine ni son ordinateur sous le bras comme à son habitude. Elle était souriante et avait abandonné son éternel tailleur noir. Je jetai un rapide coup d'œil dans la salle et repérai l'« intrus » presque instantanément. Grand, les cheveux cuivrés avec quelques cheveux blancs, des lunettes à monture épaisse et un pull fin à col roulé bleu canard ; il avait les mains dans les poches et semblait vouloir se faire discret jusqu'à ce que l'on annonce la nouvelle.

Charlène se servit un café et commença à discuter avec les employés, en ignorant le possible mal-être ou l'impatience que cela pouvait générer chez son successeur, et je la détestai encore plus à cause son manque d'empathie et de tact. Cela faisait quinze minutes que nous étions dans la salle de réunion et la pile de croissants dans le panier sur la table avait bien diminué. C'est alors que Charlène fit tinter sa cuillère contre sa tasse de café, et en souriant elle se mit à parler.

— Chers collègues, si nous avons organisé cette petite réunion aujourd'hui, c'est pour vous annoncer que je pars.

Elle fit une pause dramatique, comme si elle attendait la réaction du public, mais n'obtint que du silence.

— J'ai décidé de continuer ma carrière dans notre filiale à Londres mais, ne vous inquiétez pas, je vous laisse entre de bonnes mains, ajouta-t-elle en se tournant vers l'inconnu.

Puis en le montrant avec la main ouverte dans sa direction, elle nous le présenta à tous, et révéla son prénom : William.

Il y eut des applaudissements et William sortit alors les mains de ses poches pour croiser les bras et se présenter brièvement. Après cela, il expliqua qu'il y aurait deux semaines de transition avant que Charlène ne quitte définitivement son poste et qu'il reprenne les rênes, puis il termina en demandant des applaudissements pour le travail acharné de sa prédécesseure et s'éclipsa de nouveau, en se servant un café et un croissant. Mon nouveau patron était un homme, il avait passé la quarantaine, et il semblait être tout le contraire de Charlène. Introverti, respectueux, élégant. Même s'il était encore trop tôt pour me faire des illusions, si je jouais bien mes cartes, je pourrais lui demander d'embaucher une secrétaire pour me concentrer à nouveau sur les tâches qui m'étaient vraiment destinées.

*

Le lundi suivant, j'arrivai au bureau tôt, pour me préparer pour ma réunion avec Charlène et William. Comme tous les matins, je posai mon manteau, mon sac à main et le reste de mes affaires sur le bureau de Ludivine, qui était absente depuis plus d'un an, et partis me chercher un café. Je le reconnus, même s'il était de dos, car sa couleur de cheveux était peu courante, et parce qu'il portait à nouveau un pull à col roulé, gris cette fois-ci.

— Bonjour, lui dis-je, surtout pour lui annoncer ma présence.

— Ah, bonjour, Eva. (Je fus agréablement surprise qu'il se souvienne de mon prénom.) Comment allez-vous ?

— Bien, et vous ? répondis-je machinalement, en le suivant dans son vouvoiement.

— Nous avons beaucoup de travail devant nous, vous et moi. Alors je dirais... dans l'expectative.

Je restai là à le regarder, en souriant et en hochant la tête. J'analysai celui qui allait être mon nouveau patron et qui, rien qu'avec sa présence, me transmettait calme et bien-être – chose que Charlène n'avait jamais fait. En silence, nous continuâmes à nous regarder un court instant avant que quelqu'un ne rentre dans la pièce, en nous ramenant à l'instant présent. Je lui dis « à bientôt » et me dirigeai vers mon bureau, légèrement troublée par son regard inquisiteur et son sourire bienveillant. Pendant que je tournais les pages de mon agenda en cherchant les sujets que je souhaitais aborder pendant la réunion, je voyais ses yeux gris encadrés par la monture marron foncé de ses lunettes, et ses lèvres fines qui me souriaient.

Notre réunion dura toute la matinée : Charlène présenta les projets que nous menions de front, les réunions et les déplacements programmés pour les deuxième et troisième trimestres, et William expliqua ce qu'il avait en tête pour élargir la clientèle au marché d'Amérique latine et comment il pensait que je pouvais aider en cela.

À plusieurs reprises, j'intervins pour préciser des informations que Charlène avait oubliées, mais elle m'ignora et rétorqua que c'étaient des détails insignifiants sur lesquels nous n'allions pas perdre de temps. Quand Charlène parlait, William croisait les bras ou s'asseyait au fond du fauteuil, en fronçant les sourcils ou en plissant les yeux, ce qui faisait ressortir de petites pattes d'oie. Au bout d'une matinée seulement avec Charlène, il semblait déjà avoir de l'aversion pour elle. Voilà qui jouait en ma faveur. À l'heure du déjeuner, il se sauva en disant que, malheureusement, il avait un autre rendez-vous.

Pendant les deux semaines de transition, je commençai à recevoir de moins en moins d'e-mails de Charlène et de plus en plus de la part de William. Lorsqu'il voulait me parler personnellement, il venait dans mon bureau et me demandait si j'avais un moment. Alors, il s'asseyait sur le bureau de Ludivine et me demandait si je pouvais faire telle ou telle chose, si j'avais du temps et quel délai je pensais pouvoir tenir. Une fois, il commença à me parler d'un voyage que nous devrions organiser en Amérique du Sud, et je saisis l'opportunité au vol.

— À vrai dire, William, j'aimerais vous parler de quelque chose.

— Bien sûr, dit-il en remettant ses lunettes en place.

— Je ne sais pas si vous êtes au courant mais, quand Charlène m'a embauchée, c'était en tant qu'interprète. Elle avait déjà une secrétaire, Ludivine, qui était chargée de ses tâches administratives, son courrier, ses appels, la gestion des déplacements... Mais elle était en congé quand je suis arrivée, n'est jamais revenue, et depuis je fais son travail en plus du mien.

Je m'aperçus que William essayait de ne pas réagir, mais il enleva ses lunettes et les posa sur la table, se frotta le front et les paupières, peut-être pour gagner du temps. Ensuite, il remit ses lunettes, lentement, et sans attendre que je continue il lâcha :

— Vous voulez savoir si vous allez continuer comme ça ou si nous pouvons embaucher une nouvelle secrétaire.

— Oui. En plus, je vois que votre nouvelle stratégie est axée sur la promotion des liens avec l'Amérique latine ; je vais sûrement devoir me préparer encore plus pour les déplacements et les présentations. Si je dois également m'occuper de la logistique et la coordination, il y aura forcément l'un des deux aspects qui sera négligé.

— Je comprends tout à fait et vous avez raison. Y a-t-il quelque chose d'autre que vous vouliez signaler ?

— Non, c'était ça, le plus important, répondis-je en essayant de sourire naturellement, mais j'étais très nerveuse et mes mains tremblaient, alors je les cachai sous la table.

— Je vais m'occuper de cela personnellement, je vous l'assure, trancha-t-il en se levant.

Lorsqu'il quitta mon bureau, en fermant la porte doucement, sans faire de bruit, je me rendis compte que mes épaules et mes cervicales étaient crispées tout le long de la discussion, alors je me laissai tomber d'un coup sur mon fauteuil. Je retournai notre conversation dans mon esprit toute la journée, je la passai et la repassai dans ma tête, même quand je rentrai chez moi et que je me préparais à dîner. Sa réaction maîtrisée pouvait dire deux choses : soit il pensait que j'essayais de profiter du fait qu'il soit « le nouveau » pour le presser comme une orange et il se voyait dans l'embarras de devoir inventer encore des excuses, comme Charlène l'avait fait jusqu'ici ; soit il était gêné que Charlène ait profité de moi et de devoir maintenant gérer cette situation inconfortable. Je voulais croire que la deuxième option était la plus probable, mais ne voulais pas non plus me faire de faux espoirs.

Le dernier jour de Charlène arriva. En tant que secrétaire, je dus organiser son pot de départ, qui eut lieu dans un bistrot, avec des assiettes de charcuterie, de fromage et du champagne. Nous lui offrîmes une Wonderbox pour un séjour dans un gîte à la campagne, et quelqu'un osa lui offrir le petit livre *L'Anglais pour les nuls*, car tout le monde savait qu'elle n'était pas très douée pour parler dans la langue de Shakespeare. Jamais organiser une fête ou acheter un cadeau à quelqu'un ne me dérangerait autant. Elle ne le méritait pas. L'ambiance était morne et les gens avaient clairement envie de rentrer. À plusieurs reprises, je vis William regarder discrètement sa montre, et pour la première fois je me rendis compte qu'il

portait une alliance. Elle était fine et dorée, classique, discrète. Il la portait à l'annulaire gauche, comme tous les Français. Jusque-là, il n'avait jamais fait d'allusion à sa vie privée, et à vrai dire je ne m'étais pas posé la question de s'il avait une femme ou des enfants. Nos regards se croisèrent à cet instant et je baissai rapidement le mien, en me sentant rougir.

Peu après, William dit au revoir à Charlène, en lui souhaitant le meilleur et en s'excusant car il devait se lever tôt le lendemain. Je le vis se diriger vers la porte du bar et, avant de sortir, il me chercha du regard. En voyant que je le regardais aussi, il me sourit. Je quittai la fête quelques minutes plus tard, en me sentant lourde, sûrement à cause du champagne, mais aussi parce que l'ère de la dictature de Charlène arrivait à sa fin. Et comme toute ère qui se termine, même si c'est pour le mieux, cela amène de l'incertitude.

PRINTEMPS

Lors de sa première semaine en tant que patron, William mit les choses au clair : il ferait de son mieux pour que les réunions tardives soient prévues au moins une semaine à l'avance et, s'il n'y avait pas d'urgences, il m'encourageait à partir à dix-huit heures. À plusieurs reprises, en quittant le bureau et me voyant encore là, il toqua discrètement à ma porte et me dit :

— Pardon de vous interrompre, Eva, mais si ce que vous êtes en train de faire peut attendre demain, rentrez chez vous. Je suis sûr que vous avez mieux à faire que de rester ici.

Les premières fois, je restai bouche bée quelques minutes avant de réagir et d'éteindre enfin mon ordinateur pour partir. Un vendredi, à dix-huit heures pile, je rangeai tout et je l'entendis quitter son bureau. Je mis mon manteau et sortis en même temps que lui.

— Vous avez des plans ? je ne pus m'empêcher de lui demander.

— Ma fille chante avec sa chorale dans une demi-heure, j'espère arriver à temps, répondit-il en regardant sa montre.

Dès que les portes de l'ascenseur s'ouvrirent, il sortit précipitamment et je l'entendis me souhaiter un bon week-end de loin.

Comme presque tous les vendredis, mon plan était de me faire plaisir en m'achetant de petites choses à grignoter chez Monoprix, qui était en bas de chez moi, et de dîner en pyjama en regardant un film. Samedi, j'avais rendez-vous avec Cecilia pour voir une exposition sur Barbie près du Louvre. Son mari n'avait aucune intention de l'accompagner, mais pour nous cette poupée avait une place importante dans nos souvenirs d'enfance.

Alors que nous faisions la queue pour acheter les billets, Cecilia devint très pâle et nous fûmes obligées de demander qu'on nous laisse entrer pour prendre un verre d'eau et qu'elle s'allonge par terre. Je lui levai les jambes et nous rîmes lorsque sa jupe remonta au niveau de ses fesses et que l'on vit sa culotte. Une fois qu'elle eut récupéré de sa baisse de tension, nous entrâmes dans l'exposition, mais au bout de cinq minutes elle eut besoin de s'asseoir de nouveau pour se reposer.

— Dis donc, ça ne va pas du tout, toi, lui dis-je, inquiète.

— Si, si, ne t'en fais pas, c'est rien.

— On dirait moi après avoir bu cinq mojitos, plaisantai-je.

— Je te dis que ça va, il ne m'arrive rien... enfin, rien d'anormal, me dit-elle, cette fois-ci en souriant et en me tenant le bras. Je suis enceinte.

Je la pris dans mes bras et nous rîmes. Immédiatement après qu'elle m'eut annoncé la nouvelle, Cecilia confessa qu'elle était soulagée de pouvoir enfin en parler à quelqu'un.

— Personne n'est au courant à part mes parents et Eduardo. C'est très dur de le cacher au travail et, quand je sors, je suis mal tout le temps.

— Tiens, je n'avais pas remarqué ! plaisantai-je à nouveau, en faisant allusion à sa syncope quelques minutes plus tôt.

— Le pire, c'est dans le métro, les odeurs, les changements de température... Parfois j'ai l'impression que je vais tomber dans les pommes

en plein milieu du wagon ! Je suis impatiente d'avoir un gros ventre pour qu'au moins on me laisse les places assises.

Ses mots étaient ceux de quelqu'un qui se plaint, mais elle racontait tout cela avec un sourire béat aux lèvres, et je la voyais heureuse. J'étais contente pour elle, et c'était la première fois que j'allais vivre une grossesse de si près. Grâce à elle et à Fede, j'allais expérimenter deux étapes « obligatoires » dans la vie d'une femme adulte sans les vivre personnellement. Même si j'étais un peu jalouse, cela ne me donnait pas du tout envie de trouver un homme avec qui les réaliser moi-même. Je m'étais même créé un compte sur Tinder quelques semaines auparavant, et je l'avais déjà effacé. Je n'avais pas envie d'être en couple, et je n'avais pas besoin d'une application pour trouver un coup d'un soir. Qui plus est, je n'avais pas besoin de coups d'un soir. Depuis ce qui s'était passé avec Lieven à Madrid, je n'avais pas ressenti cette frénésie sexuelle que j'avais pu expérimenter à Grenade deux ans plus tôt, et cela ne m'inquiétait point.

Une fois l'exposition terminée, nous déjeunâmes ensemble, et je découvris qu'il y avait au moins une vingtaine de restrictions alimentaires lorsque l'on est enceinte. Cela ne semblait pas déranger mon amie, qui avait perdu tout son appétit. Elle mangea très peu, et nous demandâmes au serveur de nous préparer les restes pour que nous les emportions. Comme nous n'étions pas loin de la rue de Rivoli, nous fîmes quelques boutiques et, après que Cecilia se fut assurée que cela ne me dérangeait pas, nous finîmes l'après-midi dans la section bébés du BHV. À vrai dire, j'aurais pu tout acheter, et je pris mentalement note de ce que Cecilia aimait pour lui faire des cadeaux le moment venu.

En rentrant ce soir-là, j'appelai ma grand-mère. Je lui racontai que Cecilia était enceinte et sa première question fut :

— Et toi, comment tu as accueilli cette nouvelle ?

— Ben, bien, pourquoi tu me poses cette question ?

— Pour rien, ma chérie, pour rien... Elle t'a demandé d'être la marraine ?

— Mais enfin, grand-mère, elle est enceinte de deux mois, comment tu veux qu'elle me demande déjà ce genre de truc !

Je regrettai de lui avoir répondu avec une telle agressivité et changeai de sujet. Je lui parlai de l'exposition et nous nous remémorâmes tous ces Noël's avec des cadeaux exclusivement de la marque Mattel : la maison, la voiture, le cheval, la Barbie vétérinaire, la gymnaste... Nous réussîmes à finir la conversation mieux qu'elle ne commença et lorsque je raccrochai il était déjà neuf heures du soir.

Dimanche matin, je fis mes courses au marché des producteurs de mon quartier, et en rentrant avec mon chariot plein de produits frais je me sentis étrangement satisfaite de moi-même. « Ce doit être ça, la vie d'adulte célibataire. M'occuper de moi-même et m'abandonner aux petits plaisirs de la vie moderne », me dis-je. À plusieurs moments de la journée, je me surpris en train de penser à ma tenue du lendemain, chose que je ne faisais jamais, et à ressentir de l'impatience pour que la semaine débute.

Lundi matin, je n'aimai plus la tenue que j'avais préparée la veille lorsque je me regardai dans la glace. Je me changeai plusieurs fois et finis par porter une robe noire toute simple avec un foulard à fleurs rouges et feuilles vertes, qui me rappelait les foulards de gitane que l'on vendait sur les places du centre de Grenade. Peu après être arrivée au bureau, je m'apprêtais à allumer mon ordinateur lorsque mon téléphone fixe se mit à sonner. C'était William. Je ne l'avais pas entendu arriver.

— Allô ? répondis-je, légèrement essoufflée malgré moi, car je venais à peine de finir de faire couler mon café dans la salle au bout du couloir.

— Bonjour, Eva, pouvez-vous venir dans mon bureau, s'il vous plaît ?

J'allais raccrocher sans répondre, en me levant tout de suite, comme j'avais pris l'habitude de faire avec Charlène (elle ne m'aurait pas demandé si je pouvais aller la voir, elle m'aurait simplement ordonné de le faire), mais je murmurai « oui » et, en prenant mon café et mon agenda, je me dirigeai vers le bureau de William.

— Bonjour, Eva. Avez-vous passé un bon week-end ? me demanda William, cordial.

— Oui, merci, et vous ? Ça s'est bien passé, la chorale de votre fille ?

Il semblait surpris que je m'en souvienne, et il mit un moment à trouver la bonne réponse, en cherchant avec les yeux dans le vide, jusqu'à ce qu'il décide de déclarer, avec un sourire en coin :

— C'était original.

Je restai là, à le regarder sans savoir quoi faire, puis je remarquai qu'il ne portait plus de pull, mais une chemise blanche immaculée. Il avait ouvert les deux boutons du haut et je me demandai s'il avait des poils sur le torse. À ce moment-là, je me rendis compte que j'étais encore debout en train de l'observer et que, lui aussi, il m'observait.

— Asseyez-vous, je vous en prie, dit-il, et j'obéis aussitôt en enlevant mon foulard d'un geste brusque, car j'avais tout à coup très chaud.

— C'est moi ou le chauffage est encore allumé ? demandai-je, surtout pour justifier mon coup de chaud soudain.

— Je ne pense pas, mais je peux ouvrir la fenêtre si vous le voulez, proposa-t-il, en se dirigeant vers celle qui était derrière son bureau pour l'ouvrir.

Sans que je m'en rende compte, mes yeux se posèrent sur son derrière, dont le pantalon épousait parfaitement la forme – je me dis qu'il était sûrement fait sur mesure. Je me dépêchai de regarder vite ailleurs par peur qu'il ne me surprenne à nouveau.

En s'asseyant dans son fauteuil, William m'expliqua qu'il m'avait appelée dans son bureau pour deux raisons. La première était qu'il voulait organiser un voyage d'affaires à Buenos Aires en juillet et qu'il aurait besoin que je l'accompagne en tant qu'interprète. La deuxième raison de son appel était qu'il avait parlé avec les ressources humaines et qu'il avait réussi à les convaincre de le laisser embaucher une secrétaire.

Je dus me retenir pour ne pas bondir de ma chaise et lui faire un câlin, et je restai au contraire totalement impassible et lui dis que j'appréciais la rapidité de ses actions à ce sujet. Il me demanda si cela me dérangerait de participer au processus de sélection des candidats et je lui répondis que je le ferais avec plaisir. Il m'expliqua aussi que le processus pouvait durer un mois ou plus, et que je devrais donc quand même m'occuper de la logistique du voyage à Buenos Aires, mais il me promit que ce serait la dernière fois.

Lorsqu'il me dit que ce serait tout, je me levai comme si j'étais sur un petit nuage, je n'en croyais pas mes yeux. Il semblait être le patron parfait : respectueux, sympathique, en plus d'être agréable à regarder... Quand j'arrivai au niveau de la porte pour quitter la pièce, je sentis sa présence juste derrière moi : il me tendait mon foulard qui était tombé par terre. En le récupérant, nos mains se touchèrent brièvement, alors il enleva la sienne comme s'il avait pris une décharge électrique et il s'éloigna rapidement vers son bureau. Avant même que j'aie le temps de fermer la porte, je l'entendis taper sur son clavier à toute allure.

Je pris mon temps pour annoncer à mon père que je serais à Buenos Aires l'été suivant. Je savais que ce que j'étais en train de faire était un acte de « vengeance » enfantin et rancunier. Lorsque je décidai enfin de lui en parler, je le fis de manière nonchalante pendant un appel mais, quand je constatai l'enthousiasme incrédule de mon père, la glace qui recouvrait

cette partie de mon cœur se brisa un peu, faisant ressurgir les souvenirs de ses pleurs lors de nos adieux à la gare routière de Grenade.

Mon rythme de travail, dont les horaires étaient plus stables depuis l'arrivée de William, redevint graduellement plus soutenu au fur et à mesure que le voyage approchait. Le soleil se couchant maintenant vers neuf heures, j'avais l'impression biaisée de ne pas finir trop tard. Les ressources humaines nous proposèrent des profils que William et moi regardâmes sans trouver le bon candidat, alors je continuais d'assumer la charge de travail de deux postes en un, et organiser un voyage à l'autre bout du monde requérait beaucoup plus de temps que lorsqu'on restait en Europe.

La réservation des billets d'avion fut une odyssée. Comme c'était un déplacement qui demandait un budget plus important, je dus passer par un département qui gérât ce type de voyages d'affaires. Après deux semaines sans réponse à aucun de mes mails ou appels, je décidai d'aller voir directement la personne chargée de ma réservation. C'était un jeudi à dix-sept heures et j'avais besoin de sa confirmation pour débloquer le budget dans le logiciel. Je descendis à l'étage du département concerné et je découvris un énorme open space où tous les postes étaient occupés par des employés très affairés. J'essayai de reconnaître le visage de mon interlocutrice selon sa photo de profil dans l'intranet et, lorsque je la trouvai (grâce à sa coupe à la garçonne blond platine et ses lunettes œil-de-chat à monture rouge), je m'approchai de son bureau, en l'appelant par son prénom et en me présentant. Avec un regard foudroyant, elle me lança :

— Oui, oui, je t'ai vue, je ne sais pas si tu t'en rends compte mais on est en réunion, là.

Effectivement, ils étaient quatre assis autour d'une table, mais comment aurais-je pu savoir qu'ils étaient en réunion ? Je me justifiai rapidement en expliquant que je ne connaissais pas le mode de

fonctionnement dans leur étage, et en m'éloignant je me sentis stupide de ne pas lui avoir répondu comme elle le méritait. Une fois que je me retrouvai seule dans l'ascenseur, je trouvai mille et une manières de lui dire qu'elle n'avait pas à me parler comme cela, par exemple « ça te coûte de l'argent d'être polie ? » ou « toi, on t'a pas embauchée pour ta politesse ».

Au lieu de retourner dans mon bureau, je me dirigeai vers celui de William. Je lui racontai ce qui se passait avec la réservation des billets d'avion et lui demandai s'il était d'accord pour que je le mette en copie de mon e-mail à cette femme. Malgré mon intention initiale de ne pas rentrer dans le détail de notre rencontre désagréable, par peur de passer pour une petite fille offensée, je finis par me laisser emporter par ma frustration et lui racontai tout, debout au seuil de sa porte, sans m'arrêter pour respirer. William m'écouta avec attention et me conseilla de mettre également en copie le directeur des ressources humaines et le directeur des finances. Après vingt minutes passées à taper furieusement sur mon clavier, en ayant effacé les trois quarts de chaque paragraphe que j'écrivais, j'envoyai l'e-mail suivant :

Après avoir dû venir vous chercher personnellement dans votre open space, suite à mes nombreux e-mails et appels laissés sans réponse, et vu votre manque de politesse lors de ma venue, d'abord en m'ignorant, puis en me lançant que j'étais en train de vous interrompre, je me vois dans l'obligation d'informer votre hiérarchie (en copie de cet e-mail) afin que vous vous occupiez de mes requêtes, qui par ailleurs viennent directement de la part de Monsieur le Directeur.

Il était dix-neuf heures lorsque je reçus toutes les réservations par e-mail. Je savais que William n'était pas encore parti, alors j'allai dans son bureau pour lui dire que nous avions enfin les billets. Il me sourit, avenant, et me remercia pour tous mes efforts pour organiser ce voyage. Il avait l'air fatigué, et je lui demandai s'il avait encore beaucoup de travail.

— Je crains que oui, dit-il, en enlevant ses lunettes pour se frotter les yeux.

— Je pensais me prendre quelque chose à manger pour finir la demande d'approbation du budget ce soir, lui dis-je, et sans hésiter je lui proposai : Si vous voulez, je vous prends quelque chose aussi.

Il me regarda un instant, hésita, puis regarda sa montre, son ordinateur, et me dit :

— Prenez-moi la même chose que pour vous et, quand le livreur arrive, appelez-moi, s'il vous plaît, c'est moi qui règle.

Une demi-heure plus tard, j'entrai dans son bureau avec le dîner. William était dos à la porte, au téléphone avec sa femme, à qui il disait que ce n'était pas la peine qu'ils l'attendent pour dîner car il avait beaucoup de travail. Il parlait doucement d'une voix très grave, et il ne dit même pas « bisous » ni « à plus tard, chérie ». Cela me plut.

— Pardon de vous interrompre, m'excusai-je avec un sourire.

— Je vous avais dit de me prévenir pour régler, dit-il très sérieux, presque énervé.

Mon estomac fit une petite pirouette dans mon ventre, j'eus peur de l'avoir offensé, mais je ne le montrai pas et au contraire, en souriant encore plus, je lui dis d'oublier un instant qu'il était mon boss et moi sa secrétaire. En devenant encore plus sérieux, il enleva ses lunettes et m'invita à m'asseoir.

— Je ne vous vois pas comme ma secrétaire, me dit-il, en me fixant. C'est une erreur qui n'aurait jamais dû se produire. Je suis désolé de ne pas avoir été ici plus tôt pour y remédier comme il aurait fallu.

Son regard gris était devenu très sombre, sans les lunettes je voyais parfaitement la couleur de ses iris, qui maintenant étaient foncés comme de l'acier.

— Ne vous inquiétez pas, ce n'est pas de votre faute, me dépêchai-je de dire.

Le pauvre homme avait l'air mortifié et en réalité il avait négocié pour embaucher quelqu'un plus rapidement que ce que je n'aurais jamais pu espérer.

— Même, je veux que vous sachiez que j'en suis désolé. Et que vous n'êtes pas ma secrétaire, insista-t-il.

— Bien, lui dis-je, en essayant de couper court à la conversation, qui était devenue très intense. Je vous ai pris un *bò bún* comme pour moi, j'espère que vous aimez ça.

Je lui tendis la boîte et m'apprêtais à partir lorsqu'il me proposa de rester afin que l'on dîne ensemble pour « se changer les idées ». J'acceptai, en me préparant mentalement à passer la demi-heure la plus tendue de ma vie, car je ne voyais pas de quoi nous allions pouvoir parler hormis le travail.

Je décidai de briser la glace en lui demandant s'il connaissait l'Argentine, ce à quoi il répondit que non, mais qu'il connaissait bien d'autres pays d'Amérique latine. Je lui racontai que mon père habitait depuis peu à Buenos Aires et que, depuis que je lui avais annoncé ma venue au mois de juillet, il ne faisait que me proposer des endroits pour manger ou des activités à faire sur mon temps libre. William m'observait beaucoup, parlait peu, mangeait doucement. Par sa manière de s'exprimer, de

s'habiller, je l'avais classé dans la catégorie des hommes élégants, mais même là, en train de manger son *bò bún*, il avait du style. Je n'avais jamais passé autant de temps près de lui sans qu'il porte ses lunettes. De petites pattes d'oie commençaient à apparaître autour de ses yeux, mais, hormis cela, il avait le corps, l'allure, la force d'un trentenaire. Il était toujours rasé de près, il portait un parfum légèrement boisé, et il n'avait presque pas de cheveux blancs. Cela faisait très longtemps qu'un homme ne me semblait pas si beau, réellement beau. Pas comme pouvaient l'être un mannequin ou un acteur, mais une beauté masculine d'homme avec des lettres majuscules : intelligent, respectable. Et marié.

*

Au fur et à mesure que les semaines avançaient, je me rendis compte que William passait par des phases cycliques, et tantôt il semblait se détendre et parler un peu plus de sa vie personnelle, tantôt il devenait hermétique et se limitait à me parler derrière son écran, sans décoller les yeux de quoi que ce soit qu'il regardait.

En quelques rares occasions il parlait de ses enfants, en disant qu'il devait amener l'aînée au cours d'équitation, le moyen au tennis, ou la petite à un anniversaire. Sur son bureau, il avait une photo des trois devant une tente dans les bois, mais on ne voyait sa femme nulle part. Souvent je me surprénais en train de me demander comment elle était : blonde ou brune, belle ou laide, élégante ou vulgaire... Cette dernière option me semblait peu probable ; si j'avais dû parier, j'aurais misé sur le fait qu'elle était une femme magnifique, hautaine, et possiblement très extravertie, tout le contraire de son mari. William ne parlait jamais directement d'elle, et

lorsqu'il le faisait, c'était en l'incluant dans un sujet au pluriel dans une phrase pour parler de toute sa famille.

À vrai dire, je ne comprenais pas pourquoi ces choses-là avaient de l'importance pour moi puisque, j'avais beau être de plus en plus consciente de l'attraction que je ressentais envers lui, je n'avais pas la moindre intention qu'il arrive quoi que ce soit entre nous deux, et encore moins que ce soit suffisamment sérieux pour que sa relation avec sa femme m'importe. Et malgré tout... je l'imaginais, je les imaginais ensemble, et je me demandais comment il était avec elle : affectionné ou froid ? Sérieux ou taquin ? J'étais incapable de me faire une image mentale d'eux sans que tout à coup la femme devienne moi, et alors je commençais à sentir une chaleur entre les jambes, et mon cœur se mettait à battre plus vite. Quand cela commença à m'arriver, j'écartai presque immédiatement ces pensées, car je savais que si je les laissai prendre de la place, mon désir deviendrait concret. J'avais atteint un âge auquel je savais que je n'étais pas le genre de personne qui laisse une distance entre ses idées et ses actes.

On était déjà au mois de juin. Le voyage en Argentine approchait et le travail s'accumulait sur mon bureau. Mes horaires étaient à nouveau un chaos total, avec des visioconférences improvisées en fin de soirée et des centaines de tâches administratives relatives à notre déplacement. Mais j'observai un changement dans mon attitude : maintenant, je ne travaillais plus pour une supérieure que je détestais, mais pour William, et je reconnais que parfois, quand je restais travailler jusque tard, je le faisais dans l'espoir qu'il en fasse de même. Un soir, alors que nous étions encore là à vingt et une heures, William me demanda de venir le voir dans son bureau.

—Eva, je ne peux pas vous laisser continuer comme cela. Vous êtes en train de travailler le double de ce que vous devriez et ce n'est pas normal.

On ne s'est pas suffisamment occupés de trouver quelqu'un pour le poste d'assistant, mais maintenant cela devient urgent.

Il me sembla qu'il disait tout d'une traite, comme s'il avait répété sa phrase avant d'oser me la dire. Il ne parlait jamais autant d'un coup.

— D'accord, lui répondis-je pour le laisser continuer.

— Les RH m'ont envoyé quelques CV. Je leur ai jeté un coup d'œil et je pense qu'il y en a qui pourraient le faire. Ce soir, c'est trop tard, mais demain matin j'aimerais que vous les regardiez et que vous les appeliez pour un entretien au plus vite.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je préfère les regarder maintenant avec vous, comme ça, vous me dites lesquels vous intéressent et pourquoi. Demain matin, je n'aurai qu'à appeler les RH et on pourra bloquer les dates le plus rapidement possible.

William regarda sa montre et acquiesça. Il commença à chercher dans son ordinateur en me disant qu'il allait les imprimer mais, avant même qu'il ait fini sa phrase, je me mis debout en disant :

— Il n'y a pas besoin, ne vous embêtez pas.

Je ne sais pas pourquoi je fis cela. M'étant mise debout derrière son fauteuil, lorsqu'il ouvrit un fichier PDF en expliquant que « celui-là a l'air pas mal », je m'inclinai pour voir mieux. J'avais les cheveux détachés et je sentis qu'une mèche lui toucha l'épaule. Je le sentis se raidir et bouger son fauteuil afin qu'il y n'y ait aucun contact entre nous deux. Puis, il ouvrit tous les PDF et les envoya vers l'imprimante.

— Je suis désolé, mais je ne peux pas rester plus longtemps, dit-il en se levant pour prendre les impressions qui venaient de sortir. Ces trois-là sont ceux que j'aimerais rencontrer, me dit-il en me tendant les feuilles de papier.

Comme il s'était levé de manière très brusque, il avait créé un courant d'air avec ses gestes. Son parfum se fit alors présent dans la pièce et je sentis un pincement au ventre. Je ne saurais dire si c'était le fait que je me sois tant approchée de lui qui lui sembla inapproprié, voire dérangeant (sentais-je la transpiration sans m'en rendre compte ?), ou s'il avait vraiment oublié qu'il devait partir. Le fait est que, dans un tourbillon de mouvements exécutés sans me regarder une seule fois, il éteignit son ordinateur, mit sa veste, prit sa sacoche à la hâte, murmura « bonne soirée » et partit sans même me laisser le temps de répondre.

Comme il était effectivement tard et que ce qui venait de se passer m'avait laissée perplexe, je pliai les feuilles en quatre, les rangeai dans mon sac à main, et je décidai de rentrer et de les regarder en dînant.

Cette nuit-là, je rêvai que William et moi étions dans la salle de réunion en train de faire passer les entretiens aux candidats et, une fois qu'ils partaient, William se dirigeait vers la porte pour la fermer, puis baissait les stores sans me quitter des yeux, et en marchant vers moi, sans un mot, il enlevait sa veste et ses lunettes, les balançait sur une chaise, prenait mon visage dans ses mains et m'embrassait furieusement, en me tenant par les fesses pendant qu'il poussait avec ses hanches contre les miennes.

Je me réveillai à cet instant précis et sans réfléchir je me masturbai, en imaginant la fin de la scène qui avait commencé dans mon rêve. Lorsque je terminai, je restai quelques instants avec les yeux dans le vide, rivés sur le plafond. À ce moment-là, j'eus la certitude que si William voulait une relation sexuelle avec moi, il l'aurait.

Le lendemain matin, je ne me souvins pas tout de suite de ce qui s'était passé pendant la nuit. Ce fut plus tard, lorsque j'appelai la responsable des ressources humaines et que j'ouvris le calendrier pour bloquer une date

pour les entretiens, que tout me revint d'un coup. La certitude que j'avais eue dans l'obscurité de ma chambre me sembla complètement inappropriée : c'était mon supérieur, il était marié... Tous les arguments rationnels semblaient devenir plus lourds à la lumière du jour, dans le brouhaha du bureau. Et pourtant, j'avais bien eu un orgasme en l'imaginant en moi. Ce n'était pas une figure masculine sans visage comme souvent dans les rêves : c'était lui. Avec son parfum, ses lunettes, ses yeux gris qui me transperçaient pendant qu'il me bloquait contre la table de la salle de réunion. Je sentis mes jambes perdre leur tonus et je décidai d'aller chercher un café pour me vider l'esprit. William était là.

Lorsqu'il me vit entrer dans la pièce, il me sourit timidement et, en remuant son café dans son gobelet en plastique, il me demanda de l'excuser d'être parti ainsi la veille, et m'expliqua qu'il s'était engagé à faire quelque chose avec son fils car les mercredis... Le fait de le voir là, debout en train de me parler, alors qu'à peine dix secondes plus tôt j'étais en train de me remémorer le rêve de notre rapport sexuel passionné, me sembla surréaliste et je fus incapable de le regarder ou de répondre. Je me limitai à hocher la tête et je préparai mon café pendant que j'écoutais ses excuses et que j'essayais d'avoir l'air le plus calme possible. En plus, il portait la même chemise blanche que dans mon rêve, avec de petits boutons nacrés gris clair.

J'attendais d'enfin entendre le bruit de ses pas s'éloigner et la porte se fermer derrière lui mais, lorsque le filet de café s'arrêta et que je retirai le gobelet de la machine, il était toujours là.

— Tout va bien, Eva ?

Je m'empressai de sourire et de hocher la tête à nouveau, puis je m'excusai en disant que j'avais beaucoup de travail et m'empressai de retourner à mon bureau.

Je ne pouvais parler de cela à personne. Je ne pouvais pas en parler à Cecilia qui, avec sa vie parfaite et ses valeurs traditionnelles, me regarderait avec compassion et me donnerait des conseils pour passer à autre chose. Elle essaierait même d'organiser des rendez-vous avec des célibataires en or pour que j'oublie William. Un de ces célibataires qui, à trente ans, gagnent des salaires impressionnants et empestent une pièce entière tant ils mettent de parfum, qui portent des chemises avec d'énormes logos brodés au niveau de la poitrine, et qui font des commentaires plus ou moins ingénieux pendant qu'ils salivent en imaginant à quel point je suis dévergondée simplement parce que je suis Espagnole.

Je ne pouvais pas en parler à Federica, qui était impulsive et enthousiaste, qui voudrait tout savoir de lui et me pousserait à être avec William, pourvu que ce soit le vrai Amour et qu'il quitte sa femme pour être avec moi. Qui m'enverrait des messages sur WhatsApp tous les jours pour connaître les dernières nouvelles. Qui m'écritait moins sur son mariage pour s'intéresser à moi.

Je ne pouvais pas en parler à ma grand-mère. Elle lèverait les bras au ciel et croirait que j'avais définitivement perdu la tête. Ma tante aurait voulu en parler longuement avec moi et, bien qu'elle aurait pris des chemins différents, elle serait arrivée à la même conclusion que Cecilia : il fallait m'éloigner de la tentation, me concentrer sur d'autres sujets.

Mon père avait perdu le privilège d'être au courant de ce genre de choses en partant vivre à l'autre bout du monde.

Personne ne pouvait comprendre que ce que je ressentais était purement physique, et que le plus probable était que, une fois mon désir assouvi, je ne veuille plus rien. Personne ne pouvait comprendre que je ne cherchais pas à être en couple, que ma vie m'allait très bien telle qu'elle était à présent ; mais cette soif viscérale et aussi intellectuelle méritait d'être

satisfaite. Je savais qu'il était marié. Je savais que, de toute manière, il n'y avait que très peu de situations qui laisseraient la place à ce qu'il arrive quelque chose entre nous. Je savais qu'il était mon supérieur et que cela pouvait complètement ruiner notre relation professionnelle. Je m'en fichais. La conviction que William ne ferait probablement jamais une telle chose était la seule raison qui m'empêchait, à ce moment-là, d'agir comme je l'aurais fait avec n'importe quel autre homme.

Nous fîmes passer des entretiens aux trois candidats. Deux femmes et un homme. William était assis au milieu, avec la responsable des ressources humaines à sa gauche et moi à sa droite. La responsable et William posaient les questions typiques : « Quel est votre plus gros défaut au travail ? » ou bien « Est-ce que vous pensez être résistant au stress ? » ; et mon rôle était d'expliquer le poste et de leur demander des exemples qui prouvent qu'ils avaient de l'expérience dans ce type de travail. Avant de passer le premier entretien, William m'avait dit qu'il voulait que je sois présente car il était essentiel que le courant passe entre le candidat ou la candidate et moi, car j'allais devoir former la nouvelle recrue et travailler en étroite collaboration avec elle. Quand il me disait ce genre de chose, quand il me démontrait à quel point il était un bon manager, je sentais ma poitrine enfler, et me disais : « C'est donc ça que l'on ressent quand on respecte et admire sa hiérarchie. » Quelque chose que je n'avais jamais ressenti avec Charlène, bien au contraire. S'il était né quelques siècles auparavant, William aurait été le genre de capitaine de navire qui se mettait derrière les canons comme ses matelots afin de les encourager, ou l'un de ces généraux qui marchaient en première ligne aux côtés des soldats, qui faisaient confiance et déléguaient sans traiter ses subordonnés comme des êtres inférieurs. Désormais, j'étais consciente que mon attirance physique envers lui était

irréversible, mais cela ne lui enlevait pas le mérite d'être, d'un point de vue tout à fait objectif, un excellent directeur.

La première candidate avait vingt-six ans, c'était une Française des plus stéréotypée qui venait d'une bonne école de secrétariat. Elle était blonde avec des yeux verts, grande et fine, et s'habillait sobrement, même un peu trop pour son âge ; elle s'adapterait vite au poste, ne serait-ce que parce qu'elle était jeune. Le deuxième était un jeune homme qui venait de finir ses études en économie et il était clair qu'il avait accepté de passer l'entretien pour essayer de grimper vers un poste plus adapté à son cursus. La troisième candidate était une femme de cinquante ans qui avait été secrétaire dans un cabinet d'avocats toute sa vie et qui venait de subir un plan de départ. Lorsque nous terminâmes les entretiens, nous tombâmes d'accord sur la première candidate, et nous la rappelâmes rapidement pour qu'elle signe son contrat. Une semaine plus tard, elle rejoignit notre équipe.

Elle s'appelait Lucie et démarra un jeudi. Nous passâmes toute la matinée ensemble, je fis les présentations, lui montrai son bureau (celui qui avait été celui de Ludivine et qui m'avait jusqu'ici servi pour étendre mon désordre) et lui expliquai en détail quel logiciel utiliser pour chaque tâche. À l'heure du déjeuner, William avait prévu de nous inviter au restaurant toutes les deux afin de souhaiter officiellement la bienvenue à Lucie et « faire connaissance ». En lisant cette phrase dans son message, j'esquissai un sourire en coin, cela me semblait totalement faux venant de lui. Cela faisait deux mois que je travaillais avec lui et je ne savais pratiquement rien sur sa vie, et je doutais fort que cela change en l'espace d'un déjeuner de travail. Je me trompais.

Sur le chemin pour aller au restaurant, je fus surprise que William lance spontanément la discussion avec Lucie, en lui demandant si elle avait déjà fait le tour des équipes ; il assura qu'elle était arrivée au bon moment

car les tâches les plus urgentes étaient gérées par moi et que, l'été étant plus calme, elle pourrait apprendre petit à petit. Quand nous arrivâmes devant la porte du restaurant, William expliqua qu'il avait choisi un italien car « qui n'aime pas la nourriture italienne ? » et ma surprise ne cessa d'augmenter lorsque je constatai qu'il posait des questions personnelles à Lucie sur sa ville, sa famille, est-ce que le fait de vivre dans une plus petite ville lui manquait, arrivait-elle à faire du sport... Au début, je crus qu'il était très malin, qu'il faisait parler Lucie pour éviter de dévoiler des informations sur lui-même et réussir à passer tout de même un moment agréable. Mais soudain il se mit à faire des commentaires sur combien il la comprenait, expliquant que ses étés en Bretagne l'avaient marqué et que la mer lui manquait, qu'il amenait ses enfants faire du sport mais qu'il aurait adoré les voir grandir à la campagne, chose qui était impossible car Caroline ne saurait pas vivre loin de Paris. C'est ainsi que j'entendis le prénom de sa femme pour la première fois.

Depuis le début du repas, j'étais restée silencieuse. De toute manière, leur discours ne semblait pas m'être destiné, mais à cet instant précis je sentis un sifflement lointain dans mes oreilles, et je dus boire de l'eau et compter le nombre de peintures accrochées aux murs afin de faire baisser mon rythme cardiaque. Comme si cela se passait dans la pièce d'à côté, j'entendais les voix de William et de Lucie qui continuaient à échanger des banalités et de temps en temps elle riait, comme je l'aurais fait à sa place si j'avais eu vingt-six ans et que j'étais en train de déjeuner avec mon directeur et ma collègue lors de mon premier jour de travail ; en sachant qu'en rentrant chez moi je dînerais avec mon copain, je lui raconterais ma journée, et je me coucherais avec la certitude qu'il serait là jusqu'à la fin de mes jours.

À un moment donné, William essaya de m'inclure dans la conversation, mais je répondis laconiquement et peu après je m'excusai pour aller aux toilettes. J'hésitai avant de me mouiller le visage par peur de me mettre du mascara partout, mais en me voyant dans la glace je me dis que je ne pouvais de toute façon pas avoir une pire mine et je laissai couler l'eau froide. Dans ma tête, tout commença à s'éclaircir. La personnalité de William, que je croyais taciturne, timide, cette distance qu'il mettait toujours entre nous deux, était due à moi, pas à lui. Comment avais-je pu être si aveugle ? William ne m'avait pas choisie, il ne m'avait pas embauchée. J'étais l'héritage de sa prédécesseure que, comme moi (nous avions au moins cela en commun), il appréciait peu. Peut-être avait-il fait un transfert de son aversion envers elle sur moi depuis le départ. C'était donc pour cela qu'il ne me parlait jamais de rien de personnel. C'était pour cela qu'il faisait deux pas en arrière comme s'il avait pris une décharge électrique quand je l'approchais un peu trop. Tout fut tout à coup si limpide que j'en fus soulagée : au moins, désormais, je pouvais cesser de me faire des films. Quoi qu'il en soit, mon intérêt pour lui n'avait été qu'une fantaisie.

Lorsque je retournai m'asseoir à table, ils étaient en train de regarder la carte des desserts. Je dis que je ne voulais rien et commandai un *espresso* avec deux morceaux de sucre et un verre d'eau pétillante afin de reprendre des forces. Pendant que je buvais mon café, mon regard croisa celui de William – qui était assis en diagonale par rapport à moi – pendant une seconde et, contrairement aux fois précédentes, je ne baissai pas les yeux. À ce moment-là, je jurerais avoir vu un éclat à peine perceptible dans ses yeux, mais cela ne dura pas longtemps car il baissa son regard rapidement pour se concentrer sur son tiramisu.

Je dédiai le reste de l'après-midi à expliquer à Lucie tout ce qui était nécessaire afin qu'elle survive en mon absence. J'avais posé mon vendredi pour aller à Naples, car Federica allait essayer des robes de mariée et elle m'avait priée de l'accompagner, avec sa mère. Comme on était au mois de juin et que je ne partais que pour deux jours, je pris uniquement une valise cabine. J'achetai deux petites boîtes de macarons chez Ladurée, une pour Rosa et une pour Fede. Connaissant son amour des marques, je savais qu'elle voudrait la garder en souvenir.

Francesco vint me chercher à l'aéroport, car Fede et sa maman se faisaient faire une manucure et une pédicure pour l'essayage des robes. Une fois la bise faite, je montai dans sa voiture et Francesco me demanda, de but en blanc, si j'étais toujours célibataire. Je lui répondis que oui, et que cela me convenait très bien. Il fit une moue d'incrédulité et je lui demandai s'il voulait me dire quelque chose. Il me répondit qu'il ne comprenait pas comment une femme belle et intelligente comme moi n'avait pas réussi à trouver un homme. Froidement, je lui répondis que je n'en voulais pas. Nous continuâmes la route en silence jusqu'à ce que cela devienne gênant et il commença à me parler des préparatifs du mariage de sa sœur, des allers-retours qu'elle avait prévus d'ici le grand jour, et que cela allait finir par lui coûter plus cher que le mariage en lui-même.

— Ça, j'en doute fort, lui dis-je.

Francesco rit et avoua que, lui aussi, il en doutait.

Peu après que nous soyons arrivés chez eux, la mère et la fille rentrèrent et me saluèrent en m'embrassant avec des baisers très sonores. Rosa avait préparé une *parmigiana* à l'avance et, après avoir déjeuné, nous fîmes une petite pause et partîmes au premier magasin de robes de mariée. Federica était comme un poisson dans l'eau. Elle savait parfaitement ce qu'elle voulait et, malgré l'insistance de la vendeuse qui voulait montrer

toute sa collection à la future mariée, lui faire essayer des modèles très différents, rien n’y faisait. Fede voulait sa robe de princesse Disney avec une jupe en tulle volumineuse et démontable, pour la transformer en robe courte la nuit ; et le haut devait être un bustier, avec, pourquoi pas, des perles brodées.

Elle essaya plusieurs modèles. Sa mère s’émouvait chaque fois que sa fille sortait de la cabine d’essayage, mais aucune ne plut à Fede et nous partîmes les mains vides. Nous y avons pourtant passé deux heures et il était trop tard pour aller dans un autre magasin sans rendez-vous. Fede était clairement déçue et je ne savais pas bien comment la consoler. Tout ce qui avait trait à son mariage me semblait exister dans un monde parallèle dont je ne faisais plus partie et, même si cela me faisait plaisir de la voir heureuse, dévouée à ses préparatifs, je n’étais qu’une spectatrice de tout cela.

Ce soir-là, je sortis dîner avec Fede et ses cousines Alessandra et Valeria dans un bar à huîtres au bord de la mer. La brise iodée, les coquillages crus au goût d’eau salée, les lumières du port au loin... Cet instant était parfait. J’étais en train de passer un bien meilleur moment que lors de l’essayage des robes quelques heures plus tôt. Alessandra et Valeria avaient des enfants, qu’elles avaient laissés aux papas pour cette « soirée filles ». Elles s’extasiaient en demandant les détails du mariage à Fede, en nommant des fleuristes, des traiteurs et des lieux que je ne connaissais pas. Alessandra avait prévu de se marier mais était tombée enceinte et n’avait plus les moyens de se payer un tel événement. Le mariage de Valeria était, lui, très lointain dans ses souvenirs et le fait d’apprendre les dernières tendances semblait lui redonner vie.

À un moment du dîner et avec mon italien bancal – que je pensais bon sous l’empire du vin blanc –, je leur posai des questions sur leurs enfants, et

alors elles me racontèrent plein d'anecdotes sur eux, expliquant que l'un commençait à parler, que l'autre allait à l'école et avait une vie sociale plus nourrie que celle des adultes. Elles me montrèrent des photos et des vidéos sur leur portable. Je fus surprise du réel intérêt que tout cela éveillait en moi, je leur enviais ce bonheur qui émanait d'elles lorsqu'elles parlaient de leurs enfants et, aussi puissamment que ma mère me manquait, à cet instant-là j'aurais voulu avoir un bébé à moi dont j'aurais parlé avec un amour infini.

Le lendemain, Fede trouva sa robe de mariée. Nous avions rendez-vous dès l'ouverture dans le magasin dont Fede rêvait depuis toute petite. Elle expliqua ce qu'elle recherchait et non pas une mais deux vendeuses s'occupèrent de nous. Rosa et moi nous assîmes sur une banquette ronde en velours rose au milieu des cabines d'essayage. Au lieu de lui amener toutes les robes d'un coup, les vendeuses lui en amenèrent d'abord une, puis une deuxième, et en dernier celle dont je soupçonne qu'elles savaient depuis le départ que Fede l'adorerait. Quand elle sortit de la cabine, sa mère et moi nous regardâmes avec le sourire, car nous savions que ce serait l'élue. Fede aussi le savait. C'était la plus chère de toutes, surtout à cause de cette jupe que l'on pouvait enlever pour la soirée. Mais les Italiens, comme les Espagnols, ne sont pas regardants sur le prix lorsqu'il s'agit d'un achat sentimental, et ce n'était donc pas un problème. Rosa sortit une liasse de billets pour payer la moitié, et elle paierait l'autre lorsqu'elle récupérerait la robe, une fois les ajustements faits. Fede était si heureuse que sa mère et elle n'arrêtaient pas de se faire des câlins, des bisous. Je me sentais privilégiée de vivre ces instants si intimes de la vie de mon amie et, même si le mariage en lui-même ne m'émouvait pas plus que cela, le fait de les voir si heureuses toutes les deux, de sentir la fierté de Rosa envers sa fille, me touchait énormément. Je pensai à ma grand-mère qui ne me verrait pas

me marier et je savais que cela la rendait triste, même si elle n'en disait pas un mot. Elle espérait, sûrement, que je changerais d'avis, tôt ou tard, sans soupçonner que rien n'était plus loin dans mon horizon que de redonner ma confiance à un homme pour la vie.

Nous rentrâmes déjeuner chez eux, et l'après-midi Fede m'amena dans une crique privée pour profiter du soleil et de la mer. Mille et une fois, je voulus lui parler de William. J'aurais adoré lui raconter tout ce qui m'arrivait. Peut-être, maintenant que tout était fini – en réalité, rien n'avait commencé, mais dans mon esprit il s'était passé énormément de choses –, pourrais-je tout lui confesser pour que l'on en rigole. Mais quelque chose en moi m'empêchait de le faire. Au lieu de cela, nous parlâmes encore de son mariage, du fait que Luca avait changé, dans le bon sens du terme, de notre travail. Après un court silence, Fede reprit la parole :

— Je ne sais pas si tu es au courant, ni si tu veux l'être...

Elle interrompit sa phrase et but une gorgée de sa bouteille de bière. Je la regardai, en attendant qu'elle reprenne.

— C'est George, me dit-elle, cette fois-ci en me regardant pour que je lui indique si elle devait arrêter ou continuer.

— Qu'est-ce qu'il y a avec George ? demandai-je, clairement ennuyée.

— T'es déjà allée voir son profil Facebook ?

— Non, répondis-je.

C'était vrai, en quelque sorte : nous n'étions plus amis et je ne pouvais donc plus consulter son profil. Mais quelques fois, lorsque je prenais mon verre de vin en pyjama, dans mon lit, j'étais allée voir sa photo de profil, et je l'avais vu avec sa rousse. La rousse s'appelait Jane Coburn. La rousse avait un compte Instagram public. Et, celui-là, j'étais bien allée le voir.

— Il va se marier. Je pensais que tu voudrais le savoir.

Mon cœur fit un saut périlleux. Je ne pus l'éviter. Je détestais voir les photos que la rousse publiait sur son compte Instagram et, malgré le fait qu'en découvrant son compte je m'étais interdite d'aller le voir, dans des moments de faiblesse, je les avais toutes regardées, en me haïssant plus tard de l'avoir fait. Maintenant que j'y pensais, cela faisait plusieurs semaines que je ne fouinais plus sur son profil. C'était pour cela que j'avais raté cette information.

Federica attendait toujours une réaction de ma part. Comme il n'y en eut pas, elle continua :

— Il faut être naïve pour épouser un gars qui a trompé sa copine de longues années. Je parie qu'ils ne dureront pas un an.

— Fede, c'est pas la peine, lui dis-je, car je préférerais vraiment ne pas en parler.

— Mais c'est vrai ! Regarde comme il a pourri tous tes plans, à cause de lui, tu as du tout changer, et lui, qu'est-ce qu'il a changé, lui ?

— S'ils sont heureux, je leur souhaite le meilleur...

— Tu penses vraiment ça ?

Je quittai mon amie des yeux et je posai mon regard sur la mer. L'eau brillait sous les rayons du soleil, cela me faisait penser à la neige de la Sierra Nevada. J'entendais le léger clapotement des vagues qui venaient s'écraser contre les rochers de la crique. Les yeux rivés sur l'eau, je répondis :

— Non, Fede. Je ne leur souhaite que mort et destruction, je souhaite que leur mariage soit un désastre, qu'un bébé vomisse sur sa robe de mariée juste avant d'entrer dans l'église, qu'il pleuve et que le jardin pour le vin d'honneur soit plein de gadoue, qu'elle tombe à cause de ses talons et qu'elle atterrisse dans la pièce montée, que le DJ se bourre la gueule et mette la pire musique imaginable. Mais surtout, je souhaite que, dans

quelques années, quand la routine du travail et des enfants sera bien installée, quand il ne soupçonnera rien, ce soit elle qui le trompe. Qu'elle lui brise le cœur. Qu'il sache à quel point ça fait mal. Voilà ce que je pense vraiment.

Fede me regardait et, en buvant une nouvelle gorgée de bière, elle dit :
— Ah ben voilà ! Ça, ça me semble plus normal.

OceanofPDF.com

BUENOS AIRES

En rentrant à Paris, je retournai travailler moins motivée que les semaines précédentes. Lorsque j'entrai dans mon bureau, je trouvai la présence de Lucie étrange, car je n'étais pas habituée à partager cet espace qui m'avait appartenu de manière exclusive pendant presque deux ans.

— Bonjour, Eva, me dit-elle joyeusement dès qu'elle me vit.

— Salut, ça va ? dis-je machinalement, sans vraiment attendre de réponse.

— Ben, écoute, vendredi sans toi, c'était un peu chaotique, mais j'ai survécu. Ça a été à Naples ?

La question personnelle me surprit. Charlène ne s'intéressait jamais à moi, et les conversations avec William étaient souvent très brèves. Je lui répondis vaguement tout en allumant mon ordinateur, puis annonçai que j'allais me chercher un café.

— Je viens avec toi ! dit-elle en se levant.

Sur le trajet et sans que je lui pose aucune question, Lucie me raconta qu'elle et son copain étaient allés au cinéma et qu'après ils avaient essayé un nouveau restaurant ; elle me demanda si je le connaissais et je confessai

que je n'étais pas au courant de ce genre de chose. Elle continua à me parler pendant que nous récupérions nos cafés, et jusqu'à ce que nous retournions dans notre bureau. Quand je m'assis enfin derrière mon ordinateur, je vis l'ombre de William passer derrière notre porte et je ne pus éviter que mon estomac ne fasse un saut dans le vide. Je mis quelques secondes à me concentrer sur l'e-mail que j'étais en train de lire et, alors que je m'apprêtais à y répondre, mon poste fixe se mit à sonner.

— Bonjour, Eva. Pouvez-vous venir dans mon bureau, s'il vous plaît ?

Il voulait parler des derniers préparatifs avant notre départ à Buenos Aires le week-end suivant. Je notai tout dans mon agenda, lui répondis uniquement lorsque c'était nécessaire, et me levai, prête à partir, quand je pensai qu'il avait terminé.

— Tout va bien, Eva ? me demanda-t-il en me scrutant.

— Parfaitement, mentis-je.

Comment lui dire qu'il avait le droit de ne pas m'apprécier en tant que personne, que maintenant j'étais au courant et qu'on pouvait arrêter d'essayer ? On peut travailler avec quelqu'un que l'on n'aime pas. Les deux choses ne sont pas mutuellement exclusives. J'en avais fait l'expérience.

— Il vous faut quelque chose d'autre ?

— Non, ce sera tout, répondit-il, hésitant.

Je l'entendis me remercier au moment où je quittai la pièce.

William et moi terminâmes le travail tard tous les soirs de cette semaine-là, mais je ne lui proposais plus de dîner ensemble. Soit je me prenais quelque chose à manger toute seule dans mon bureau, soit j'attendais d'être rentrée, le ventre vide et rugissant.

Je découvris qu'il était agréable d'avoir une collègue dans mon bureau, même si elle était parfois un peu trop enthousiaste à mon goût. Surtout, c'était un vrai plaisir de pouvoir lui faire suivre tous les messages qui ne me

concernaient plus, en les accompagnant d'un court message (*ça, c'est pour toi*) et en me libérant ainsi de toutes les tâches administratives que je détestais tant.

Je préparai ma valise pour Buenos Aires le samedi matin, en cherchant les vêtements d'hiver que j'avais cachés au fond de mon placard. Je me maudis en voyant que certains habits que je voulais prendre avec moi avaient de vieilles taches que je n'aurais pas le temps de laver. J'en sauvai quelques-uns avec la technique infailible de ma mère : mouiller le coin d'une serviette avec de l'eau et du savon pour enlever les taches les plus discrètes. Pour les autres, je devrais les mettre à la machine ou payer le service de blanchisserie de l'hôtel. Cela m'apprendrait.

Mon père m'avait prévenu qu'ils prévoyaient grand froid pour la semaine où je serais en Argentine, alors ma valise fut vite pleine de vêtements épais. Dans ma valise cabine, je rangeai mon manteau en laine noir et un gros pull, et je décidai de voyager en jean et baskets pour, au moins, ne pas avoir à me changer de la tête aux pieds en atterrissant à l'aéroport d'Ezeiza.

Lorsque j'arrivai à Charles-de-Gaulle cet après-midi, je fus anxieuse en pensant que je serais enfermée pendant des heures dans un espace clos avec William. Pendant que je faisais la queue pour enregistrer mes bagages, je ne pus éviter de regarder autour de moi, en le cherchant. Puis je me souvins qu'il était voyageur fréquent et qu'il était sûrement au *business lounge*. C'était le cas. William apparut une fois que je fus assise dans l'avion. J'eus du mal à le reconnaître avec son jean, son polo bleu marine et son sac à dos.

— Ah, bonjour Eva, je ne pensais pas que nous serions assis côte à côte, dit-il sans cacher la surprise dans sa voix.

J'interprétai que cela ne lui faisait pas très plaisir.

— Désolée, je n'ai pas réussi à avoir des sièges séparés, m'excusai-je, en me levant pour le laisser passer.

William sembla déconcerté par mon commentaire et mit quelques secondes à dire que ce n'était pas un problème. « C'est bon, j'ai compris. Tu n'as plus besoin de faire des efforts pour me supporter », pensai-je.

J'allais mettre mes écouteurs lorsque William m'adressa la parole à nouveau.

— Vous m'aviez dit que ce n'était pas la première fois que vous voyagez en Argentine ?

— Exactement, répondis-je, sans montrer quelque désir que ce soit de vouloir continuer la conversation.

— Donc je n'ai pas besoin de vous prévenir pour les turbulences.

— Oui, je sais, dis-je en remettant mes écouteurs.

— À vrai dire, je n'aime pas trop l'avion.

Je le regardai et dis « ah » tout en hochant la tête. Je lui proposai un cachet pour le mal de l'air, qui provoquait également une certaine somnolence, mais il le refusa poliment : il devait travailler. Il sortit son ordinateur et je pus enfin m'isoler du monde – et surtout de lui – en essayant de calmer le rythme de ma respiration erratique, en faisant des efforts pour ne pas penser à notre proximité physique, en évitant à tout prix de poser le coude sur l'accoudoir que nous partagions.

J'écoutai de la musique, je lus un magazine, les hôtes nous apportèrent le dîner, et je commençai un film mais m'assoupis devant. Le fait que je m'endorme facilement dans les transports ne signifie pas qu'il s'agit d'un sommeil profond. Si, lorsque je suis endormie, quelqu'un me demande si je dors, il est probable que je sois capable de répondre que non. C'est un sommeil conscient, ou bien un état de conscience endormie. Au bout de quelque temps, je cessai de regarder le film pour me blottir dans

mon siège avec la couverture et le petit oreiller Aerolíneas Argentinas. À un moment donné, la couverture commença à glisser jusqu'à tomber au sol, et c'est alors que – dans l'un de ces états de conscience indéfinie – je sentis l'odeur de son parfum, accompagné d'un mouvement pour me couvrir à nouveau. Percevant cela, je restai immobile, les yeux fermés, presque en retenant ma respiration. Alors je sentis sa main enlever mes cheveux de mon visage pour les mettre derrière mon oreille. Je fis encore semblant de dormir un moment, mais maintenant j'étais sûre d'être réveillée et je savais que ce qui venait d'arriver n'était ni un rêve ni mon imagination. Pourquoi sinon aurais-je continué à faire semblant de dormir ? Je ne sais pas combien de temps je restai ainsi, mais ce fut suffisamment longtemps pour que je sente que ma vessie allait exploser. Je commençai à bouger lentement, comme quelqu'un qui se réveille petit à petit d'un sommeil profond et, sans regarder William, j'allai aux toilettes.

Qu'est-ce qui venait de se passer ? Pourquoi l'avait-il fait ? C'était un geste doux, protecteur, presque paternel. C'était donc cela ? Il me voyait comme sa fille ? Impossible, j'avais déjà trente-deux ans et lui quarante-deux : j'avais regardé son passeport en faisant les réservations. Notre différence d'âge n'était pas assez conséquente pour qu'il puisse me voir comme sa fille. S'il me détestait, et c'était la conclusion à laquelle j'étais arrivée récemment, il n'aurait pas dû se soucier du fait que je perde ma couverture, et encore moins voulu toucher mes cheveux. Mes pensées tournaient à toute allure dans ma tête quand l'avion commença à tressauter et j'entendis l'hôtesse annoncer que nous devions retourner à nos places car nous allions traverser une zone de turbulences. En rejoignant mon siège, je vis que William avait fermé les yeux et qu'il se tenait fort aux accoudoirs.

— Ça va ? lui demandai-je, car il commençait à devenir pâle.

— C'est la partie que j'aime le moins, me répondit-il sans ouvrir les yeux.

— Ne vous inquiétez pas, statistiquement parlant, les turbulences ne sont que très rarement la cause d'accidents, c'est simplement un phénomène...

Un à-coup violent m'interrompit et je sentis la main de William serrer mon bras avec force.

— Pardon, dit-il en se rendant compte de ce qu'il avait fait.

Il avait ôté ses lunettes, il me regardait, et nous étions si près l'un de l'autre que je voyais les gouttelettes de transpiration qui s'étaient formées sur son front et sa lèvre supérieure. Il me demanda pardon mais ne me lâcha pas. Il y eut une autre secousse, et je bougeai le bras que William avait saisi pour lui donner ma main. Je la lui donnai, il la serra aussi. Entre nos doigts entrelacés, je sentis son alliance. Nous restâmes ainsi jusqu'à ce que les turbulences se calment et, lorsque le signal sonore retentit pour annoncer que nous pouvions à nouveau défaire nos ceintures, j'eus l'impression que l'on se réveillait d'une transe. En regardant nos mains, il me libéra et me remercia dans un murmure.

Les dernières heures de vol se déroulèrent comme les premières, chacun concentré sur ses affaires : William sortit un livre en allemand, ce qui me surprit, et j'essayai de finir mon film, mais je n'arrivais plus à me concentrer. Le ciel devint d'abord violacé, puis rosé et finalement bleu clair et, une heure après avoir pris le petit déjeuner à bord, nous atterrîmes.

Lorsque l'avion se posa, tout le monde se mit à applaudir. William et moi nous regardâmes avec un sourire, et je ne pus m'empêcher de dire :

— Bientôt vous pourrez appeler votre femme et vos enfants pour leur dire que vous êtes sain et sauf.

William arrêta de sourire et hocha la tête : je sentais que je venais de percer la bulle avec une épingle empoisonnée.

Un taxi nous attendait pour nous amener à notre hôtel en plein centre de Buenos Aires. Le chauffeur et moi discutâmes tout le long du trajet, il me racontait que la route était devenue dangereuse car parfois, près des bidonvilles, on jetait des pierres aux taxis pour les obliger à s'arrêter et voler ainsi les possessions des passagers. Je ne traduis rien pour William malgré son regard inquisiteur, je voyais bien qu'il essayait de suivre la conversation sans succès. Lorsque nous arrivâmes à l'hôtel, je lui demandai s'il voulait que l'on discute des réunions du lundi ou s'il avait besoin de moi pour quelque chose d'autre.

— Vous connaissant, tout doit être parfaitement organisé et prêt pour demain.

— C'est le cas, mais si vous voulez que l'on revoie certaines choses... proposai-je pour ne pas qu'il se sente obligé de me laisser partir.

— Votre père doit être impatient de vous voir. Allez-y et profitez.

Je lui souris et montai dans ma chambre. J'appelai mon père et lui annonçai qu'il pouvait venir me chercher dans une heure. Je pris une douche et sortis mes affaires de la valise sans cesser de penser à ce qui s'était passé dans l'avion. Je n'y comprenais rien.

Papa vint me chercher à l'hôtel avec Tatiana. Je ne sais pas pourquoi cela me surprenait encore, au fond, c'était normal. Cela faisait longtemps qu'ils habitaient ensemble, et il avait changé d'hémisphère pour elle. C'était logique. Je ne pouvais pas espérer que mon père fasse comme si elle n'existait pas uniquement pour protéger mes sentiments de demie orpheline. Mais j'étais vexée de la voir là. Elle portait une doudoune rouge à fleurs, sûrement une Desigual, et un bonnet en laine noir qui faisait ressortir ses cheveux frisés à la hauteur des oreilles. J'imagine que les hommes la

trouvaient attirante, charmante. Pour moi, elle était simplement une femme qui ne rentrerait jamais dans la catégorie des personnes que j’apprécie dans cette vie. Les deux sourirent en me voyant et mon père fit quelques pas en avant pour me prendre dans ses bras. Il me dit que j’avais maigri et je protestai :

— On dirait grand-mère !

Tatiana me fit la bise et son parfum extrêmement fort fut une claque olfactive qui resta dans mes narines jusqu’à ce que nous sortions dans la rue.

— Tu veux visiter un peu avant d’aller déjeuner ? me demanda mon père, avec précaution.

— Je connais déjà Buenos Aires, répondis-je sans filtre, donc non. On peut aller manger directement, si vous voulez.

—D’accord, répondit-il. Alors nous allons t’amener dans un endroit qui prépare les meilleurs *asados*^[7] du coin.

Cet usage du pluriel me dérangerait, tout autant que le fait de marcher avec eux dans la rue. Je sentais mon corps se tendre : mes muscles étaient sûrement en train de retenir l’impulsion de partir en courant. Je commençais à regretter d’avoir décidé de les voir à peine arrivée dans le pays. Avec la fatigue du vol, qui sait comment la situation pouvait évoluer. Mais je savais qu’en semaine je n’aurais pas de temps à consacrer à mon père, c’était la raison pour laquelle on se voyait aujourd’hui, malgré ma fatigue et mon manque d’envie de respirer le même air que Tatiana.

Nous arrivâmes au restaurant. Il était décoré comme une maison de *gaucho*^[8] et l’odeur de grillade était enivrante. Entre la *provoleta* fondue et les *empanadas*, ils me demandèrent si tout se passait bien au travail, si je m’entendais bien avec mon patron, quels étaient mes plans pour la semaine... Quand on nous servit la viande grillée, je commençai à leur

poser des questions à mon tour, afin de pouvoir savourer mon repas tranquillement. Depuis que j'étais allée en Argentine avec George, je n'avais plus mangé une entrecôte si délicieuse, comme du beurre qui fond sur la langue, avec les cristaux de sel qui craquent entre les dents. « C'est pour cela qu'on nous a fait avec des molaires », pensai-je. Et une pensée fugace traversa mon esprit : j'aurais aimé montrer cet endroit à William. Quelque chose que dit mon père me ramena à la réalité.

— ... et donc nous avons décidé d'acheter un appartement.

— Pardon ? demandai-je sans cacher ma surprise.

— Je disais que comme Tatiana a enfin trouvé un travail stable, nous allons acheter un appartement.

— Regarde, j'ai des photos sur mon portable, tu veux voir ? proposa-t-elle, comme si elle croyait vraiment que c'était une bonne idée.

Pendant que mon père m'expliquait tout en détail, Tatiana sortit son portable de son sac à main, elle avait décidé de me montrer ces satanées photos, et je ne pus m'empêcher de regarder mon père en affirmant :

— Je ne compte vraiment plus pour toi.

— Pourquoi tu dis ça ?

Le visage de mon père changea, il savait que nous étions passés de la conversation superficielle au conflit et qu'il ne pouvait plus rien faire pour l'éviter.

— Tu as pensé à moi un seul instant ? À me demander mon avis ?

— Ma chérie, tu es une femme adulte, tu t'es installée en France...

— Ça n'a rien à voir. Je suis partie en France parce que c'est là que j'ai trouvé du boulot.

— Tu sais bien que Tatiana ne pouvait plus rester en Espagne sans les papiers...

— Ne me parle pas du travail de Tatiana. Je te demande si tu te fous de vivre à des milliers de kilomètres de ta fille.

— Bien sûr que j’y ai pensé mais...

— Pas assez. Un coup de fil de temps en temps te suffit. Tu es le seul parent qui me reste et tu vas rester ici pour toujours. Tu as tout oublié, tu nous as oubliées.

Je ne pus continuer de parler car j’éclatai en sanglots. Tatiana se replia sur elle-même comme si elle voulait devenir invisible, mais cela n’avait plus d’importance. Je ne voulais pas être assise à cette table et je ne voulais les voir ni l’un ni l’autre. Je me levai et sortis dans la rue, pour prendre l’air. Je savais que mon père sortirait aussi. Je voulais parler seule avec lui.

— Je ne vous ai pas oubliées, Eva. Ni toi, ni ta mère. J’ai aimé ta mère plus que ma propre vie, mais elle n’est plus là. Tu sais que pendant des années j’ai refusé de la laisser partir. Mais personne ne mérite de vivre dans le passé comme ça, pas même pour son enfant.

— C’est juste que tu t’es séparé de tout. De l’appart, de ses affaires. Si tu restes ici pour toujours, il ne me restera plus rien.

— Quand tu as décidé de t’installer en France, tu as pensé à moi ?

— Ne viens pas me dire que j’ai fait pareil, lui lançai-je, agressive.

— Ce n’est pas mon propos. Ce n’est pas une critique. Penses-y. Tu cherchais ton chemin, et je sais qu’arrivée à un certain âge, tu feras ta vie sans moi. Je dois trouver mon bonheur à moi, cela ne veut pas dire que je t’ai oubliée. Je serai toujours là pour toi.

— C’est faux. Tu es loin. Ce n’est pas pareil.

— Ça prendra un ou deux jours, mais si tu as besoin de moi, je serai là. Tu n’auras qu’à me le dire. Pas tous les jours, mais lorsque tu auras vraiment besoin de moi, je serai là.

J'aurais aimé le prendre dans mes bras. Cela faisait longtemps que je ne me laissais plus aller à une étreinte sincère, de celles que l'on donne à ceux qui partagent notre sang, ou à ceux que l'on aime passionnément. Mais je ne le fis pas, et lui non plus. Mon père me prit doucement par l'épaule et nous rentrâmes. Je vis que mon père faisait un geste de la tête à Tatiana, et qu'ils demandaient la note. Papa me proposa de m'accompagner prendre le métro et de venir me chercher pour le dîner, si j'en avais envie. Je lui dis que j'allais peut-être devoir dîner avec William et que je l'appellerais pour confirmer ou pour se voir un autre jour.

Au lieu de rentrer directement à l'hôtel, je me dirigeai vers le quartier de la Recoleta. Je voulais aller au cimetière où j'étais allée des années auparavant. J'avais besoin d'être seule, et cette ambiance funèbre correspondait parfaitement à mon état d'âme du moment.

La première fois que j'avais visité le cimetière, j'avais été impressionnée par les mausolées, les histoires secrètes de chacun d'entre eux, et notamment par celle de Rufina Cambaceres, qui m'avait marquée tout particulièrement. Cette fois-ci, sans guide qui me fasse suivre un parcours spécifique, je me perdis dans les ruelles étroites et sombres, sans cesser de penser à toutes ces personnes dont les cœurs avaient arrêté de battre des décennies plus tôt ; elles avaient vécu, senti, expérimenté toutes sortes de tempêtes comme moi. Je lisais leurs noms et prénoms comme si je voulais leur dire « je te reconnais, tu n'as pas disparu ». Mais en réalité tout passe, et nous n'emportons rien dans l'au-delà.

Je comprenais ce que mon père m'avait dit, il était vrai qu'il avait respecté la mémoire de ma mère pendant des années et que lui aussi avait le droit de revivre. Moi aussi, j'avais le droit de vivre à nouveau et je me retenais, pour des raisons différentes.

La luminosité commença à baisser, les ombres tombèrent entre les pierres et le marbre. Je sentis que le froid avait envahi mes os et je décidai qu'il était temps de rentrer. Je pris le métro pour aller à l'hôtel et, en arrivant, je m'assis au bar pour prendre un café et me réchauffer. J'avais presque fini ma tasse lorsque j'entendis mon prénom. Je me tournai et vis William, qui me demanda si j'allais bien. J'acquiesçai sans dire un mot, j'étais épuisée. En le voyant, toute la tension de la journée s'évacua comme si un barrage venait de céder. Je serrai les lèvres pour ne pas pleurer mais je sentis mes yeux se remplir de larmes et je me tournai pour ne pas qu'il me voie. Mais il s'assit à côté de moi et me demanda à nouveau :

— Qu'est-ce qui vous arrive, Eva ? Votre père va bien ?

Je ne m'attendais pas à cette question, comme s'il me semblait incroyable qu'il ait conclu aussi facilement que mon état était dû à quelque chose lié à mon père. Je le regardai, perplexe, comme si je ne comprenais pas, et il ajouta :

— Parce que vous venez de passer du temps avec votre père, n'est-ce pas ?

Je vis un éclair étrange dans son regard et cela me surprit aussi. Sans répondre à ses questions, je lui dis seulement :

— Vous ne pensez pas qu'il est temps que l'on se tutoie ?

— Comme tu veux, me dit-il en me regardant me moucher.

Je me sentis immédiatement plus proche de lui avec ce tutoiement, et je me souvins de ces quelques minutes passées dans l'avion avec nos doigts entrelacés comme si l'un était le parachute de l'autre.

— Oui, je viens de voir mon père.

Dès que je terminai ma phrase William sembla se détendre et il se pencha vers moi.

— Que s'est-il passé ?

Je soupirai et lui demandai s'il voulait vraiment savoir.

— En réalité, on se connaît à peine, je ne pus éviter de dire.

William regarda autour de nous. Le bar était vide. Il me dit qu'il était descendu pour dîner, et me proposa, si j'étais d'accord, que l'on mange un bout ensemble afin de discuter un peu.

Un serveur nous accompagna vers le restaurant. Il était vide aussi. Je commandai une soupe car je me sentais toujours gelée. Je racontai alors à William ce qui s'était passé. Je lui racontai tout. Que ma mère était décédée d'un cancer il y avait maintenant plus de dix ans, que mon père avait trouvé une autre femme, et qu'il était venu vivre en Argentine pour elle. William m'écouta très attentivement, en silence, sans me quitter des yeux pendant que je parlais. Son regard me calmait autant qu'il me faisait peur. Je commençais à me sentir comme à nos débuts, et la certitude qu'il ne me supportait pas s'était effondrée depuis le vol.

— Parfois, nos parents nous déçoivent, dit-il quand je lui racontai que, ce qui m'avait le plus blessée, c'était le fait que mon père ne m'ait pas demandé mon avis avant de se lancer dans l'achat d'un appartement, en liant ainsi son avenir à celui de Tatiana à tout jamais.

— Tu sembles parler en connaissance de cause, commentai-je, en pensant que lui aussi voudrait se confier à moi.

Il acquiesça, sans parler, et prit une gorgée de vin. Il s'essuya les lèvres avec la serviette en tissu blanche ; il le fit lentement, comme tout ce qu'il faisait, et il me vit l'observer. Soudain, sans que je m'y attende, il me dit :

— Je ne supporte pas de te voir souffrir.

Je ne dis rien. J'avais appris que, une fois que quelqu'un décide de dire quelque chose comme cela, il valait mieux les laisser continuer. Ils s'arrêtent rarement là.

— Quand je t’ai vue dans le bar, en train de boire ton café... Tu avais les épaules lourdes, la tête basse. Tu marches toujours la tête bien haute, comme si tu disais : « Me voilà. » Tu m’avais dit que tu rejoignais ton père mais, en te voyant ainsi, j’ai pensé : « Ce n’était peut-être pas son père. Peut-être qu’elle a quelqu’un ici. Quelqu’un qui l’a fait souffrir. » Et tu ne mérites pas ça.

Sans vraiment comprendre ce qu’il essayait de me dire, j’essayai de protester.

— Oui, oui, je sais que c’était ton père. Mais le doute, seulement le doute, m’a fait bouillonner.

— William, qu’est-ce que t’essayes de dire ?

— Je suis désolé. C’est inapproprié. Je n’aurais pas dû... Oublie.

William regarda sa montre, se leva et conclut :

— Demain, on démarre tôt. Nous devrions aller nous coucher.

Il était vingt heures. J’avais oublié de prévenir mon père que je ne le verrais pas ce soir-là. Je lui envoyai un message sur WhatsApp et il répondit sur-le-champ : *Je comprends. Repose-toi, ma chérie. J’espère te voir vite.*

Je me lavai les dents. Pendant que je me brossais les cheveux, comme chaque soir – une habitude héritée de ma mère –, je m’observais dans la glace. Qui aurait dit à Rufina Cambaceres qu’elle allait mourir à seulement dix-neuf ans ? Qui aurait dit à ma mère qu’un cancer allait l’emporter, elle qui avait une santé de fer et qui était un rayon de soleil ? Qui aurait pu me dire que George allait foutre ma vie en l’air à ce stade de notre relation ? Qu’est-ce que je faisais de ma vie ? Si je mourais ce soir, dans le lit de cette chambre d’hôtel, que dirait mon avis de décès ? Que resterait-il de moi sur cette terre ?

Je remis mes chaussures et sortis dans le couloir. Devant la rangée de portes identiques, j’essayai de me souvenir du numéro de chambre que la

réceptionniste avait donné à William plus tôt le matin. Ma mémoire photographique ne me lâcha pas.

En me découvrant derrière la porte, il fut surpris.

— J'ai besoin de comprendre, lui dis-je.

William ouvrit la porte complètement et se poussa pour me laisser entrer.

Sa chambre était plus grande que la mienne ; c'était une suite avec un petit salon attenant à l'espace nuit. William me montra l'un des deux fauteuils pour que je m'assoie, et en ouvrant le minibar il dit à voix haute :

— Vodka, whisky, gin.

Je lui répondis que cela m'était égal. Il ouvrit la petite bouteille de gin et une canette de Schweppes, et servit deux verres.

— Pourquoi me parles-tu à peine dans le bureau ? lui demandai-je, de but en blanc.

— Je ne sais pas le faire, répondit-il, en me regardant dans les yeux.

— Avec Lucie, tu le fais très bien, lui lançai-je sans hésiter.

Il rit discrètement, puis en me regardant à nouveau, me dit :

— Avec Lucie, c'est pas pareil.

— Qu'est-ce qu'elle a que, moi, je n'ai pas ? demandai-je.

— Elle n'a rien de ce que tu as.

Ses mots devenaient de plus en plus énigmatiques, mais petit à petit je comprenais ce qui se passait. Sa manière de me regarder m'aidait. William termina son verre d'une traite et bougea dans son fauteuil.

— Rien ne m'horripile plus que les clichés. J'aurais horreur de devenir le chef qui perd la tête...

— Pour sa secrétaire, dis-je pour finir sa phrase.

— J'allais dire pour son employée. Je t'ai déjà dit que je ne te voyais pas comme ma secrétaire.

Je ne dis rien, je le laissai continuer.

— Parler avec toi plus de cinq minutes me demande un effort monumental, je ressens des choses... que je n'ai pas le droit de sentir. Le jour où tu as oublié ton foulard dans mon bureau...

Il se tut. Je me souvenais parfaitement. Je n'osais pas bouger. J'avais peur qu'en le faisant je romprais le sort et William se tairait pour toujours.

— Mais te voir pleurer, je ne le supporte pas. Je voudrais prendre ta douleur, la prendre pour moi, pour que tu ne souffres plus.

Je terminai mon verre de gin tonic. Je me dirigeai vers le minibar et je pris la petite bouteille de whisky. Je défis le bouchon et bus une gorgée : c'était très mauvais. Je tendis la bouteille à William qui était resté assis, mais il ne la prit pas. Je la posai sur la petite table qu'il y avait entre les deux fauteuils et, alors que je m'apprêtais à m'éloigner pour m'asseoir à nouveau, je sentis sa main prendre la mienne pour me retenir. Il m'attira vers lui, et posa sa tête contre mon corps, à hauteur de mon nombril. Je pris sa tête entre mes mains et caressai ses cheveux. Ils étaient doux, ils avaient son odeur. Je m'agenouillai à côté de lui et enlevai ses lunettes.

Ses yeux reflétaient ce feu que j'ai appris à reconnaître chez les hommes, juste avant de faire l'amour. Sa respiration avait changé, elle était devenue profonde, comme s'il avait du mal à faire rentrer l'air dans ses poumons. Je le regardai. J'attendais. Ce n'était pas moi qui étais mariée. Je n'avais pas de responsabilités. S'il voulait qu'il se passe quelque chose, c'était à lui de faire le premier pas. Il toucha mes joues, en posant ses pouces sous mes yeux, comme s'il essayait d'essuyer les larmes qui avaient coulé plus tôt. Alors il ferma les yeux et m'embrassa. Au début, avec les lèvres fermées, un baiser doux. Il s'écarta et me regarda. Il m'embrassa à nouveau, en posant ses lèvres un peu plus longtemps. Alors je pris sa tête entre mes mains et il m'embrassa pour de vrai, et je sentis tout. Tout ce que

je ne sentais pas depuis des années. Je ressentis sa soif, son besoin, le mien, la chaleur de son corps et l'urgence de ses doigts dans mes cheveux.

Nous fîmes l'amour par terre. Tout se passa très vite, je pense que cela ne dura pas plus de dix minutes. Je fus surprise de la perfection de l'acte, comme si l'on était deux pièces de puzzle faites pour aller ensemble. Lorsque nous terminâmes, William alla chercher la couette du lit et l'amena pour me couvrir. Je ris, son côté rationnel et gentleman avait repris le dessus.

— Je veux que tu saches que je n'ai jamais fait ça avant, me dit-il avec un regard très intense, comme s'il voulait insister sur la véracité de ces mots.

— Tu n'as pas à te justifier, lui répondis-je sans le regarder, car j'étais en train de m'essuyer avec un mouchoir en papier.

Mais William voulait avoir cette conversation. Alors que nous étions couchés par terre, la moquette beige qui sentait les produits ménagers me chatouillant le dos et les fesses, enroulés dans la couette épaisse du Hilton, il me raconta tout. Plus que ce que j'aurais espéré savoir si tôt. Qu'il avait rencontré sa femme, Caroline, quand ils étudiaient ensemble en école de commerce et que leurs familles étaient tellement contentes de leur relation qu'elles avaient pratiquement tout arrangé pour qu'ils se marient en terminant leurs études. Que Caroline était tombée enceinte l'été avant qu'il parte en stage à Berlin et que, leurs familles étant très traditionnelles, ils avaient dû avancer leur mariage au mois de septembre pour que son ventre ne soit pas trop arrondi.

— Dans ma tête, j'avais planifié que, si mon stage se passait bien, elle me rejoindrait à Berlin et qu'on vivrait là-bas quelques années. Une nouvelle aventure loin de tous. Mais avec Charlotte en route, ça n'a pas été

possible. Mon beau-père m'a trouvé un super job à Paris et on n'a plus jamais parlé de partir à l'étranger.

Il dit tout cela avec amertume. Je connaissais déjà le goût des rêves brisés par de tierces personnes, alors je ne pus m'empêcher de m'identifier à son récit.

— Mes enfants sont une bénédiction, poursuivit-il, mais mon mariage... Je crains qu'aucun de nous deux n'était prêt pour faire des promesses pour la vie en étant si jeunes. Mais jamais je n'ai pensé au divorce, déclara-t-il, en avançant mes pensées. Je ne ferais jamais ça ni à mes enfants ni à nos familles...

— William, l'interrompis-je, tu n'as vraiment pas à me donner d'explications.

Il prit mon visage dans ses mains et, en me regardant dans les yeux, il me dit :

— Tu es un ange.

Nous nous embrassâmes longtemps, et pendant un instant je crus que nous allions faire l'amour de nouveau. Puis, tout à coup, William soupira, m'enlaça en posant sa tête sur ma poitrine, et il s'endormit. Je fis de même assez rapidement, et lorsque je me réveillai il était cinq heures du matin. Je me levai sans faire un bruit, je mis le peignoir de sa salle de bains et je traversai le couloir pour rejoindre ma chambre.

Je pensai à l'ironie de cette situation. Des années plus tôt, j'avais surpris George en train de me tromper avec une rousse dans un hôtel, et maintenant c'était moi, pour la deuxième fois, l'objet d'une infidélité envers une autre femme. Et pourtant, il me semblait qu'entre la Eva qui avait couché avec Lieven, sans savoir qu'il était marié, et la Eva qui couchait avec William en le sachant, il y avait un monde de différence. Pendant que je prenais ma douche, je fus surprise de constater que je ne

ressentais aucune culpabilité. Le mantra « c'est lui qui est marié, pas moi » me procurait une tranquillité absolue.

J'utilisai tous les produits de la salle de bains. Le gel miniature, le shampoing, le démêlant, la crème hydratante. Je sortis en embaumant autant qu'un magasin Sephora. Je m'habillai lentement, me séchai les cheveux avec soin, en les brossant pour les lisser le plus possible sans lisseur. Je me maquillai tranquillement, et je fis couler un café avec la machine Nespresso qu'il y avait dans ma chambre. Il était six heures et demie. Je m'apprêtais à descendre pour prendre mon petit déjeuner lorsque je sentis ma culotte devenir humide d'un coup. Je paniquai. Je ne m'étais pas rendu compte que nous n'avions pas utilisé de préservatif avant cet instant.

Je me maudis, je sortis mon portable et cherchai l'application que j'utilisais pour suivre mes cycles. Je savais que j'avais eu mes règles quelques jours plus tôt, mais je devais m'assurer qu'il n'y avait pas de risque de grossesse. Avec George, je n'avais jamais eu ce type de frayeur car j'avais commencé à prendre la pilule peu après m'être mise en couple avec lui. Mais cela faisait des années que je ne la prenais plus. Après avoir consulté les questions fréquentes de l'application, je conclus que je n'étais pas en période à risque pendant encore dix jours, et je ne m'occupai plus de cela. En passant devant la chambre de William, l'idée de m'arrêter pour le prévenir que j'allais descendre prendre le petit déjeuner me traversa l'esprit, mais je ne le fis pas et je descendis seule. Ce qui s'était passé la veille ne voulait pas dire que nous étions en couple. Pas du tout, même. Il valait mieux que j'attende de voir dans quel sens le vent soufflerait.

Une fois dans l'ascenseur, l'odeur typique de petit déjeuner d'hôtel m'accueillit. Des œufs brouillés, du bacon, du café, des tartines. Mon estomac se mit à rugir ; heureusement, j'étais seule. Je me regardai dans la

glace. Mon maquillage était impeccable. Peut-être aurais-je dû me maquiller après le petit déjeuner. En me connaissant, j'allais le dévorer. « Contrôle-toi, tu n'es pas en vacances », me dit une voix intérieure. « Mais tu dois prendre des forces pour cette première journée, tu ne sais pas comment ça va se passer », me dit une autre.

Je donnai mon numéro de chambre au garçon qui attendait, debout, à l'entrée du restaurant. Il m'accompagna pour m'installer à une table près de la fenêtre, d'où l'on voyait le Puente de la Mujer et le fleuve Río de la Plata – avec sa couleur café au lait si caractéristique. La première fois, cela m'avait surprise ; mais cette fois-ci je le reconnus comme quelqu'un qui revoit un vieil ami, et je ne pus m'empêcher de sourire. Je me levai pour me servir une première assiette. J'hésitais entre le bacon et les saucisses lorsque je sentis une présence à côté de moi.

— Te voilà ! dit William, clairement soulagé

Il regarda autour de nous, baissa la voix et en chuchotant, il continua :

— Je pensais que tu regrettais tout et que tu t'étais enfuie à Paris.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ! m'exclamai-je sans pouvoir m'empêcher de rire.

William se détendit et, toujours en chuchotant, me demanda :

— Alors tu n'es pas... ?

— Tout va bien, le rassurai-je, sans non plus développer.

— Je peux t'embrasser ? me demanda-t-il.

J'avais l'impression d'avoir devant moi un adolescent amouraché qui me demandait la permission pour tenir ma main à la sortie du lycée. Je dus me retenir pour ne pas rire. Je le regardai dans les yeux et, comme je le vis là, immobile, à attendre ma réponse, j'acquiesçai et il posa un baiser discret, fugace, sur mes lèvres. Lorsqu'il s'écarta, je vis qu'il souriait, et je ne pus résister à l'envie de sourire, moi aussi.

— Ça t’embête si on prend le petit déjeuner ensemble ?

Je lui montrai ma table d’un geste de la tête, et poursuivis dans mon entreprise de remplissage de mon assiette, tout en essayant de retenir l’air qui semblait vouloir faire éclater ma poitrine.

Avec le changement d’hémisphère et de saison, William avait remis son uniforme professionnel de l’hiver : il portait un pull à col roulé en laine fine, un pantalon de tailleur fait sur mesure et une ceinture en cuir, assortie à ses chaussures, également en cuir et à bouts pointus. À peine une semaine plus tôt, il me semblait inatteignable. Maintenant, je connaissais l’odeur de la peau de son cou, cachée sous ses pulls, je savais qu’il portait des boxers moulants, et qu’il n’y avait pas que ses cheveux qui étaient de couleur cuivrée.

Nous profitâmes du petit déjeuner pour discuter de la journée qui nous attendait, en faisant le tour des réunions que nous avions programmées et l’objectif de chacune. Nous ne reparlâmes pas de ce qui s’était passé la veille mais, à la manière qu’avait William de me parler et de me regarder, je compris que nous étions entrés dans une nouvelle phase. Que, pour lui, ce n’était pas un coup d’un soir.

Voyager dans le cadre du travail n’a rien à voir avec un voyage de globe-trotter avec un sac à dos et pas un sou. Taxi par-ci, restaurant par-là. Tout à la charge de l’entreprise. Et, indépendamment de ce qui s’était passé avec lui, avec William, je ne me sentais pas comme la secrétaire qui faisait son travail dans l’ombre, pour ne pas voler la vedette à Charlène. Il me présentait à tous comme « l’interprète » et rajoutait « la vraie boss », chose qui faisait toujours rire tout le monde. Les locaux où nous nous réunissions n’avaient rien à envier à ceux de La Défense à Paris ou de la City de Londres. Si je n’avais pas su que j’étais à Buenos Aires, je me serais crue dans une ville européenne. Avec ses bâtiments hauts et modernes, ses

gens qui marchaient vite en portant des costumes, cafés Starbucks en main. Ce doit être la mondialisation : que cela nous plaise ou non, tout se ressemble.

Les réunions de la première journée furent un succès. Nous terminâmes épuisés. Les clients du matin et ceux de l'après-midi nous invitèrent respectivement à déjeuner et dîner. Nous rentrâmes à l'hôtel à onze heures du soir et il ne me restait plus de forces pour quoi que ce soit. Pour mon cerveau, le fait d'interpréter pendant autant d'heures ressemble à arriver avec un panier de pommes fermes et brillantes et repartir avec une compote.

Tout au long de la journée, dans le taxi ou en cachette entre deux réunions, William me lançait des sourires, ou posait discrètement sa main dans mon dos lorsqu'il marchait derrière moi. Quand nous fûmes seuls dans l'ascenseur, il prit ma main et la porta à ses lèvres pour y déposer un baiser.

— Est-ce que tu me laisses m'occuper de toi ? demanda-t-il lorsque nous arrivâmes devant la porte de sa chambre.

Je ne pus résister et j'acceptai. Dès que j'entrai, il m'ordonna d'attendre. Il rentra dans la salle de bains et j'entendis la douche couler. Après quelques secondes, il m'appela :

— Tu peux venir.

Il me déshabilla lentement et, en posant un baiser sur ma joue, il m'envoya sous la douche. Je lui dis que je n'étais plus fatiguée, et cette fois-ci c'est moi qui le déshabillai, en lui faisant comprendre mes intentions. Nous passâmes un long moment sous l'eau, à tel point que nous sortîmes avec les doigts fripés. Quand je me glissai sous les draps, il me dit qu'il n'avait pas terminé, et il revint de la salle de bains avec la bouteille de lait hydratant.

— Sur le ventre, m'ordonna-t-il, et il me massa jusqu'à ce que je m'endorme.

Les jours de la semaine se succédèrent ainsi, entre réunions et retrouvailles nocturnes à l'hôtel. Le mardi, je décidai d'appeler mon père afin de lui proposer que l'on se voie le lendemain. Je prévins William et, lorsque nous terminâmes la dernière réunion du mercredi, je pris le métro pour retrouver mon père dans un restaurant de sushi à Palermo. Tatiana n'était pas là.

— Merci d'être venu seul, lui dis-je en gardant le regard rivé sur le menu.

— Ça la rend très triste, tu sais, dit-il.

Après avoir marqué un silence, il ajouta :

— Elle aimerait que vous vous entendiez bien, que vous soyez amies.

— J'ai déjà des amies, lui lançai-je.

Puis, regrettant mes paroles, j'ajoutai :

— Je suis désolée, je n'y arrive pas.

— Je sais, c'est pour ça que je suis venu seul. C'est elle qui me l'a demandé.

— Sainte Tatiana, lançai-je à nouveau, avec rancune.

— Eva, cela devient très difficile pour moi de tolérer ce comportement. Je ne t'ai pas élevée pour que tu sois une gamine insolente.

Je levai les yeux du menu, surprise d'entendre mon père me parler ainsi. Depuis que j'avais quitté la maison, il faisait toujours très attention à sa manière de me parler, comme s'il n'osait plus être mon père. Je décidai que je ne voulais pas me disputer à nouveau avec lui, j'étais fatiguée à cause du travail et je n'avais plus de forces.

— Moi, je vais prendre des gyozas aux légumes et des sashimis de saumon. Tu sais ce que tu veux ?

— Pareil, dit-il en gardant son ton sévère.

Dès que le serveur eut pris notre commande, je commençai à parler des réunions, du fait que c'était épuisant d'interpréter autant d'heures par jour, mais que travailler avec William était bien plus gratifiant qu'avec ma chef précédente.

— Oui, on dirait que c'est un type bien, dit mon père en trempant un gyoza dans son ramequin de sauce soja.

Nous continuâmes de discuter de tout et de rien, comme nous le faisons depuis que nous n'habitons plus sous le même toit, et nous nous détendîmes au fur et à mesure que le dîner avançait. Enfin, il osa me poser la question que tous ceux qui m'aimaient voulaient poser.

— Tu as quelqu'un dans ta vie ?

— Non, répondis-je immédiatement – peut-être trop vite –, afin de ne pas laisser de place au doute.

— Ça te manque ?

— Après toutes ces années, papa...

— Je ne parle pas du fait d'être avec George. Je parle du fait d'être en couple.

— Ah. Parfois, oui... confessai-je. Mais la majorité du temps, non. Je suis bien comme ça, papa.

— Mais... pour toujours ?

J'entendis la peur dans sa voix, la peur que sa fille termine seule et aigrie. Comme je ne répondais pas, il ajouta :

— Tu sais, on n'est pas tous des salauds.

Un éclat de rire m'échappa. « Ah, mon petit papa, si seulement tu savais ! », pensai-je. Au lieu de cela, je lui répondis que j'essayais de vivre au jour le jour, et je mis fin à la conversation.

Entre la glace au sésame noir et les digestifs au saké, je ne sais pas comment ni pourquoi, je proposai que l'on se revoie (et j'ajoutai « avec

Tatiana ») samedi avant que je retourne à Paris. Lorsque nous nous quittâmes, il me serra fort dans ses bras et, même si j'en avais moins besoin que quelques jours auparavant, cela me fit du bien. De retour à l'hôtel en taxi, je reçus un message de William : *Tout va bien ? Si tu n'es pas trop fatiguée en rentrant, je reste éveillé pour t'attendre.*

Je ne pus me retenir de sourire, « je l'ai dans la poche », pensai-je. Je me réprimandai immédiatement après : « Dans la poche, tu parles, il est marié, ne l'oublie pas. »

Mon esprit commença à tourner. Les signaux que m'envoyait William étaient clairs, je le voyais dans sa façon de me regarder, de faire l'amour. Ce n'était pas que du sexe, il était clair que nous faisions l'amour. Je retenais mes sentiments en laisse, « ne te fais pas d'espairs » et pourtant... Si j'avais été quelqu'un d'autre, j'aurais pu commencer à fantasmer qu'un jour il divorce de sa femme. Qu'il me choisisse, moi. Ce ne serait pas la première fois. Mais... et après ? Serais-je capable de lui faire confiance s'il devenait mon compagnon ? En sachant qu'il avait été infidèle... « *Carpe diem*, Eva, *carpe diem*. Il vaut mieux n'avoir aucun espoir, ainsi la chute sera moins dure. Si quelqu'un doit se faire mal, que ce soit lui. Toi, amuse-toi et oublie le reste... »

J'en étais là lorsque j'arrivai devant l'hôtel. William m'attendait. Mes pensées ne m'avaient point refroidie, au contraire, j'avais plus envie d'être avec lui que jamais. J'aurais le temps de regretter plus tard...

Jeudi et vendredi furent également des journées intenses. En terminant la dernière réunion, nous échappâmes au dîner de groupe en prétextant que notre vol partait tôt le lendemain. Nous restâmes dans sa chambre, on appela le room service. Nous parlâmes, nous fîmes l'amour, nous dînâmes, nous nous douchâmes ensemble, nous reparlâmes. Si les circonstances avaient été différentes, tout aurait été idyllique. Cela aurait été un début de

relation très prometteur. Le fait d'être ensemble était naturel, fluide. Mais je n'avais plus vingt ans. Je ne ratais aucun détail. William, après m'avoir parlé de sa relation avec Caroline pour justifier le fait de s'être « laissé aller », ne la mentionna plus (était-ce du tact envers moi ? Du respect envers elle ?), ni elle ni ses enfants. Il me raconta ses étés d'enfance passés dans la maison de campagne de ses parents en Bretagne. Qu'à l'école, il s'était toujours mieux entendu avec les filles que les garçons. Qu'il aurait aimé étudier les langues étrangères mais que ses parents l'avaient obligé à faire une prestigieuse école de commerce.

En l'écoutant, j'avais l'impression que des racines sortaient de son corps, des racines de toutes sortes de sentiments : de l'incompréhension, de la frustration, de la douleur, des remords... Et elles essayaient de se resserrer autour de mes propres membres, de me recouvrir la poitrine, de prendre racine en moi. Le brouillard de bien-être provoqué par notre proximité physique avait tendance à m'aveugler dans ces moments-là, mais il fallait que je sois plus intelligente, que je n'oublie pas ce qu'il se passait en réalité, que je ne laisse pas ces racines grossir, ou peut-être vaudrait-il mieux que je les sectionne directement.

Samedi, après avoir pris le petit déjeuner ensemble, nous montâmes dans nos chambres pour prendre les affaires nécessaires pour nous balader en ville. Alors que nous marchions vers l'ascenseur, la femme de William l'appela en FaceTime. Il resta là, tétanisé devant son portable sans savoir comment réagir, en me regardant, gêné. Je lui dis :

— Réponds, c'est normal, viens me chercher quand vous aurez fini.

Sans mot dire, il partit dans sa chambre comme un dératé et revint toquer à ma porte trente minutes plus tard. Il avait l'air mortifié. Il s'excusa mille fois, me demanda si je n'étais pas fâchée contre lui. Je ne l'étais pas. Il était normal que sa femme l'appelle. C'était moi, l'intruse, et cette fois-ci

je connaissais ma place. Il posa un baiser rapide sur mes lèvres, en murmurant « tu es un ange » et nous sortîmes enfin nous promener.

Nous passâmes la matinée à visiter tranquillement, détendus. Comme un couple en vacances. La seule chose qui trahissait la clandestinité de notre situation était les photos : nous n'en prîmes aucune. Je comprenais : il était discret, élégant, cela lui ressemblait. Je ne sais pas de quoi il avait peur. Que je devienne folle et les envoie à sa femme ? Que sa femme tombe sur elles par accident ? Mais il avait raison, c'était mieux ainsi ; sans preuves, pas d'accusation possible. Le fait de me rendre compte de tout cela me blessa un peu, mais cela me sembla révélateur.

Vers dix heures, mon père m'appela pour savoir si j'étais toujours d'accord pour que l'on déjeune ensemble, et pour me proposer également d'inviter mon directeur à nous rejoindre. L'idée m'horripila : je n'avais pas l'intention de montrer une partie si intime de ma vie à William ni de donner à mon père la moindre chance de soupçonner ce qu'il se passait entre nous deux. Je refusai poliment et lui dis que l'on se verrait plus tard.

Le déjeuner avec mon père et Tatiana fut rapide. Et cordial du début à la fin. Ce n'était que deux heures, et Dieu seul savait quand je le reverrais. Papa me raccompagna à l'hôtel et, dans les bras l'un de l'autre, nous pleurâmes. Nous ne dûmes plus rien, il se tourna et partit. Je montai dans ma chambre pour finir ma valise et à dix-huit heures un taxi vint nous chercher pour aller à l'aéroport. William était tendu de nouveau. De plus, j'observai un changement curieux dans son comportement, comme s'il craignait que le simple fait d'être dans un vol à destination de la France voulût dire que nous allions croiser quelqu'un qui le connaissait. Je ressentis qu'une barrière invisible s'était levée entre nous deux et nous n'eûmes plus de contact physique. Je pris mon cachet pour le mal de l'air et me préparai pour passer un vol calme, en dormant. Cette fois-ci, William ne travailla

pas, il dormit aussi. Lorsque nous atterrîmes, il prit ma main et l'embrassa, en la gardant un long moment contre sa bouche.

— Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ? me demanda-t-il à voix basse.

— Personne ne t'oblige à faire quoi que ce soit, lui répondis-je.

C'était la première chose qui m'avait traversé l'esprit. En soupirant, il me rendit ma main. À cet instant précis, si j'avais dû parier sur quelle décision il allait prendre, je n'aurais pas su choisir. Continuer notre relation secrète au bureau ? Me dire que tout était fini ? Que c'était une erreur et qu'il n'aurait jamais dû se laisser aller ? Cette dernière hypothèse me semblait la moins probable et je l'écartai. De mon côté, je savais au fond de moi que je serais incapable d'avoir une relation traditionnelle avec lui, même s'il décidait de redevenir un homme libre.

Nous nous dûmes au revoir au moment de récupérer nos bagages. Sa valise sortit très vite et, avec un geste de la main il se dirigea, tête baissée, vers la sortie. Peu après, je récupérai ma valise et allai chercher le chauffeur qui m'attendait avec une tablette à mon nom. Une fois assise dans la voiture, je reçus un message de William : *Tu me manques déjà.*

ÉTÉ

Curieusement, j'allais bien. J'étais contente d'être rentrée. Quand j'ouvris la porte de mon appartement, une odeur tiède m'accueillit, un mélange de chaleur de juillet et d'huiles essentielles que j'aimais pulvériser dans mon salon. Quelques pommes avaient moisi dans un saladier, mais le reste était intact. Il était quatre heures de l'après-midi. Je me douchai et commençai à défaire ma valise, puis je changeai d'avis et la laissai au milieu du salon « pour plus tard ». Je me couchai dans mon lit pour regarder un film. J'étais épuisée du vol, je m'endormis et me réveillai à minuit avec les yeux grands ouverts. Le jet-lag ? J'avais horriblement faim, je cuisinai des pâtes avec un bocal de pesto et après cela je ne réussis pas à me rendormir avant trois heures du matin. Heureusement, j'avais pris mon lundi pour récupérer.

J'avais rendez-vous avec Cecilia, qui avait également posé sa journée pour faire son échographie du deuxième trimestre et passer du temps avec moi. Lorsqu'elle arriva au restaurant à midi et demi, elle rayonnait de bonheur.

— C'est une fille ! dit-elle à la place de bonjour, tout en me faisant la bise.

— Félicitations, lui dis-je tout simplement, je ne savais pas quoi lui dire de plus.

— Bon, et bien sûr tout va bien, c'est le plus important, ajouta-t-elle pendant que nous nous asseyions en terrasse.

— Bien sûr, répétais-je.

— Ma mère va devenir folle en lui achetant des vêtements, je la vois déjà, dit-elle avec un sourire jusqu'aux oreilles pendant qu'elle regardait le menu.

Pendant un bref instant, je sentis mon humeur sombrer en pensant que je ne dirais jamais cette phrase. J'ignore si Cecilia s'en rendit compte, elle qui avait des qualités empathiques très développées, ou si c'était l'exaltation du moment, mais elle commença à commenter le menu à toute allure en disant à quel point elle avait faim.

— C'est incroyable, j'ai passé le premier trimestre à ne rien vouloir manger, tout me donnait envie de vomir, et maintenant je pourrais prendre deux entrées et deux plats comme si de rien n'était !

— Eh bien, fais-le ! Ou ce n'est plus conseillé de manger pour deux, demandai-je avec une pointe de malice.

— Pas du tout ! Mais bon, dans mon cas, je pense que ce ne serait peut-être pas mal...

Après avoir entendu mille et une recommandations concernant le lavage de la salade, la cuisson de la viande, et avoir répondu à des questions sur la pasteurisation du fromage, le serveur put enfin prendre notre commande et nous passâmes un déjeuner très agréable sous les rayons de soleil parisiens du mois de juillet. Lorsque le serveur nous amena nos cafés, je reçus un message de William où il me demandait seulement s'il pouvait m'appeler. Je répondis par l'affirmative et mon portable sonna sur-le-champ.

— C’est mon boss, dis-je à Cecilia pour m’excuser.

Elle eut l’air surprise et en profita pour aller aux toilettes.

— Je ne te dérange pas ?

J’entendis l’urgence dans la voix de William.

— Non, ne t’inquiète pas.

— J’avais oublié que tu avais pris ta journée, ce matin quand je ne t’ai pas vue je me suis inquiété.

Je ne dis rien, j’attendis qu’il continue son raisonnement, je ne pouvais imaginer l’objectif de son appel. Après un bref silence, il continua :

— C’est que, demain, je pars en vacances pendant quinze jours, je pensais que je te verrais aujourd’hui pour te dire au revoir avant de partir si longtemps.

— C’est pas grave, m’empressai-je de dire.

Lorsque j’avais l’impression qu’il se justifiait ou s’excusait, cela me gênait. Je n’étais pas prête à ce que ce soit réciproque et je ne voulais pas qu’il en ressente le besoin.

— J’espère que tu t’amuseras bien, ajoutai-je, sans être sûre de le penser.

Un silence se fit et finalement il parla :

— J’avais complètement oublié ces vacances. Si je pouvais les annuler, crois-moi, je le ferais.

— Il n’y a vraiment pas besoin de...

— Je veux juste que tu saches que cela va être très dur pour moi de te sortir de mon esprit. J’essayerai de t’appeler dès que possible.

Il hésita quelques instants puis il chuchota :

— Tu vas me manquer.

— Je suis sûre que ça va aller, je ne pus m’empêcher de dire pour alléger le ton de la conversation, qui prenait des tournures de drame.

Le silence devint lourd, comme si une masse obscure et visqueuse d'une tonne s'était formée entre nos téléphones, nous n'osions pas raccrocher mais n'arrivions pas à parler. Enfin je dis :

— Amuse-toi bien. On se voit dans quinze jours.

Puis je raccrochai car Cecilia revenait des toilettes.

— Pourquoi il t'appelle pendant ta journée de congé ? demanda-t-elle.

— Pour rien, il part en vacances et il avait besoin de me dire ce qu'il reste à faire urgemment.

— Il ne pouvait pas te le dire par e-mail ? Je te jure, ces chefs me rendent malade, dit-elle, mais elle le fit si calmement qu'il me semblait très peu probable que quoi que ce soit la rende malade en ce moment-là.

Je haussai les épaules et demandai l'addition. Nous passâmes l'après-midi à faire les magasins. Cecilia commençait à avoir un gros ventre : elle me raconta qu'elle n'arrivait plus à fermer les boutons de ses pantalons et que ses robes préférées pour l'été la boudinaient. Elle acheta de très jolies robes au Printemps Haussman, en m'expliquant fièrement que c'était la marque de vêtements de grossesse fétiche de Kate Middleton, et des maillots de bain de grossesse une pièce car elle n'aimait pas « montrer la peau de son ventre tendue et qui brille au soleil comme une ampoule allumée ». J'ai toujours aimé le style intemporel et élégant de Cecilia, mais ces maillots lui donnaient l'air nunuche, avis que je me gardai de partager car elle avait de toute manière décidé d'éviter les deux pièces à tout prix.

Pour le goûter, nous fîmes une pause pour prendre un thé aux fleurs et des pâtisseries au café Pouchkine et nous terminâmes notre mission : « faire flamber la carte bleue » en nous achetant des sandales chez Geox (des talons compensés pour elle, et des talons aiguilles blancs pour mes nuits d'été). Avant de nous séparer et de rentrer chacune chez soi, et même si elle disait ne plus supporter son dos ni ses pieds, nous montâmes au dernier

étage pour regarder des vêtements de bébé, et elle finit par acheter ce qui, elle l'espérait, deviendrait le doudou de sa fille, et quelques robes chez Jacadi qui coûtèrent encore plus cher que ses habits de grossesse.

Pendant qu'elle regardait les vêtements de bébé, j'observais les autres clientes dans la section : presque toutes des femmes, un peu âgées (des grands-mères ?), d'autres enceintes, toutes avec le même sourire béat en s'extasiant devant tout vêtement miniature qu'elles défaisaient pour mieux le voir. Je les enviais tant.

Dans le train pour rentrer chez moi, j'eus le temps de réfléchir à la courte conversation que j'avais eue au téléphone avec William. Pourquoi avais-je été si froide ? N'avions-nous pas passé des journées fabuleuses ensemble à Buenos Aires ? N'avais-je pas envie de le revoir ? La réponse aux deux dernières questions était oui, et en ce qui concernait le pourquoi de ma froideur... D'une part, j'étais tranquille par rapport à ce qui s'était passé entre nous. Mon désir de retrouvailles ne me consumait pas, contrairement à lui, du moins selon ce qu'il disait. J'étais satisfaite de ma vie et ma relation avec lui ne faisait qu'y ajouter un peu de piment, elle la rehaussait en quelque sorte. Ou peut-être, et c'était aussi une possibilité, peut-être ne faisais-je que me protéger pour ne pas souffrir. Dans tous les cas, on aurait dit que lui et moi expérimentions des sentiments d'intensité différente. Et la certitude que ce n'était pas moi qui devrais faire des efforts pour avoir quoi que ce soit me rendait forte.

En rentrant, je pris ma douche directement. Je me sentais sale et collante de ma journée en ville. Pendant que je me séchais et que je m'enduisais de crème hydratante devant la glace de ma chambre, sans le vouloir, je me mis de profil et gonflai le ventre, en le caressant comme j'avais vu Cecilia faire. Je ris, en ressentant de la honte ; je laissai mes muscles abdominaux revenir à leur place initiale et je m'éloignai de la

glace. Mais après avoir enfilé ma nuisette, attirée par un aimant puissant, je retournai devant la glace, je regonflai le ventre et le caressai en imaginant qu'il y avait un bébé à l'intérieur. Je me sentais comme si j'étais en train de faire quelque chose d'interdit, quelque chose dont je n'avais pas le droit de rêver, parce que je n'étais pas en couple et qu'il ne rentrait pas dans mes plans de l'être.

Je secouai la tête en essayant de me défaire de cette sensation de ridicule et me rendis dans la cuisine pour préparer mon dîner, que je mangeai machinalement devant une série sur Netflix. Je me couchai en sachant que, dès que je poserais la tête sur l'oreiller, je m'endormirais instantanément. J'eus raison mais, vers deux heures du matin, je me réveillai complètement et ne réussis plus à retrouver le sommeil. Je commençai à me retourner dans le lit. À réfléchir. Pourquoi le fait d'être en couple était-il une condition *sine qua non* pour avoir un enfant ?

D'un point de vue biologique, j'avais certes besoin d'un homme, mais une fois l'acte reproductif terminé, quelle était sa nécessité ? Combien de femmes avaient élevé leurs enfants seules parce que leur géniteur avait disparu après les avoir conçus, ou après avoir appris qu'elles étaient enceintes ? Je vis très clair lorsque ma réponse à ces trois questions – qui me semblèrent essentielles au beau milieu de la nuit – fut affirmative : suis-je assez mature pour élever un enfant toute seule ? Ai-je la capacité financière d'assouvir ses besoins ? Et, la plus importante de toutes, puis-je lui donner tout mon amour ? Je sentis comme une lumière s'allumer en moi et, avec cette lumière qui éclairait mes entrailles, comme nous l'apprenait l'instructrice de yoga en cours, je m'endormis, avec la certitude qu'une graine venait de germer en moi.

Le lendemain matin, je me réveillai avec une énergie et un élan que je n'avais plus ressentis depuis longtemps. Comme les matins de Noël ou de

mon anniversaire. Je me préparai consciencieusement, surtout parce que, pendant que je m'habillais et me maquillais, ma tête ne cessait de travailler. Il allait faire chaud, la météo prévoyait plus de trente degrés, mais je mis quand même du fond de teint, de la poudre matifiante, du blush et du fard à paupières comme en plein hiver. Quand j'arrivai au bureau, Lucie était très concentrée sur son travail et avait l'air débordée bien qu'il soit encore tôt. Je la saluai joyeusement et lui dis que j'allais prendre un café, ce à quoi elle répondit « d'accord » sans lever les yeux de son écran. Je trouvais étrange de savoir que William n'était pas là, et en même temps je me dis qu'il valait mieux, jusqu'à ce que je décide ce que j'allais faire et comment le faire. J'étais tellement perdue dans mes pensées que je ne vis pas que mon café avait terminé de couler et qu'il y avait la queue derrière moi. Je m'excusai et retournai dans mon bureau avec un seul objectif en tête : après avoir rattrapé mon retard dans mes e-mails et redirigé les tâches administratives du voyage vers Lucie, j'allais consacrer ma journée à faire des recherches sur comment une femme pouvait avoir un enfant seule.

Je n'avais pas beaucoup de travail. Il n'y avait presque pas de réunions planifiées durant l'été, j'eus donc fini ma journée au bout d'une heure et demie. Avec une sensation d'angoisse dans le ventre, j'ouvris Google et tapai : « faire un enfant seule en France ». Je ne pensais pas trouver autant d'informations si précieuses si vite. Je trouvai plein de forums où des femmes racontaient leurs expériences, et quelques articles de presse (de grands journaux) qui avaient voulu présenter les témoignages de ces femmes qui se lançaient dans cette aventure à contre-courant.

Premièrement, je découvris que l'insémination artificielle était uniquement ouverte aux couples hétérosexuels ayant des problèmes de fertilité. Donc moi, étant célibataire, je ne pourrais pas me faire inséminer de manière légale. La majorité des femmes qui racontait leur histoire parlait

de processus longs et onéreux, avec des allers-retours vers des pays où l'insémination artificielle était autorisée même si la femme est célibataire. Quelques-unes parlaient des Pays-Bas, de la Belgique, du Danemark... mais elles finissaient souvent par le faire à Barcelone ou à Londres par proximité. Lorsque je lis « Barcelone », je sentis une étincelle d'espoir jaillir en moi, puis je continuai de lire : apparemment, le processus en Espagne était plus rapide qu'en Belgique, mais c'était tout de même un casse-tête en termes de logistique. Un premier voyage était nécessaire pour faire des analyses dans une clinique puis, une fois de retour en France, il fallait trouver un gynécologue qui accepte de traduire les ordonnances pour pouvoir suivre les traitements et faire les échographies avant de procéder à l'insémination... Apparemment, seuls certains gynécologues acceptaient de se mêler de cela : l'acte étant illégal, le simple fait d'aider une femme dans le processus pouvait leur coûter jusqu'à cinq ans de prison et une amende de 75 000 euros. Le fait de lire cette information me paralysa. Avoir un enfant seule avec assistance médicale était donc à ce point vu comme un crime ? Et que faisait-on des hommes qui abandonnaient une femme en apprenant qu'elle était enceinte ? Les mettait-on en prison aussi ? Leur demandait-on l'équivalent de l'épargne de toute une vie ?

Je sentis tout mon sang monter à mes joues et je dus sortir sur la terrasse pour respirer de l'air frais, mais le soleil tapait fort et cela ne m'aida point. Je sentis mes jambes trembler en arrivant en haut du bâtiment. C'était sûrement dû au fait d'avoir monté quatre à quatre les marches de l'escalier, mais aussi parce que ce qui avait surgi dans la nuit comme une idée vague, sans contour ni couleur, commençait à prendre forme et cela me faisait peur. Étais-je vraiment en train de faire des recherches pour faire un enfant toute seule ? Et malgré ce que je venais de lire et ce premier coup de massue, je ne voulais faire qu'une chose : continuer de lire. Je regardai ma

montre et vis qu'il était l'heure du déjeuner. J'aurais pu proposer à Lucie de manger ensemble, mais je voulais continuer à chercher des informations sur mon portable.

Je décidai d'aller manger des sushis au seul endroit où il faisait vraiment frais à ce moment de l'année : le centre commercial des Quatre Temps. Je me souvins de tout ce que Cecilia n'avait plus le droit de manger du fait de sa grossesse et me dis : « Profite maintenant pendant que tu peux. » Comme si j'étais certaine que j'allais y arriver... et même si tout ce que je lisais me donnait envie de fuir ma propre idée. En avalant mes makis au thon, je poursuivis ma recherche. Une femme avait décidé de faire un enfant seule après avoir essuyé trop de déceptions amoureuses dans sa vie et s'être rendu compte qu'elle approchait dangereusement de la limite de viabilité de ses organes reproducteurs.

Sans en parler autour d'elle, elle se lança dans un long processus de gestes médicaux fréquents : des piqûres d'hormones dans le ventre pour stimuler l'ovulation, des échographies et des prises de sang pour suivre la maturation des follicules. Une multitude d'allers-retours en secret à Barcelone, en vivant avec l'angoisse de devoir acheter des billets d'avion à l'improviste dès le premier appel de la clinique espagnole qui lui confirmerait qu'elle était en train d'ovuler ; puis se faire inséminer, prier pour que cela marche, recevoir des appels qui font l'effet d'un coup de hache dans le dos, « cela n'a pas fonctionné », tout recommencer... Je lisais son témoignage et mon humeur s'obscurcissait. Le fait de découvrir la réalité de ce processus me faisait perdre espoir, sachant que c'était aussi difficile uniquement parce que c'était illégal en France... Au lycée, quand j'étudiais le français, ma prof nous avait fait lire *L'Événement*, le roman culte d'Annie Ernaux où elle raconte son avortement clandestin dans la France des années 1960. Il me sembla contradictoire que, quelques

décennies plus tôt, il ait été illégal de vouloir se défaire d'un bébé, et qu'à présent, dans ce même pays, il soit illégal que l'on nous aide à faire un bébé seule.

J'étais en pleine réflexion, le portable encore dans la main et l'assiette de sushis maintenant vide, lorsqu'il se mit à vibrer : c'était William. Il était sorti chercher du pain à vélo et en profitait pour m'appeler. J'étais dans un état d'esprit tellement loin de celui vers lequel il essayait de me tirer avec son appel qu'après un bref instant où je sentis mes joues brûler en voyant son nom à l'écran, je devins très distraite. J'entendais sa voix au loin et pendant qu'il me parlait je fixais le ramequin de sauce soja, où flottaient encore quelques restes de wasabi. Il me dit :

— Je n'ai pas trouvé de moment pour t'appeler avant, tu n'imagines pas à quel point ta voix me manque, c'est comme si ça faisait un mois que je ne t'avais pas vue.

Comme je ne répondais pas, il se tut et me demanda si j'allais bien.

— Oui, je ne m'attendais pas à ce que tu m'appelles, c'est tout.

— Si ce n'est pas le bon moment, je te rappelle...

— Si, si, c'est bon, je suis en train de déjeuner.

— Où ça ? Comme ça, je peux t'imaginer.

— Aux Quatre Temps, mais je viens de finir. Et toi ? demandai-je pour ne plus être au centre de la conversation.

— J'attends devant la boulangerie, face à la mer.

Il hésita un moment puis il s'aventura à dire :

— J'aimerais tant être ici avec toi.

— Oui, mais tu y es avec ta famille.

Cela sonna comme un reproche, malgré moi. Et en même temps, je le pensais vraiment. Je n'aimais pas le fait qu'il essaye de me faire sentir qu'il aurait préféré être avec moi, car en réalité il était avec eux, et je ne le

croyais pas capable de faire quoi que ce soit pour changer cet état de fait. Je ne voulais rien savoir sur ce qu'il faisait en étant avec eux. J'aurais été naïve d'imaginer qu'il ne riait pas, qu'il ne passait pas de bons moments, qu'il ne lançait pas un regard chaleureux à sa femme tout en buvant du rosé face au coucher de soleil. William se tut un instant puis dit enfin, sur un ton qui sembla blessé :

— Si mes appels te dérangent, tu n'as qu'à me le dire.

— Bien sûr que cela ne me dérange pas, c'est juste... soupirai-je. Ne me parle pas de ce qui ne peut pas arriver, OK ? Accepte la situation telle qu'elle est, parlons juste de ça.

Je l'imaginai face à la mer, la tête baissée, en train d'écouter mes paroles et en essayant de déchiffrer ce que j'essayais de dire, et j'eus de la peine pour lui. Je me sentis coupable et je me dépêchai d'ajouter :

— Dis-moi, elle est comment la mer ?

— Plate, les gens se baignent, les enfants jouent au bord de l'eau et les terrasses du port sont pleines de gens qui boivent du pastis.

— Tu es déjà allé à la plage ?

— Pas encore, peut-être demain. De toute manière, je préfère la mer en Bretagne. L'eau ne ressemble pas à de la soupe, les vagues rendent l'expérience plus fun, tu te sens vivant, et si tu ne te rhabilles pas directement en sortant, tu tombes malade.

Sa voix avait changé, j'entendais clairement que cette plage bretonne l'aurait rendu beaucoup plus heureux que celle où il se trouvait à présent. Je conclus que le choix de la Méditerranée devait venir de sa femme, et qu'il n'avait sûrement pas son mot à dire dans son couple. Cela suscita en moi encore plus de peine, de compassion, d'envie de le sauver, de le protéger.

— Ça a l'air merveilleux.

— Je peux t'y amener, dit-il et mon cœur virevolta dans ma poitrine.

Puis il ajouta, plus prudemment :

— Si tu veux.

— Pourquoi pas, répondis-je.

Puis en regardant l'heure (même s'il ne pouvait pas me voir) je mis fin à la conversation.

— Faut que j'y aille, je retourne au bureau.

— Bien sûr, il ne faudrait pas que ton chef se fâche.

Je pouvais entendre qu'il souriait, et à ce moment-là il me manqua. J'aurais voulu passer mes doigts dans ses cheveux cuivrés, embrasser ces lèvres qui m'avaient rendue si heureuse lors de nos nuits à Buenos Aires, et poser ma tête sur sa poitrine, en ignorant les circonstances.

— Que veux-tu, mon patron est un con, plaisantai-je pour calmer mes propres pulsions – sinon j'aurais pu raccrocher avec un « tu me manques ».

— À plus tard, dit-il, puis je raccrochai.

J'entrai dans quelques boutiques avant de retourner travailler, j'avais mon après-midi devant moi, aucune tâche en attente, pas de patron pour scruter mes moindres faits et gestes, et moins d'enthousiasme pour lire d'autres témoignages sur l'insémination artificielle. Une fois de retour au bureau, je me préparai un café, je passai devant le bureau d'Olivia en espérant la trouver pour discuter un moment, mais elle était très occupée, alors je montai dans la terrasse seule. J'envoyai quelques audios à Fede sur WhatsApp : elle se connecta de suite et me répondit avec des nouvelles sur l'avancée de l'organisation du mariage, m'envoyant par la même occasion des liens au sujet des robes de demoiselle d'honneur et des fleurs. C'était exactement le genre de distraction qu'il me fallait. Je passai une demi-heure dehors et je retournai dans mon bureau, depuis lequel je poursuivis notre conversation encore un moment.

L'après-midi fut péniblement long et, à cinq heures et demie, je décidai de rentrer chez moi. En ouvrant la porte de mon appartement, je sentis une immense sensation de vide me gagner. Je ne supportais pas l'idée de passer la fin de la journée seule à ne rien faire. Pendant que je mettais les assiettes du petit déjeuner dans le lave-vaisselle et que je faisais mon lit en me disant que c'était un geste inutile car j'allais me coucher à peine quelques heures plus tard, je me souvins qu'il y avait une piscine pas loin et je décidai d'aller nager.

Lorsque j'y arrivai, l'odeur du chlore et l'ambiance lourde et chaude des vestiaires humides me frappèrent. Je rangeai mon sac dans un casier et je vis alors une femme à un stade avancé de grossesse. Son gros ventre donnait l'impression qu'elle allait exploser. Elle se regardait encore et encore dans le miroir pendant qu'elle se battait avec son bonnet de bain et, même si tout le monde sait qu'ils ne vont à personne, moi, je la trouvais belle. De dos, on n'aurait pu deviner qu'elle était enceinte, mais on pouvait le remarquer à sa manière de marcher, les jambes écartées et les pieds ouverts en canard quand elle s'éloigna pour aller aux toilettes. Mais son visage, même sans maquillage, irradiait la sérénité et le bonheur. Pendant qu'elle mouillait sa nuque et ses jambes sous la douche, elle se caressait le ventre délicatement, comme si elle pouvait déjà parler avec le bébé qu'elle portait. Je la vis dire bonjour à une autre femme qui était, elle aussi, enceinte, et je me demandai si la saison était propice pour accoucher. En quittant les douches et lorsque j'arrivai dans le bassin, je compris pourquoi il y avait autant de femmes enceintes : il y avait un cours d'aquagym prénatale.

En m'asseyant au bord de la piscine, je trempai mes pieds dans l'eau et j'observai les femmes en oscillant entre fascination et jalousie : elles étaient toutes là, en train de prendre soin d'elles pour être en forme pendant leur

grossesse, elles rayonnaient de bien-être et de calme, elles riaient aux blagues de l'instructeur. Je suis consciente qu'à ce moment-là elles auraient toutes pu avoir l'air d'une baleine, j'aurais sûrement pensé tout de même que c'étaient des déesses aquatiques de la maternité : mon objectivité commençait à être brouillée par mon propre désir d'enfant, qui prenait de plus en plus de place en moi, me faisant ressentir ce manque comme un trou physique et palpable, clairement délimité.

Je décidai enfin de plonger et de nager, en bougeant mes muscles et mes extrémités sans y accorder une once de concentration puisque, sur les quarante-cinq minutes que je passai dans l'eau, pas une ne s'écoula sans que je réfléchisse à comment faire un enfant toute seule. Tout ce que j'avais lu le matin me faisait peur mais cela semblait être la seule option : toutes les femmes qui racontaient leur expérience sur Internet l'avaient fait ainsi, dans une clinique à l'étranger, sans en parler autour d'elles, jusqu'à ce qu'elles obtiennent la fameuse échographie du premier trimestre, ce « feu vert » pour enfin confirmer et annoncer leur grossesse.

Le jeudi soir, j'appelai Cecilia pour que l'on se voie, mais elle était exténuée et me demanda si l'on pouvait se voir plutôt vendredi soir. J'acceptai son excuse qui me sembla plus que valide, et je retournai à la piscine. Cette fois-ci, il n'y avait pas de classe d'aquagym prénatale, et je fus déçue de me voir privée de cette vision qui me faisait percevoir la grossesse comme un peu plus proche. Ma semaine était interminable et ennuyeuse, je ne supportais pas de n'avoir rien à faire et d'être obligée de rester au bureau malgré tout. Je proposai mon aide à Lucie pour des tâches qui n'étaient plus de mon ressort, car elle avait toujours l'air occupée. William m'appelait de temps en temps, mais l'on ne s'écrivait pas. Nos appels étaient brefs, et je sentais qu'il aurait aimé que je sois plus expressive, mais je n'y arrivais pas. En raccrochant, je me sentais mal de ne

pas nourrir son besoin de romantisme, mais ensuite je l'imaginai en maillot avec femme et enfants et j'oubliais vite.

Cecilia et moi avions rendez-vous dans un bar près de l'Opéra après le travail. Nous ne serions pas seules, il y aurait aussi quelques collègues à elle que j'avais déjà rencontrés auparavant. Je les appréciais presque tous, sauf l'un des garçons qui me jetait toujours des regards lascifs, et une certaine Laura qui était particulièrement bruyante et un peu fouine, capable de dire n'importe quoi pour avoir raison et le dernier mot. La dernière fois que je l'avais vue, elle avait interrompu Cecilia à plusieurs reprises sans lui laisser la chance de reprendre ce qu'elle disait, car elle embarquait tout le monde comme dans un tsunami avec sa logorrhée, et Cecilia était trop polie pour reprendre la parole avec un « comme je disais », chose que les autres avaient appris à faire pour ne pas se faire marcher dessus.

J'arrivai la première et je choisis une grande table, même si je ne savais pas combien nous allions être. À dix-neuf heures et deux minutes, Cecilia m'envoya un message pour me prévenir qu'ils auraient cinq minutes de retard – elle était ainsi, considérée et respectueuse jusqu'au bout, et c'est pour cela que je l'adorais. Peu après, elle entra dans le bar accompagnée de cinq collègues et, en voyant qu'il manquait une chaise, Cecilia voulut aller en chercher une, mais je l'obligeai à s'asseoir et j'y allai à sa place. À ce moment-là, je sentis le regard lubrique de l'obsédé sexuel qui me scannait de la tête aux pieds, et je lui rendis son regard avec une expression hermétique, en espérant qu'il l'interpréterait correctement. Peu après que nous eûmes passé commande, Eduardo nous rejoignit, et j'en fus surprise car il terminait généralement le travail beaucoup plus tard. Il prit place à côté de Cecilia et lui demanda si elle avait passé une bonne journée, en lui caressant les cheveux, puis il posa sa grande main brune sur le ventre de sa femme et, en utilisant un ton de voix plus doux et aigu, il demanda au bébé

s'il était sage avec sa maman. Ils ne s'en rendirent pas compte, mais je vis la garce regarder une des filles et lever les yeux au ciel, en se moquant de lui, tandis que Marie les regardait, admirative, tout en exclamant :

— Que vous êtes mignons !

— Tu crois qu'il t'entend ? demanda Laura à Eduardo.

Elle le cherchait.

— Je ne sais pas si le bébé entend, mais ce qui est sûr ce qu'elle donne des gros coups de pied en guise de réponse, s'empressa Cecilia de dire, diplomate.

— Ce n'est pas juste une coïncidence ? insista-t-elle, et je sentis mon sang commencer à bouillonner.

— Qu'est-ce que t'essayes de dire, là ? lui demandai-je.

Je me fichais de créer un malaise dans le groupe.

Après m'avoir regardée quelques instants en cherchant une réponse digne d'un politicien, Laura s'apprêtait à ouvrir la bouche quand Marie l'interrompit avec le sourire :

— Moi, j'adore voir les papas si investis dès la grossesse. D'ailleurs, j'ai appris une nouvelle de dingue aujourd'hui, vous voyez Virginie, celle qui s'occupe des fiches de paie avec Fatima ? Eh ben, elle est enceinte aussi !

Elle avait tout dit très vite, comme si elle essayait de ramener la discussion vers un chemin plus sûr. Les gens du groupe répondirent avec différents degrés de surprise, et c'est là que la conversation devint intéressante.

— En fait, j'ai déjeuné avec elle ce midi, parce qu'on était les seules à avoir ramené nos tupperwares au boulot, et en voyant qu'elle avait mauvaise mine et qu'elle ne mangeait presque rien je me suis rappelé que ça a fait pareil pour Cecilia au début, et je lui dis en rigolant : « On dirait

que t'es enceinte ! » et elle est devenue toute nerveuse et m'a demandé pourquoi je disais ça, si j'avais entendu quelque chose... Et finalement elle m'avoué qu'elle l'était.

— Pas besoin de faire toutes ces cachotteries, commenta la fouine, qui sentait que l'épicentre de la conversation s'éloignait d'elle.

— Ben, en fait, si, parce que vous n'allez jamais le croire, mais je l'ai félicitée et puis juste comme ça, de manière innocente, je lui ai dit que je ne savais pas qu'elle était en couple, parce que, bon, elle a presque la quarantaine. Tout à coup, elle a eu l'air très sérieuse, elle m'a répondu qu'elle ne l'était toujours pas, mais qu'elle en avait marre d'attendre son prince charmant et qu'elle avait décidé de prendre son destin en main et se faire inséminer à Londres.

Je sentis mon cœur se lancer dans un galop effréné, je me concentrai sur cette histoire comme l'équipage d'un bateau perdu au milieu du brouillard se serait concentré sur la lumière du phare : je n'en croyais pas mes oreilles.

— Tu es sûre que c'est une bonne idée de nous raconter tout ça, Marie ? demanda Cecilia, inquiète.

— Ben, à vrai dire... hésita Marie, mais elle fut vite interrompue.

— Voyons, si elle ne veut pas que ça se sache, qu'elle n'en parle à personne ! lâcha Laura en prenant une gorgée de son verre de vin rouge. Et si elle a honte que ça se sache, peut-être qu'elle n'aurait pas dû le faire tout court.

— Pourquoi tu dis ça ? demanda Cecilia, et cela me surprit venant d'elle qui évitait toujours les conflits.

— Eh bien, parce que si le simple fait de devoir le raconter à une collègue, ça la gêne, imagine quand elle devra expliquer au pauvre gosse pourquoi il n'a pas de père. « Mon fils, c'est que mon horloge biologique

tournait et j'ai dû me dépêcher avant que mes ovaires deviennent fripés comme des raisins secs », dit-elle théâtralement avec son verre de vin à la main, en imitant la voix d'une femme âgée.

— Donc le fait de ne pas trouver ta moitié doit te priver d'être mère juste parce que votre gouvernement est fait de conservateurs aigris ? lui demandai-je, d'un ton si agressif que tout le monde me regarda comme si je venais de sortir un pistolet au milieu du bar.

Laura essaya de répondre mais je la pris de vitesse :

— Cela ne m'étonne pas, vous avez mis dix ans de plus que nous à autoriser le mariage gay.

— Ça, c'est vrai, dit Marie.

— Aucun rapport, dit le pervers. Moi, très sincèrement, en tant que mec, ça me fait peur que les femmes commencent à avoir des enfants seules. Si vous n'avez plus besoin de nous pour vous reproduire, comment va-t-on faire pour avoir des enfants ?

— Je pense que si tu es digne d'être papa, la femme qui voudra être avec toi préférera le faire avec toi que seule, dit Eduardo avec un fort accent espagnol, et je le remerciai de son commentaire.

— Et on peut savoir qui est le donneur ? demanda une fille qui s'était tue jusqu'ici. Parce que je suis désolée, mais je ne voudrais pas que mon enfant soit myope ou avec des dents tordues et dépenser des mille et des cents en ophtalmo et en dentiste si ça ne vient pas de moi...

— Et voilà, de l'eugénisme pur ! Jusqu'où va-t-on aller ? s'exclama Laura, en frappant la table avec sa paume ouverte.

— En réalité, je crois que certaines cliniques mettent à disposition des mamans un catalogue avec les caractéristiques physiques du donneur... expliquai-je, car je l'avais lu plus tôt dans la semaine dans l'un des reportages que j'avais trouvés.

— C'est vrai, Virginie me l'a dit aujourd'hui ! dit Marie. Elle préférerait un donneur aux yeux clairs parce que, dans sa famille à elle, tout le monde a les yeux clairs et elle ne voulait pas que son enfant se sente différent en grandissant.

— Ça, c'est du grand n'importe quoi, lança Laura. Cet enfant va se sentir à moitié orphelin toute sa vie, asséna-t-elle.

— Mais qu'est-ce qui te gêne tant ? demanda la jeune femme qui avait parlé plus tôt. Tu t'en fous du moment qu'elle est heureuse et je suis sûre qu'elle donnera plus d'amour à son enfant qu'un couple tradi qui se dispute à longueur de journée.

— Euh, tous les couples ne se disputent pas à longueur de journée... intervint Cecilia, en croisant les bras.

— Excuse-moi, ce n'était pas ce que je voulais dire, bien sûr que tous les couples ne s'entendent pas mal... C'est plutôt que si une femme se met en couple avec le premier venu juste parce qu'elle sent que c'est maintenant ou jamais, et qu'elle se sépare de l'homme juste après, alors que le bébé n'a même pas un an, ou bien elle ne s'en sépare pas mais fait vivre un enfer au bébé à la maison, dans une ambiance de disputes et sans amour... Ben je pense qu'il vaudrait mieux le faire toute seule, expliqua la jeune femme en faisant tourner son demi de bière entre ses mains, sans lever les yeux de la table.

— Mais cet enfant n'aura pas de référent masculin dans sa vie, il lui manquera cinquante pour cent de son héritage ! poursuivit Laura, qui voulait marquer des points à tout prix. Les psys la remercieront, c'est comme ça qu'ils s'en mettent plein les poches.

— Et sinon on en parle de tous ceux qui disparaissent dès que la meuf leur dit qu'elle est tombée enceinte ? Tu vas me dire que tous ces gosses finissent avec des problèmes psychologiques à vie ? Moi, j'ai une amie qui

a perdu son papa alors qu'elle avait à peine quelques mois, et je peux t'assurer que sa maman a fait un boulot merveilleux en l'élevant toute seule.

— Ça, c'est différent...

— Ce qui me paraît incroyable, l'interrompit Marie, c'est le coût du processus. Quand elle m'a dit combien ça lui avait coûté, la clinique et tout le reste, les billets d'Eurostar qu'elle devait prendre pour aller à Londres à la dernière minute... J'ai halluciné.

— Elle aurait mieux fait de se trouver un gars sur Tinder, dit le pervers, en riant à sa propre blague.

À partir de là, toute la conversation tourna autour des anecdotes des uns et des autres avec l'application, leurs rencards ratés, les histoires de profil avec de fausses photos, et d'autres pépites. Cecilia et Eduardo nous quittèrent à vingt heures car ils avaient réussi à avoir une table dans un restaurant où ils voulaient aller depuis longtemps. J'en profitai pour partir aussi et rentrer chez moi. Sur tout ce qui s'était dit ce soir-là au bar, la phrase qui résonna le plus dans mon esprit, curieusement, était la plus frivole : « Elle aurait mieux fait de se trouver un gars sur Tinder. »

À vrai dire, toutes ces femmes dont j'avais lu les témoignages, et même cette Virginie dont Marie avait parlé, elles avaient toutes quelque chose en commun : elles approchaient la quarantaine, et étaient donc pressées par leur horloge biologique qui les rapprochait dangereusement de la date à laquelle plus rien ne serait possible sur ce plan. Elles avaient donc besoin de mettre toutes les chances de leur côté pour arriver à tomber enceintes, elles n'avaient pas le temps de faire des essais. Moi, j'étais jeune, je n'avais pas de raison de soupçonner que j'aurais des soucis de fertilité, mes cycles étaient réguliers, pourquoi n'arriverais-je pas à tomber enceinte facilement ?

Les idées fusaient dans mon esprit sans suivre d'ordre particulier, je me souvins du détail des catalogues avec les caractéristiques des donneurs de sperme, les dépenses induites par les voyages de dernière minute à l'étranger pour se faire inséminer, les piqûres d'hormones... La méthode traditionnelle était tellement plus simple, il ne me manquait qu'un homme. Mais qui ? Un homme qui soit au courant de mon plan et qui soit prêt à m'aider ? Un amant rencontré lors d'une soirée alcoolisée qui n'aurait pas pris ses précautions ? Un beau gosse que je pourrais trouver sur Tinder ? Et s'il était beau mais bête ? Ou hyperactif. Ou autiste. Mon esprit allait si vite que je sentais mon cerveau bouillir, même mon cuir chevelu était en train de chauffer. J'étais tellement plongée dans mes pensées que je ne me rendis pas compte que j'étais arrivée chez moi.

Je téléchargeai Tinder pour la deuxième fois de ma vie. J'ouvris une bouteille de vin et m'assis au comptoir de ma cuisine américaine. Je commençai à *swiper*, gauche, gauche, gauche, encore gauche. Je ne sais pas combien de temps je restai ainsi, jusqu'à ce que je repose mon portable, écoeürée, en le laissant sur le bar. J'avais bu une demi-bouteille à moi toute seule. Je préparai des popcorns et ouvris l'appli à nouveau. Au bout d'un moment (cinq ou vingt minutes ?), je m'avouai à moi-même la raison pour laquelle je n'aimais aucun des hommes sur l'application : ils n'arrivaient pas à la cheville de William. William était beau. Il était intelligent. Il était respectueux. Il avait de la classe. Et je l'avais déjà, pas à cent pour cent, mais je l'avais pour moi. C'était donc pour cela qu'aucun autre profil ne me conviendrait. Aucun inconnu ne pourrait le dépasser.

À cet instant précis, il m'appela. Je le vis comme un signe, ou peut-être était-ce l'alcool qui me fit le voir ainsi. Ils avaient reçu des amis pour le dîner et il profita du moment des digestifs pour s'écclipser. Il dut se rendre compte que j'étais éméchée, il me dit que j'avais l'air différente.

— Je viens de boire une demi-bouteille de vin toute seule, si c'est ce que tu veux dire, lui dis-je en riant.

— Qu'est-ce que je ne ferais pas pour te voir comme ça.

Sans plus attendre, j'enlevai ma robe, je pris une photo de moi en soutien-gorge et la lui envoyai.

— Regarde tes messages, lui dis-je.

Après un silence, je l'entendis prendre une profonde inspiration.

— Tu ne peux pas me faire ça. Maintenant, j'ai envie de toi.

— On peut s'arranger, lui dis-je, en changeant le ton de ma voix sans faire exprès : on aurait dit une chatte en chaleur.

— Dis-moi ce que tu portes, me dit William, et j'eus l'impression qu'il peinait à respirer.

— Rien. Je viens de baisser ma culotte.

Je commençai à me caresser et à gémir au téléphone, j'imaginai que c'était lui qui me caressait, j'imaginai que j'étais là avec lui et que sa femme pouvait nous surprendre à tout moment, et oui, maintenant je m'en souviens et j'ai honte d'admettre que ces pensées m'excitèrent. Mais à cet instant précis, je n'aurais pas pu m'arrêter, je l'entendais se caresser à l'autre bout de la ligne et, rien que de l'imaginer, je le voulais encore plus, en me rappelant sa manière de faire l'amour à Buenos Aires, dans la douche, par terre, dans son lit. Quand je sus clairement qu'il avait fini, peu après moi, je l'entendis rire et il dit :

— Comment je vais faire pour me nettoyer maintenant.

Spontanément, cette phrase me parut grotesque venant de lui, qui était si élégant et si propre, mais c'était oublier le côté instinctif du sexe, qui est un acte animal face auquel nous sommes tous égaux. Nous raccrochâmes peu après, non sans qu'il me répète qu'il ne restait plus qu'une semaine à

tenir, et qu'il m'ait annoncé qu'il rentrait à Paris seul car sa femme et enfants resteraient dans le Sud plus longtemps.

— Si tu veux, on pourra aller quelque part rien que tous les deux.

— Je vais y réfléchir, répondis-je, et en raccrochant je ne pus éviter de penser au sperme qui était sûrement resté collé à ses doigts, et je trouvais cela tellement dommage. Quel gaspillage.

*

Je me souviens de la semaine qui suivit, la dernière du mois de juillet, comme d'un laps de temps étrange qui passa lentement au moment où je le vivais, mais que je ne pourrais pas décrire comme ayant duré sept jours si je n'avais pas vu défiler les jours dans le calendrier. Au bureau régnait toujours un calme plat. Je passai mes heures de travail à lire les éditions numériques des journaux et magazines que je n'avais pas le temps de consulter normalement, à envoyer des messages vocaux et à échanger des photos avec Fede sur WhatsApp, et même à téléphoner mes grands-parents depuis la terrasse. Quand je les appelai pour la deuxième fois, ma grand-mère s'inquiéta et me demanda s'il m'arrivait quelque chose pour que j'appelle si souvent, alors je ne l'appelai plus. Je savais qu'à son âge un soupçon pouvait devenir un monstre gigantesque qui assombrirait la totalité de son espace mental. C'était la dernière de mes intentions.

Une fois que nous ouvrîmes la porte au monde du sexe téléphonique, ma libido s'affola et je commençai à nous imaginer en train de coucher ensemble partout : dans son bureau, dans la salle de la photocopieuse, dans la cage d'escalier, sur la terrasse. Quand William m'appela lundi soir, alors que j'étais déjà chez moi, j'entendis dans le ton de sa voix la même urgence

que celle que je ressentais, et depuis ce jour-là chacun de nos appels se terminait de la même manière : lui et moi avions des orgasmes solitaires mais partagés, à mille kilomètres de distance.

En même temps que mon impatience qu'il revienne se développait, mon désir d'avancer dans mon plan grandissait. Il m'était impossible d'ignorer le fait que l'option la plus évidente et la plus simple – du moins sur le court terme – était de tomber enceinte de William. Mais serais-je capable de lui faire cela sans lui parler avant de mes intentions ? J'avais du mal à imaginer qu'il accepte de disparaître de ma vie si je lui disais que je voulais juste un enfant de lui et ensuite plus rien. Son sens des responsabilités l'empêcherait de se désintéresser de moi et du bébé, et je ne voulais pas ce type de relation avec lui. Je voulais être maman et je voulais l'être seule, je ne voulais pas que William fasse partie de cette branche de ma vie. S'il refusait catégoriquement, j'aurais perdu une opportunité en or et je devrais commencer à chercher sur Tinder ou, comme je l'avais lu dans un forum, des donneurs de sperme surgelé sur Internet ! Rien que d'y penser, je fus dégoûtée.

Si je voulais pouvoir tomber enceinte de William, il faudrait donc le faire sans lui en parler. J'arrivais toujours à cette même conclusion après de longues réflexions, puis mon éthique personnelle frappait à la porte en brandissant une multitude d'arguments contre l'idée : « Tu ne peux pas lui faire ça, un enfant dans le dos n'est pas un petit mensonge sans importance, il y aurait une personne partageant la moitié de son ADN en train de se balader dans la nature sans que son père ne soit au courant. Et quand l'enfant grandira ? S'il demande qui est son père ? Tu vas lui dire qui c'est au risque de détruire la vie de William ? Et d'un autre côté, à Buenos Aires, il n'avait pas pensé une seconde à mettre un préservatif ; il ne m'avait pas demandé si je prenais la pilule. Finalement, se protéger est une

responsabilité qui revient aux deux personnes dans un rapport, n'est-ce pas ? À cette étape de mon raisonnement, je décidai que, si une fois rentré des vacances il ne montrait toujours pas de signes d'inquiétude quant à la contraception, alors je pourrai mettre mon plan à exécution et je serai absoute de toute culpabilité. Mais une fois que William saurait que j'étais enceinte, sa galanterie le pousserait à vouloir s'occuper de tout, de ma grossesse, du bébé, par le biais d'une aide financière ou par sa présence ; il considérerait même l'option de divorcer... Et retour à la case départ pour mon cercle vicieux infernal de pensée, comme un hamster dans une roue.

Ces réflexions m'épuisaient et je me sentais emprisonnée car, malgré le fait que toutes les options devant moi avaient l'air compliquées, maintenant que j'avais vu clair en moi et que je savais que je voulais être maman, cela comptait plus que tout. Je ne voulais pas attendre de rencontrer l'homme idéal. Je ne voulais pas laisser une décision si importante au hasard, attendre de trouver cet homme qui ferait que je pourrais refaire confiance à quelqu'un au point de vouloir faire ma vie et des enfants avec lui.

L'option de l'insémination artificielle était toujours là, mais j'avais compris que c'était un processus long, fastidieux et onéreux... Et, pour être parfaitement honnête avec moi-même, je préférais éviter ce chemin sinueux en sachant que j'en avais un beaucoup plus direct devant moi.

Dimanche arriva. William avait réservé un train pour arriver à Paris dans l'après-midi. Je me demandai quel mensonge il avait bien pu raconter à sa femme pour justifier un retour à seize heures au lieu de neuf heures du soir, comme l'aurait fait une personne normale qui aurait voulu profiter au maximum de ses vacances en famille. Le fait d'imaginer William en train de mentir à sa femme le faisait baisser dans mon estime et, même si mon impulsion initiale était d'écarter ces pensées, ma conscience me prenait fort

par la main et m'obligeait à rester là, à regarder cette idée en face :
« N'oublie pas qui il est et ce qu'il est en train de faire. »

Je lui avais donné mon adresse. Je passai le dimanche à ranger mon appartement et à me faire belle. Je me disais que ce serait important pour lui. L'idée qu'il voie ma maison ne m'enchantait pas, j'étais en train de lui ouvrir les portes de mon intimité. Mais je ne voulais pas non plus aller à l'hôtel, préparer un sac avec des affaires de rechange et une brosse à dents et me lever à six heures du matin pour rentrer chez moi en Uber afin d'avoir le temps de me préparer avant de partir travailler.

Quand on sonna à la porte, mon estomac fit un saut dans le vide et je me sentis comme une adolescente sur le point de recevoir son premier baiser. Je l'attendais en nuisette, que je venais d'acheter le samedi même, noire avec de la dentelle au niveau du décolleté et du bas. La sensation de la soie sur ma peau nue me faisait me sentir voluptueuse, et dès que je lui ouvris la porte, quelques centimètres à peine, je vis son sourire et il me demanda en chuchotant s'il pouvait entrer. J'ouvris la porte en grand et l'attirai vers moi, nous nous embrassâmes comme dans les films, et il ferma la porte en la claquant derrière lui. J'eus du mal à le déshabiller, et nous finîmes par faire l'amour debout comme des âmes désespérées, avec une telle urgence et une telle hâte que dès que nous terminâmes nous fûmes déjà dans mon lit, prêts à faire l'amour à nouveau.

Nous dînâmes ensemble, dans mon salon, lui en T-shirt et caleçon et moi en nuisette. Curieusement, il n'y avait pas une once de honte ou de malaise entre nous. Quand nous étions ensemble, tout était naturellement fluide, et je me souvins que cela avait déjà été le cas à Buenos Aires. Le fait de me dire que cela ne durerait que temporairement assombrit mon regard une seconde, suffisamment pour qu'il s'en rende compte, et lorsqu'il me prit dans ses bras je sentis tout ce qu'il voulait me dire et que je lui avais

déjà fait comprendre que je ne souhaitais pas entendre. Nous nous embrassâmes à nouveau, et nous fîmes l'amour dans mon lit : cette fois-ci lentement, avec des regards intenses qui me faisaient mal au cœur.

Avant que l'on s'endorme, William me dit qu'il avait pris ses vêtements de travail pour le lendemain, mais qu'il pouvait rentrer chez lui si je le préférais. Je l'embrassai et lui dis que c'était d'accord, qu'il pouvait dormir chez moi. Je me retournai dans le lit et il m'enlaça par-derrière, en cuillère, et peu après je sentis sa respiration devenir plus régulière et lente dans mon cou. Ma dernière pensée avant de m'endormir fut que, peut-être, ce soir-là, j'étais tombée enceinte.

Le lendemain matin, William quitta mon appartement en premier et il prit le bus à huit heures et demie ; de mon côté, je sortis dix minutes plus tard et pris le bus suivant. Cette petite manœuvre me rappela une série d'espions que j'étais en train de regarder à ce moment-là, *Le Bureau des légendes*, et pendant un court instant cela me sembla amusant. Après, je me souvins que les mensonges avaient toujours la vie courte et je sentis mon cœur se serrer dans ma poitrine comme la veille.

William nous invita, Lucie et moi, à prendre un café pour que l'on se mette à jour concernant ce qui s'était passé pendant son absence et pour planifier les semaines suivantes. Je savais que cette situation le mettait mal à l'aise et j'observai qu'il osait à peine croiser mon regard, comme s'il voulait complètement ignorer ma présence. Cela me rappela le déjeuner de bienvenue de Lucie dans le restaurant italien et la façon dont je m'étais trompée de diagnostic en concluant qu'il ne me supportait pas. Sans pouvoir résister à la tentation, j'étirai les jambes sous la table et j'effleurai la cheville de William avec mon pied. Il retira sa jambe avec un sursaut comme s'il venait de prendre une décharge électrique, tout en essayant de rester impassible. Il enleva ses lunettes pour les nettoyer, comme il avait

l'habitude de faire lorsqu'il avait besoin de se recentrer, et je dus retenir un éclat de rire en le voyant faire un tel effort surhumain pour cacher ses émotions.

— On dirait que ses vacances ne lui ont pas fait tant de bien, dit Lucie dès que nous retournâmes dans notre bureau et que je fermai la porte.

— Ce doit être le mistral, on dit que ça rend nerveux, dis-je en feignant d'être distraite pendant que j'allumais mon ordinateur.

— Comment tu sais qu'il était dans le Sud ? demanda Lucie, surprise, et je me maudis.

— Il l'a dit au tout début, non ? mentis-je.

— Je n'ai pas l'impression.

— J'ai dû voir quelque chose dans son calendrier, alors, dis-je avec un sourire en espérant clôturer le sujet. Si tu as besoin d'aide sur ce qu'il vient de te demander, n'hésites pas, d'acc ? lui proposai-je pour qu'elle pense à autre chose.

Lucie me sourit et se mit à travailler. Je murmurai « je vais aux toilettes » comme si de rien n'était et me dirigeai vers la terrasse. Je fus surprise de voir que William y était, et en train de fumer de surcroît.

— Depuis quand tu fumes ? je ne pus m'empêcher de lui demander, et cela sonna comme une accusation.

— Depuis que mon interprète aime me faire vivre des situations dangereuses, répondit-il sans se retourner, en exhalant la fumée dans le vide.

Quand je m'approchai de lui, je m'appuyai sur la rambarde, en l'imitant, et vis qu'il souriait.

— Coquine, me dit-il.

— Je parie que tu as envie de me punir.

Je ne savais pas d'où me venait ce commentaire et je le regrettais immédiatement. Ce n'était pas du tout mon genre.

— Pas ici, répondit William en éteignant sa cigarette et en se dirigeant vers la poubelle pour la jeter. Ce soir, ajouta-t-il avant de quitter la terrasse.

Je restai perplexe un moment en me demandant si, maintenant, William croyait que je voulais faire une séance sadomasochiste, tout en craignant qu'il aime ce genre de pratiques.

À midi, nous déjeunerâmes séparément et l'après-midi je n'essayai pas de savoir s'il voulait que l'on passe la nuit ensemble. J'étais sûre qu'il me contacterait pour que l'on planifie quelque chose, et ce fut le cas : vers dix-huit heures, il m'envoya un texto pour savoir si j'étais libre après le travail et s'il pouvait venir chez moi ce soir. Je répondis que oui et cinq minutes plus tard je le vis quitter son bureau avec sa sacoche. J'en déduis donc qu'il partait me rejoindre directement chez moi. Peu après, j'éteignis mon ordinateur et dis à Lucie qu'elle devrait rentrer aussi, que je l'aiderais à finir ce qui lui restait à faire le lendemain. Elle sembla soulagée et nous quittâmes le travail ensemble, moi en bus, elle en métro.

En arrivant chez moi, je ne vis William nulle part. Comme je n'aimais pas envoyer de signaux d'anxiété ni d'inquiétude, je ne l'appelai pas ni lui écrivis pour savoir où il était. J'en profitai pour me doucher, faire le lit, ranger le salon... En voyant qu'il était passé dix-neuf heures et que William n'était toujours pas là, je commençai à m'inquiéter et à me dire qu'il avait changé d'avis, qu'il n'avait pas apprécié mon imprudence du matin et que c'était peut-être comme cela qu'il voulait me punir, en me faisant faux-bond, en m'infligeant ces affreux doutes. Je fis les cent pas dans mon appartement comme un lion en cage, jusqu'à ce que l'on sonne à la porte à vingt heures. C'était lui. Je lui ouvris sans poser de questions ni laisser

transparaître mon inquiétude. Quant à lui, il était comme d’habitude, détendu.

— Je suis désolé d’avoir mis si longtemps, je voulais rentrer récupérer quelques affaires chez moi.

En effet, il tenait un petit sac dans sa main droite et sa sacoche dans la gauche.

— J’espère que cela ne te dérange pas, je me suis dit que c’était plus pratique de les avoir ici.

Ma poitrine se dégonfla d’un coup et je me rendis compte que j’avais retenu mon souffle tout le long de ses explications, et je restai toute molle comme un flan.

— Tu veux un verre de vin ? lui proposai-je pour me détendre.

— Attends. Nous avons quelque chose à régler avant, dit-il en me prenant par la ceinture et en m’attirant vers lui.

Il m’embrassa comme un fou, comme s’il voulait dévorer ma bouche, mon visage, mon cou.

— J’ai attendu ce moment toute la journée, gémit-il entre deux baisers, comme un animal désespéré, en levant ma robe et en arrachant mes sous-vêtements.

Il me porta jusqu’au canapé, se mit sur moi et, tenant mes mains au-dessus de ma tête, il mordilla tout mon corps puis, sans prévenir, ayant à peine baissé son pantalon, il entra en moi en me faisant crier de surprise, et non de douleur. « Bon, si c’est sa version de me punir, j’accepte », pensai-je lorsque nous terminâmes. En réalité, il me semblait évident que ce n’était pas son style de sortir des bâillons et des menottes et de me mettre des fessées comme un Christian Grey, mais c’était justement parce qu’il semblait toujours tout avoir sous contrôle que j’avais pu imaginer qu’il aimerait peut-être également avoir le contrôle dans ses rapports sexuels.

Mais maintenant que je savais que ce n'était pas le cas, je plaisantai à nouveau sur ce que j'avais fait le matin et, en devenant sérieux, William me fit comprendre qu'il n'avait pas apprécié et qu'il préférait que l'on garde nos distances au travail. « On verra ça », me dis-je et, en me levant pour nous servir deux verres de vin, j'eus une idée pour le tester et voir jusqu'où il était prêt à aller.

Le lendemain matin, nous étions en train de nous préparer pour aller travailler : lui boutonnait sa chemise blanche devant la glace, et je mettais mes sandales, et l'espace d'une seconde je me dis que cela aurait pu être mon quotidien. Pas avec un autre, bien sûr, mais avec lui. Et j'aurais été heureuse. Je ne nous voyais pas seuls : je le voyais aider l'aînée à mettre son sac à dos, tandis que je faisais les lacets du petit et, sans le vouloir, je souriais avec le regard dans le vide.

— Je pars d'abord, comme hier.

La voix de William me rappela que nous avions une relation clandestine, que ces images n'existaient que dans mon esprit et que toutes les précautions que nous prenions n'étaient pas temporaires. Que ce que l'on avait maintenant serait tout ce que l'on n'aurait jamais et que ce dont je rêvais, je ne l'aurais pas avec lui. Il m'embrassa sur les lèvres avant de partir, mais j'avais un arrière-goût amer dans la gorge, et dès qu'il partit je dus retenir mes larmes, des larmes de rage et de frustration. Je me sentis seule, très seule.

J'envoyai un message à Cecilia et lui proposai de se voir le soir après le travail, avant qu'elle ne parte en vacances à Menorca avec Eduardo. Sa famille avait une maison là-bas et ils y passaient toujours deux semaines au mois d'août.

Cela faisait partie de mon plan pour tester William.

*

William et moi ne nous vîmes pas de la journée. Nous échangeâmes des e-mails pour des sujets « officiels », en y mettant toujours les formes, et j'aidai Lucie avec ses tâches. Un peu après cinq heures, William m'envoya un message pour savoir si je voulais que l'on se voie à nouveau le soir. Avec un immense plaisir, je lui répondis que je n'étais pas disponible, que j'avais d'autres plans. Je ne lui dis pas avec qui ni jusqu'à quelle heure – délibérément. Il me répondit : *D'accord, préviens-moi si tu ne rentres pas trop tard. J'aimerais te parler de quelque chose.* Et, même si maintenant je brûlais de curiosité, je décidai que si je terminais tôt ma soirée avec Cecilia, je ne le préviendrais pas. Il ne fallait pas que l'on passe la nuit ensemble.

Cecilia ne resta pas longtemps, nous prîmes un verre en terrasse et elle rentra car elle était épuisée. Son ventre ne cessait de gonfler et elle se sentait de plus en plus pataude, lourde. Elle me montra qu'elle avait des varices sur la jambe gauche et que cela la déprimait, elle se plaignait de la chaleur insupportable et disait avoir hâte de passer la journée dans l'eau pour ne plus souffrir du poids supplémentaire qui lui faisait mal au niveau de ses articulations. Je la trouvais toujours aussi belle, mais à vrai dire elle avait l'air plus fatiguée que d'habitude et elle supportait mal la chaleur. Nous nous séparâmes vers huit heures du soir, non sans qu'elle m'ait demandé mille et une fois si je voulais qu'elle me rapporte quelque chose d'Espagne. Je lui répondis de s'occuper de ses propres envies et de ne pas s'inquiéter pour moi, j'arrivais à trouver mon bonheur dans la section gourmet des Galeries Lafayette. Je rentrai chez moi avant neuf heures. Je savais que je n'avais qu'à envoyer un texto et William serait chez moi en vingt minutes, mais je ne le fis pas. Je voulais lui manquer.

Le lendemain, je mis une robe dont je savais qu'elle m'allait particulièrement bien. Elle était blanche et moulante, avec un décolleté qui, sans être provocant, révélait la dentelle de mon soutien-gorge si je m'inclinais un peu. Je laissai mes cheveux détachés et mis beaucoup de parfum avant de quitter mon appartement : sur ma nuque, mes seins, le cuir chevelu. Peu après son arrivée, j'entrai dans le bureau de William pour lui poser des questions relatives au travail. Je me penchai sur son bureau de façon à ce qu'il voie mon soutien-gorge. Après, je trouvai une excuse pour contourner son bureau et lui montrer quelque chose sur son ordinateur, en me rapprochant dangereusement de lui, jusqu'à ce que mes cheveux caressent son épaule et en m'assurant qu'il sentait mon parfum. Cela fonctionna, je le sentis poser sa main sur ma fesse, et il commença à chercher le moyen de la passer sous ma robe. Je m'écartai soudainement et, sur un ton réprobateur, je le réprimandai :

— Tu avais dit pas ici.

Je quittai son bureau en retenant mon envie de rire. Cela avait été trop facile. Et cela ne faisait que commencer.

À peine une heure plus tard, j'allai dans les toilettes et, après avoir levé ma jupe, je pris mes fesses en photo et les envoyai à William avec un message : *Cette nuit je suis dispo*. Lorsque je revins dans mon bureau, je vis que j'avais un e-mail de sa part me demandant de lui faire je ne sais combien d'impressions, chose que je n'étais évidemment plus censée faire car je n'étais pas sa secrétaire. Je cachai un sourire triomphal et me dirigeai vers le débarras qui faisait office de salle de reprographie en étant certaine qu'il y serait. Dès que j'entrai, il me demanda s'il y avait quelqu'un dans le couloir. Je secouai la tête et il ferma la porte derrière moi, à clé. En me poussant doucement contre la porte, il chuchota très près de ma bouche :

— T'as gagné.

En un clin d'œil, il me tourna vers la porte, remonta ma jupe, et me prit par-derrière. Je crois que cela ne prit pas plus de deux minutes au total. Sans dire un mot, je remis ma robe et me recoiffai puis, en m'assurant qu'il n'y avait personne dans le couloir, je partis vers les toilettes en serrant les jambes pour ne pas couler sur le chemin. Je pensai que, si avec cette fréquence effrénée de relations sexuelles non protégées je n'arrivais toujours pas à tomber enceinte, c'était Dieu qui me punissait d'être mauvaise. Et encore, je ne croyais pas en Dieu.

Ce soir-là, je le laissai venir chez moi. Il avait dit qu'il s'occuperait du dîner et arriva avec deux sacs remplis de sushis, de sashimis, de gyozas et de crevettes tempura comme si nous étions six.

— On attend quelqu'un ? plaisantai-je quand il commença à déballer plateau après plateau.

— Je ne savais pas ce que tu préférais, et en plus j'ai une surprise pour toi.

Il se mit à chercher dans sa sacoche et je priai pour que ce ne soit pas un bijou que je serais obligée de porter pour ne pas l'offenser, mais qui ne serait jamais autre chose qu'un prix de consolation parce que j'étais « l'autre ». Mais non. C'était la photocopie d'une réservation pour un gîte en Bretagne à partir du jeudi suivant.

— Et le boulot ? demandai-je.

— J'ai posé mon vendredi, toi, tu peux dire que t'es malade.

— Ça va être suspect.

— Qui va te demander l'arrêt du médecin, ton patron ? dit-il avec un rire sournois qui me prit au dépourvu, car ce n'était pas son genre de profiter de sa position pour faire des choses « illégales ».

— Et ta femme ? je ne pus me retenir de demander.

— Elle est toujours dans le Sud, elle n'en saura rien.

— On ne vous connaît pas dans cette partie de la région ?

— Celle-ci précisément, non.

« Bien sûr que non, suis-je bête, bien sûr qu'il a pris toutes ses précautions. Qu'il ait accepté de baisser son pantalon dans la salle des photocopies parce qu'il était excité ne veut pas dire qu'il va faire des conneries partout », pensai-je.

— Tu n'as pas l'air enthousiasmée, dit-il, le visage sombre.

— Si, si, je t'assure que si, lui répondis-je en l'embrassant pour le rassurer. C'est juste la surprise, je ne m'y attendais pas du tout ! m'exclamai-je, en exagérant maintenant ma joie.

Je me levai pour aller chercher une bouteille de vin blanc dans le frigo.

— Allez, fêtons ça, suggérai-je en nous servant à boire.

BRETAGNE

Il vint me chercher chez moi jeudi soir après le travail. Nous avions cinq heures de route devant nous, mais cela ne nous dérangeait pas d'arriver tard. Je fus surprise en le voyant arriver dans une BMW, je le voyais plus comme un homme à Volvo. Je le lui diss

— C'est une location, répondit-il comme unique explication.

Une fois que nous quittâmes le périphérique en laissant la région parisienne derrière nous, je le sentis se détendre. En lâchant enfin le levier de vitesse, il posa sa main droite sur mon genou, un geste qui me rappela mes parents lors de toutes nos balades en voiture quand j'étais petite. Il mit de la musique et conduisit un moment sans parler, mais notre silence ne m'incommodait pas. Je me sentais en sécurité à ses côtés, et j'aimais le voir conduire : c'était une image de plus de lui en train de faire quelque chose de la vie de tous les jours, le genre de chose à laquelle on n'attache pas d'importance et qui est devenue un geste banal après avoir passé des années avec la même personne. Sans que je m'en sois rendu compte, cela faisait un moment que je le regardais, mais heureusement je tournai la tête pour observer le paysage avant d'avoir trop l'air d'une femme amoureuse.

Nous arrivâmes à destination au milieu de la nuit, mais des spots discrets et placés stratégiquement éclairaient la façade de la maison, une grosse bâtisse avec des murs épais en pierre et des volets rouges. L'air sentait l'océan et on n'entendait pas un bruit autour de nous. William me regardait et, quand il me vit sourire, il sourit lui aussi, et me dit :

— Je savais que tu allais adorer.

On nous avait laissé la clé de la maison dans un pot de fleurs sur un appui de fenêtre, alors nous entrâmes comme si nous étions chez nous. Il y avait une bouteille de cidre et une boîte en métal remplie de biscuits de la région sur la commode de l'entrée, le tout accompagné d'un court mot écrit à la main : *Bienvenue en Bretagne*.

Je me dirigeai vers l'extérieur pour aller chercher ma valise mais William me renvoya à l'intérieur et m'encouragea à me mettre à l'aise pendant qu'il s'occupait de tout. J'en profitai pour allumer toutes les lumières de la maison et me rendre compte de l'espace. Un petit escalier montait à l'étage, où, j'imaginai, se trouvait la suite parentale. William amena nos valises là-haut et je le suivis, en m'affalant sur le lit tellement j'étais fatiguée. Malgré le fait qu'il était une heure du matin et que nous étions tous les deux visiblement épuisés, nous étions incapables de ne pas transformer une étreinte tendre en un baiser lent et passionné, en une jambe enroulée sur une fesse, en un besoin animal de coller nos sexes et d'accrocher le corps de l'un à l'autre jusqu'à ce que tout se termine avec nos doigts entrelacés et son front collé au mien, avec un regard qui voulait tout dire mais qui devait en rester là, au stade de regard silencieux. Si nous l'avions dit à voix haute, cela n'aurait servi qu'à le rendre plus douloureux, plus réel. On oublie plus facilement quelque chose qui n'a jamais été nommé.

*

Les jours précédant notre escapade, j'avais commencé à devenir obsédée par mes règles. À chaque fois que j'allais aux toilettes, je baissais ma culotte en priant pour que la fameuse tache rouge ne soit pas là. Si, tout à coup, je me sentais humide, je courais pour vérifier si c'était cela ou non. En préparant ma trousse de toilette pour aller passer le week-end en Bretagne, je pris suffisamment de tampons et de serviettes hygiéniques en me disant que j'aurais sûrement mes règles aussitôt arrivée là-bas : toujours au mauvais moment, prêtes à ruiner les occasions spéciales. Et en même temps, j'étais sûre que je ne les aurais pas, car j'étais persuadée que nous avions eu tellement de rapports non protégés qu'il était impossible que je ne sois pas tombée enceinte. Je naviguais avec une telle conviction entre ces deux idées – celle que j'allais avoir mes règles lors de notre escapade pour que tout soit fichu, et celle que j'étais tombée enceinte – que je me sentais nulle de ne pas être capable d'en choisir une des deux. Je me demandai où était mon instinct lorsque j'en avais le plus besoin.

En me réveillant le premier matin, William n'était pas dans le lit. Immédiatement, je regardai mes sous-vêtements sous les draps. Toujours rien. Je soupirai, soulagée : j'avais toujours mes règles le matin, si elles n'étaient pas encore là, je ne les aurais pas de la journée. Je regardai ma montre, il était dix heures. Je n'arrivais pas à croire que j'aie dormi jusque si tard et que je n'aie pas entendu William se lever. Je ne résistai pas à la tentation de traîner au lit, enveloppée dans les draps et la couette fine, au chaud, en attendant que William revienne. Peut-être me rendormai-je, car tout à coup je sursautai en entendant des bruits de vaisselle et de tiroirs que l'on ouvre et referme. Peu après, William apparut dans la chambre avec le

petit déjeuner : croissants, pains au chocolat, du pain chaud et deux tasses de café fumantes.

— Ça y est, ma reine espagnole est enfin réveillée, dit-il en guise de bonjour, en posant le plateau sur la table et en me décochant un sourire resplendissant.

— Disons que tu n'es pas très discret, plaisantai-je.

— Je trouvais que tu avais assez dormi, répondit-il, et cela me rappela ma mère, qui répondait avec la même phrase à mes grognements lorsqu'elle me réveillait en ouvrant brusquement les volets, en claquant les portes et en mettant la radio bien fort les lendemains de soirée.

— Tu ne manges pas ? lui demandai-je, la bouche pleine, pendant que mon croissant s'effritait en mille miettes que je peinais à ne pas faire tomber sur les draps.

— J'ai déjà mangé le mien sur le chemin, je t'accompagne pour le café.

— Merci, c'est trop bon, arrivai-je à dire avec la bouche encore pleine, en buvant une gorgée du café serré qu'il avait préparé.

— Je me disais qu'on pourrait prendre la voiture pour passer la journée à Saint-Malo, t'y es déjà allée ?

Je fis non de la tête tout en mordant dans mon pain au chocolat, qui était tout aussi bon que le croissant. Je sentais le chocolat onctueux et le beurre recouvrir ma bouche d'une fine couche de graisse. Lui aussi, il s'en rendit compte, car il passa son pouce sur mes lèvres pour me nettoyer, puis il se lécha le doigt sans me quitter des yeux, qui brillaient déjà de cette lueur caractéristique de l'excitation.

Nous montâmes dans la voiture à midi. D'abord, nous nous promenâmes sur les remparts de la ville, qui était assaillie par les touristes :

je l'imaginais plus calme. Depuis les remparts, on voyait la plage, des gens faisaient du windsurf malgré le temps couvert.

— Tu veux descendre ? me demanda-t-il.

Je suggérai d'aller déjeuner d'abord et c'est ce que nous fîmes. Dès que nous arrivâmes dans le restaurant, j'allai aux toilettes, car j'avais cru sentir ma culotte mouillée. Quand je me nettoyai avec du papier toilette, je le regardai et je découvris un fil rosé. Je sentis une légère déception en reconnaissant le début des règles, mais le doute était permis, et ce fut plus fort que moi. Toujours assise sur les toilettes, j'ouvris mon portable et cherchai sur Google : *tâche rosée règles ou grossesse*. Après avoir consulté plusieurs pages, j'étais tout aussi perdue qu'avant. Une tâche rosée autour de la date des règles pouvait être un saignement d'implantation, ou bien juste le début des règles. Le seul moyen de le savoir avec certitude était d'attendre d'avoir ses règles « pour de vrai » ou, en leur absence, de faire un test de grossesse après plusieurs jours de retard.

Lorsque je retournai à table, William me demanda, inquiet, si tout allait bien. J'acquiesçai avec un sourire en espérant qu'il ne se rendrait pas compte de mon changement d'humeur. Nous commandâmes une galette garnie de jambon, de fromage et d'œuf, ainsi que du cidre. Quand nous eûmes terminé, le serveur nous apporta la carte des desserts, et William fut surpris que j'aie encore de la place pour une crêpe sucrée. Il me demanda en riant où est-ce que je mettais tout ça, ce à quoi je répondis que j'avais emmagasiné assez pour l'hiver.

— Tu ne sais pas ce que tu dis, tu es parfaite, répondit-il en me prenant la main.

Il passa ses doigts entre les miens et caressa mes articulations tout en me lançant un de ses regards intenses. Quand il me souriait, cela faisait ressortir ses très légères pattes d'oie, et je fus submergée par une vague de

tendresse. Il fallait que je me retienne pour ne pas le caresser juste là, à cet endroit qui montrait les signes visibles de sa fragilité humaine.

Après le dessert, nous descendîmes nous promener le long de la plage. L'eau salée nous léchait les pieds : elle était froide, c'était rafraîchissant après tout ce que j'avais mangé. Mon téléphone sonna, c'était Fede qui souhaitait lancer un appel vidéo. Je refusai, mais culpabilisai et lui envoyai un message audio en lui demandant si c'était urgent, en lui expliquant que j'étais au travail et que je ne pouvais pas répondre. Quand je rangeai mon portable et dis « c'est bon », William affichait un air sérieux. On continua de marcher mais il avait le regard perdu vers l'horizon, et tout à coup il me dit :

— Je suis désolé que tu doives mentir à cause de moi.

Comme à chaque fois qu'il essayait de parler explicitement de sa culpabilité par rapport à la réalité de notre relation, je m'empressai de lui dire de ne pas s'inquiéter. Mais il continua :

— Je sais que tu ne mérites pas ça. Tu es une femme merveilleuse. Tu es...

Il se tut un instant puis continua :

— J'aurais voulu te rencontrer plus tôt.

J'arrêtai de marcher, lui lâchai la main, et il s'arrêta aussi.

— William, me dire que tu voudrais que la situation soit différente alors qu'elle ne le sera jamais ne sert qu'à nous faire du mal. S'il te plaît, vivons le moment présent, ne le transformons pas en douleur.

Je fus surprise de mon tact, de ces paroles rationnelles, alors que j'aurais aimé lui dire que nous savions très bien tous les deux qu'il ne quitterait jamais sa femme, qu'il pouvait arrêter les sérénades romantiques. Ce n'est pas que je ne le croyais pas, mais je préférais qu'il le garde pour lui, qu'il supporte sa souffrance en silence, car de mon côté j'en avais déjà

assez à gérer en devant constamment négocier avec ma propre conscience. Je crois qu'il apprécia l'élégance de mon argument, puisqu'il se limita à me prendre dans ses bras un long moment, en respirant avec son nez dans mes cheveux et en plongeant ses doigts dans ma ceinture. Quand il s'écarta, il me fit un sourire amer et nous continuâmes notre balade en silence.

Après avoir passé l'après-midi dans le centre historique de la ville, nous nous arrê tâmes pour prendre un verre de vin blanc et nous terminâmes par des fruits de mer dans un restaurant avec vue sur la mer pour le dîner. Entre deux huîtres, le téléphone de William sonna et, une expression contrite sur le visage, il s'excusa et sortit prendre l'appel dehors. Le fait de savoir que, si mon plan marchait, je devrais totalement éradiquer ma relation avec William et effacer tout ce que nous étions en train de vivre rendait ces rappels incessants sur la nature de notre relation plus supportables. J'avais beau couper net à chaque fois que William essayait d'aborder sa souffrance pour nous éviter des conversations désagréables, cela ne suffisait pas à nier ce que je ressentais au fond de moi, malgré mes craintes et mes convictions.

De retour au gîte, j'eus mes règles. Je le sus immédiatement, dès que je sortis de la voiture, je le sentis et courus aux toilettes. Je pris une douche pour me laver, en maudissant encore une fois cette manie des Français de ne pas avoir de bidet, et je mis un tampon. Non seulement j'étais déçue de savoir définitivement que je n'avais pas réussi à tomber enceinte ce mois-ci, mais je me dis que, de plus, le week-end en amoureux était fichu. Avec George, nous ne faisons jamais rien lorsque j'avais mes règles, c'était un accord tacite entre nous. Dès que les choses commençaient à s'emballer, si je lui disais « j'ai mes règles », il se calmait complètement. Les jours qui suivaient, il demandait « tu as toujours tes règles ? » et je comprenais que, tant que ce serait le cas, il était impensable pour lui d'avoir des rapports.

Parfois, continuer ne m'aurait pas dérangée, en réalité, cela ne me semblait pas si grave, mais je n'étais pas un homme et je ne pouvais pas imaginer à quel point il pouvait être désagréable ou impressionnant d'avoir le pénis couvert de sang.

Quand je sortis des toilettes, William m'attendait dans le lit, en caleçon. Il me prit dans ses bras, m'embrassa timidement dans le cou, ronronna que je sentais bon, et je fus obligée de dire la phrase magique, à mon grand regret car j'avais moi aussi envie de plus. Quelle ne fut pas ma surprise en constatant que cela ne semblait pas le déranger.

— Nous pouvons aller sous la douche, ou je peux prendre une serviette pour protéger le lit, dit-il tout en me caressant le visage et les cheveux.

Craignant qu'une serviette ne suffise pas à ce que le lit ne finisse comme une scène de crime, je dis que je préférais la douche, et j'y allai en premier pour enlever le tampon que je venais de mettre à peine quelques minutes plus tôt – il était pratiquement sec. Une fois que j'eus terminé, je l'appelai, et j'eus presque honte de le voir apparaître complètement nu avec une érection qui avait l'air menaçante. En plein milieu de l'acte, il me sembla reconnaître l'odeur métallique de mon propre sang, mais heureusement l'eau de la douche faisait tout disparaître instantanément. William ne semblait point perturbé, il me demanda juste plusieurs fois si j'allais bien, si je n'avais pas mal. Sa capacité à rester respectueux en toutes circonstances ne cessait de me surprendre : c'était comme s'il ne se laissait jamais aller complètement.

Le lendemain matin, nous nous levâmes à l'aube : William avait prévu que l'on visite l'île de Bréhat et il fallait conduire presque deux heures pour arriver au port et ensuite prendre une vedette qui nous amènerait sur l'île. La brise marine jouait avec mes cheveux, qui venaient cacher mon visage. Je me dis que cela ne me dérangerait pas d'habiter dans un endroit comme

celui-ci, loin de la pollution et de l'odeur de béton brûlant. Malgré le fait d'avoir grandi habituée à la chaleur suffocante grenadine, l'été à Paris était étouffant. Le paysage de l'île me fit penser à celui de la côte anglaise, mais la couleur de l'eau était turquoise et non gris d'acier. Quand je le dis à William, il me demanda combien de temps j'avais vécu en Angleterre. Il semblait vouloir en savoir plus sur mon passé, mais je répondais à contrecœur, en me rendant moi-même compte qu'il m'était encore désagréable de revisiter cette partie de ma vie. Après avoir erré dans les rues de l'île, nous trouvâmes une crique rocheuse qui semblait déserte. Nous étions presque arrivés près de l'eau lorsque je glissai et, en m'appuyant sur ma main pour éviter une chute désastreuse, je sentis une douleur aiguë dans ma paume. William s'assit immédiatement à côté de moi et, avec une expression inquiète, il prit ma main. Je m'étais coupée.

— C'est peu profond, dit-il, et sur-le-champ, sans me laisser le temps de réagir, il porta ma main à sa bouche et il lécha ma blessure, en suçant pour arrêter le saignement.

Après quelques secondes sans bouger, je dis que j'avais des mouchoirs mais, lorsque j'essayai de retirer ma main, William la retint et ordonna :

— Ne bouge pas, je m'en occupe.

En la posant délicatement vers le haut sur mon genou, comme un oisillon tombé de son nid, il chercha dans mon sac à dos et sortit quelques mouchoirs qu'il mouilla avec de l'eau de sa gourde. Il s'occupa de ma blessure avec beaucoup de douceur.

Je ne savais pas si je devais me sentir comme sa maîtresse ou sa fille, et j'étais perturbée par le fait qu'il ait sucé mon sang. C'était curieux, le fait d'avoir couché avec lui en ayant mes règles la veille ne m'avait pas fait le même effet. C'était comme s'il s'agissait d'un échange trop sacré, de quelque chose qui ne pouvait se passer qu'entre deux personnes qui allaient

passer leur vie ensemble. Je restai immobile, à l'observer, il était si tendre avec moi... Comment pouvait-il avoir ces sentiments envers moi alors qu'il savait que nous n'avions pas d'avenir ensemble ? Et comment pouvais-je me laisser envahir par ces sentiments en sachant que, au moment où je réussirais à avoir ce que je voulais, je devrais disparaître de sa vie ? Je retirai ma main brusquement en disant que cela ne saignait plus et que je n'avais plus mal. William me regarda en silence, remit mes cheveux ébouriffés derrière mon oreille. Pendant ce temps-là, je regardais la mer et je me demandais combien de personnes, combien de vies avaient regardé la même mer et avaient ressenti des choses aussi fortes que nous. Des vies qui n'existaient plus et qui, après des décennies à palpiter, étaient parties et étaient retournées au néant.

*

Le retour à Paris me sembla long, le silence était plus lourd qu'à l'aller. Je sentais William tendu, comme lorsque nous étions rentrés de Buenos Aires et que nous ne savions pas ce qu'il allait se passer. Sa femme devait encore rester une semaine de plus dans le Sud avec leurs enfants, alors nous aurions toute la semaine pour nous voir secrètement chez moi, mais je soupçonnais qu'à chaque kilomètre en moins entre Paris et nous le cœur de William se serrait un peu plus. Ou bien peut-être que je projetais tout simplement mes propres sensations et que tout allait parfaitement bien pour lui. Dès que nous entrâmes en région parisienne, le trafic devint dense et nous mîmes plus d'une heure à traverser le périphérique pour arriver chez moi. William ne resta pas dormir dans mon appartement, il n'avait pas ses vêtements pour le travail, me dit-il, et au fond je me dis que c'était mieux

ainsi. Ce soir-là, pendant que je mangeais des popcorns pour le dîner, je décidai que, dès le mois prochain, j'achèterais des tests d'ovulation pour m'assurer que je faisais le nécessaire pour mettre toutes les chances de mon côté.

OceanofPDF.com

PARIS

Le mois d'août à Paris a un certain charme : les rues et les transports publics sont pratiquement vides et, sachant que l'une des choses que je déteste le plus dans la capitale est le fait qu'elle soit trop peuplée, cela me plaît de voir la ville sous un angle différent. La chaleur, par contre, est lourde. Le bitume semble faire la danse du ventre lorsque l'on regarde au loin, et toutes les odeurs deviennent plus fortes et dérangeantes. Je me souviens des mois d'août de mon enfance, quand j'allais sur la côte avec mes parents, ou de ceux de ma jeunesse, où je partais découvrir le monde, en dormant dans des hôtels avec mes amis et avec George. Désormais, j'étais dans cette ville gigantesque qui phagocyte le moindre atome d'individualisme et qui vous transforme en minuscule fourmi. J'allais au travail à une période où tout le monde savait que rien ne se passait, où les gens occupaient leurs journées à regarder leur portable ou à lire les infos en ligne.

Pour moi, avec ce nouveau cycle menstruel fraîchement démarré arriva l'espoir de faire mieux cette fois-ci, et je passais plusieurs heures par jour à chercher des conseils pour tomber enceinte. J'étais ébahie de constater à

quel point quelque chose que j'avais toujours cru très simple était en réalité assez technique.

À l'adolescence, on nous apprend que chaque rapport peut mener à une grossesse, mais en pratique on ne peut tomber enceinte que quelques jours par mois, sans même toujours avoir cent pour cent de chances que cela arrive. Je découvris même que certaines femmes prenaient leur température quotidiennement pour savoir quand elles ovulaient. Il me semblait plus simple d'uriner sur une bandelette que de noter ma température tous les jours, alors entre midi et deux je me dirigeai vers la pharmacie la plus proche et j'achetai des tests d'ovulation, ainsi qu'une boîte de paracétamol et une crème solaire pour avoir moins honte lors de mon passage en caisse. La pharmacienne ne fit aucun geste qui laisse entrevoir une quelconque sororité au moment de scanner la boîte rose. Maintenant que j'y pense, elle avait sûrement des instructions spécifiques à ce sujet. J'avais également lu qu'il était conseillé de prendre de l'acide folique avant de tomber enceinte et, même si je trouvais cela un peu exagéré, j'en demandai une boîte.

— De 0,4 ou 5 milligrammes ? demanda la pharmacienne sans lever les yeux de l'écran de son ordinateur.

— Euh, je ne sais pas, la dose normale ? répondis-je, hésitante – je ne m'attendais pas à cette question.

— Vous êtes enceinte ?

« Bien sûr que non, idiot, pourquoi donc acheter des tests d'ovulation si je l'étais ? », pensai-je.

— Pas encore, me limitai-je à répondre.

— Je vous mets la dose normale de 0,4, annonça-t-elle en partant à l'arrière du magasin.

Il me restait tant de choses à apprendre et je n'étais même pas encore enceinte. Je pensai à tout ce que Cecilia me racontait – et je me dis qu'elle

ne me disait sûrement pas tout par pudeur ou parce qu'elle n'en avait pas encore eu l'occasion – et je me sentis mal à l'aise en me rendant compte que j'allais tout vivre seule, sans quelqu'un à qui tout raconter, du moins pas pendant les premiers mois.

L'après-midi, je parlai enfin avec Fede, car je n'avais pas retourné son appel depuis le week-end. Elle passait quinze jours de vacances avec Luca à Naples – mais ce n'étaient pas vraiment des vacances, elle travaillait plutôt en tant que *wedding planner* à temps plein puisqu'elle allait tester les traiteurs, choisir les fleurs, faire les essais de maquillage... Elle voulait un mariage grandiose et se plaignait que Luca essaye de freiner sa folie des grandeurs, tandis que sa mère les accompagnait partout et faisait des clins d'œil en cachette aux prestataires afin qu'ils comprennent que c'était elle qui aurait le dernier mot. Un jour, Fede disait qu'elle voulait que tout soit blanc ; le lendemain, elle ne voulait que des roses rouges et que toute la décoration soit rouge écarlate. Elle me demandait mon avis en m'exposant deux choix possibles et je répondais « oui », ce qui la rendait folle. « Tu es pire que Luca », maugréait-elle. J'adorais Fede et sa personnalité pétillante déteignait toujours sur moi, mais en ce moment je préférais discuter avec Cecilia. Avec ses nouvelles taches de rousseur et ses cheveux aussi épais que ceux d'une princesse Disney, l'entendre parler de sa grossesse et de ses projets pour son bébé était mon plaisir par procuration.

L'après-midi, après le travail, William venait chez moi et nous passions la fin de journée comme un couple normal : nous discussions, nous préparions le dîner, nous faisions l'amour, comme si de rien n'était. Nous savions tous les deux que c'était notre dernière semaine de « liberté » et nous voulions en profiter au maximum ; je sentais dans ses regards l'anticipation de la nostalgie à venir, l'amertume provoquée par la certitude que ceci ne pouvait pas être notre quotidien indéfiniment. Lorsque

l'expression de son visage devenait intense, je me couvrais volontairement d'une couche de glace pour ne pas me laisser emporter par la force de ses sentiments, tout en faisant des efforts pour que cela ne soit pas trop visible, car je ne voulais pas faire échouer mon plan. Quand nous nous couchions enfin, il s'endormait rapidement, mais je mettais pour ma part plus d'une heure à trouver le sommeil, tellement je pensais encore et encore à ce que je ferais une fois que je serais enceinte et que je ne pourrais plus le cacher, au-delà des trois mois de grossesse. Je savais que ma famille, en apprenant que j'étais seule, insisterait pour que je rentre vivre à Grenade pour que je sois entourée dans cette nouvelle étape de ma vie. Je savais que mon père me proposerait de traverser l'Atlantique pour ne pas me laisser seule. Cette idée avait beau être réconfortante, j'avais un travail stable, mon propre logement et un niveau de vie plus que correct à Paris, tandis qu'à Grenade j'aurais ma famille, et ce serait tout. Quel dommage de devoir choisir entre un pilier et un autre. Toutes ces tribulations me donnaient des bouffées de chaleur et m'empêchaient de dormir, je me levais pour boire, pour mouiller mon visage et ma nuque avec de l'eau froide, et lorsque je revenais dans le lit j'observais William dormir : il ne ronflait pas, ne dormait pas la bouche ouverte, il n'avait pas de filet de bave sillonnant son menton. Il était parfait même sans essayer.

Nous passâmes le dernier week-end sans quitter mon appartement, nous dégustions chaque instant comme si c'était vraiment le dernier. Quand il croyait que je ne m'en rendais pas compte, William m'observait comme s'il essayait d'enregistrer chacun de mes gestes dans ses souvenirs. Je faisais toujours des efforts pour ne pas laisser mon cœur se serrer en pensant que, arrivé dimanche soir, notre petite lune de miel toucherait à sa fin et nous devrions nous contenter d'escapades dans la salle de la photocopieuse ou de conversations furtives sur la terrasse pendant la pause-

café. Viendrait-il toujours chez moi après le travail ? S’inventerait-il des excuses de plus en plus farfelues jusqu’à ce que sa femme découvre notre aventure ? Et, la question qui m’angoissait le plus, arriverions-nous à nous voir suffisamment pour que je tombe enceinte ? Tout finissait par tourner autour du même sujet dans ma tête ; même lorsque j’avais découvert l’infidélité de George mon cerveau ne s’était pas à ce point changé en disque rayé.

Dimanche arriva, et à plusieurs reprises il me sembla que William me lançait des regards de chien battu. Je ne pense pas qu’il le faisait de manière consciente, mais le contraste entre l’image que j’avais de lui et celle de cette personne vulnérable m’incommoda.

— Quelqu’un est décédé ? lui demandai-je pendant que je lui servais un café.

— Pourquoi tu dis ça ?

Ma question semblait l’avoir étonné.

— Je sais pas, on dirait que tu fais la tête, répondis-je en imitant son expression triste, puis je regrettai car j’étais en train de devenir mesquine.

— Tu sais très bien pourquoi je suis comme ça, même si tu m’as interdit d’aborder le sujet, dit-il en étirant le bras pour m’enlacer par la taille et me ramener vers lui.

Il m’embrassa doucement. J’ouvris les yeux pour voir s’il me regardait ou pas, mais les siens étaient fermés. Puis sa respiration devint bruyante à mesure que son baiser s’intensifiait, il prit ma nuque avec sa main et une de mes fesses avec l’autre, et à peine quelques secondes plus tard nous étions tous les deux en train de gémir debout contre le bar de ma cuisine, là où je venais de poser sa tasse de café.

Quand il partit ce soir-là, avec son sac en cuir et sa brosse à dents rangée à l’intérieur, il me dit « à demain » mais cela sonna comme un adieu

et, pendant que je le regardais descendre l'escalier de l'immeuble, il me rappela Atlas qui portait tout le poids du monde sur ses épaules.

*

Je ne pris pas de vacances au mois d'août. Je n'avais pas envie d'aller m'étouffer à Grenade ni de voyager quelque part seule. Je commençai à me dire que si je réussissais à tomber enceinte ce serait une bonne chose d'avoir des jours de congé cumulés. Et, pour être sincère, je ne voulais pas m'éloigner de William.

Dès que sa famille revint du Sud, il devint plus compliqué d'organiser nos rencontres, comme nous l'avions prévu. Nous avions tous les deux envie de passer du temps ensemble mais la seule chose que nous arrivions à faire était copuler de façon rapide et effrénée, en parlant à peine. Je savais que ce n'était pas suffisant pour lui, qu'il voulait plus que cela, et souvent, lorsqu'il remontait sa braguette et que je remettais ma robe, il me disait :

— Bientôt, nous repartirons tous les deux, je trouverai un moyen, je te le promets.

Je le rassurais et je lui disais de ne pas s'inquiéter pour moi, et de toute façon l'activité essentielle pour moi, à savoir que l'on continue à avoir des relations sexuelles pour atteindre mon objectif, ne s'était pas interrompue.

Vers le milieu du mois, en suivant les recommandations de différents sites web qui expliquaient comment concevoir un enfant, je commençai à me servir des tests d'ovulation pour m'assurer que cette fois-ci je ne ratais pas la date. Je me souviens du premier matin où, plutôt qu'une fenêtre vide, le test afficha un petit smiley souriant. Je devins anxieuse : je restai immobile quelques secondes avec les yeux rivés sur le dessin, jusqu'à ce

que je réagisse et que j'essaye de prendre mon petit déjeuner. Puis je me préparai comme tous les matins ; sauf que, ce jour-là, il fallait que j'arrive à traîner William dans la salle de la photocopieuse coûte que coûte.

Lorsque j'arrivai au bureau, je constatai à mon grand désespoir qu'il serait en réunion toute la matinée et qu'à midi il avait un déjeuner de travail dans le centre de Paris. Quand c'était le cas, il ne revenait pas à La Défense avant quinze heures. Cela ne me laissait que l'après-midi pour remplir mon seul et unique objectif de la journée. Inutile de dire que je trépignais d'impatience toute la journée, bougeant frénétiquement la jambe sous mon bureau, vérifiant l'écran de mon portable toutes les dix secondes même si je n'attendais pas d'appel, en comptant les heures qui passaient comme si ma vie en dépendait.

J'essayai de me calmer et, comme Lucie avait pris sa semaine, je me mis dos à la porte du bureau et fis quelques exercices de relaxation en calmant ma respiration comme on me l'avait appris en cours de yoga. Cela ne fonctionna que cinq minutes, après ce court laps de temps je retombai dans le même état d'inquiétude qu'avant. À partir de quatorze heures, je commençai à regarder obsessivement la porte de mon bureau, en espérant voir William marcher derrière la vitre, mais le miracle n'arriva pas.

Allant contre ma nature, en constatant qu'il était seize heures et que William ne venait toujours pas, je lui envoyai un texto pour savoir si tout allait bien. Il me répondit qu'il avait décidé de terminer sa journée depuis chez lui, car le déjeuner s'était éternisé. Mon cœur marqua un arrêt dans ma poitrine et je commençai à me sentir mal, comme quand, adolescente, on me rendait la copie d'un examen que je croyais avoir réussi haut la main, et que je découvrais que j'arrivais à peine à la moyenne. Je ne pouvais pas jeter l'un de mes jours fertiles à la poubelle comme cela. Pourquoi fallait-il que les choses se passent ainsi justement aujourd'hui ? Je n'y croyais pas.

Au fond, c'était toujours lui qui avait le dernier mot et qui décidait si l'on se voyait, maintenant oui, maintenant non ; mon sang commença à bouillonner et sans m'en rendre compte je me mis à me ronger les ongles – chose que je ne faisais jamais – et à torturer une mèche de cheveux pendant que je me triturais l'esprit pour trouver un moyen de ne pas gaspiller cette journée.

Sans hésiter, je lui écrivis : *En fait il faut que je te voie, je n'en peux plus*. Je laissai mon message tel quel, il pouvait interpréter ce qu'il voudrait : « Je n'en peux plus de cette relation » ? Ou « Je n'en peux plus de ne pas t'avoir dans mes bras » ? C'était à lui de se creuser la tête, de voir ce qu'il faisait. Sa réponse ne tarda pas : *Mais ça va ?* Je lui répondis par un bref : *Il faut que je te voie*. Peu après il répondit : *Je serai chez toi à vingt heures*.

En lisant son message, je soupirai, soulagée, et en posant mon portable sur mon bureau je vis que mes mains tremblaient. Je n'arrivais pas à croire que je m'étais mise dans cet état-là et, en même temps, en réalité je prenais ce sujet très à cœur et je refusais de laisser quoique ce soit au hasard. Sur le trajet du retour jusqu'à mon appartement, je me demandai si je n'étais pas en train de m'obstiner dans cette idée d'avoir un enfant pour les mauvaises raisons, mais je sentais au fond de moi que c'était la seule chose qui me rendrait heureuse dans ma vie.

À huit heures précises, on toqua à ma porte : c'était lui. Il arborait une expression contrite, il était habillé en tenue de sport et il portait une raquette de tennis et un sac à dos. Il me demanda s'il pouvait entrer.

— Bien sûr, lui répondis-je avec un sourire jusqu'aux oreilles, et il passa le pas de la porte sans cesser de me regarder, en scrutant mon visage.

— Tout va bien ?

— Oui, et toi ? répondis-je, insouciant, comme n'importe quel autre jour.

— Vu ton message, ça avait l'air urgent.

L'inquiétude ne le quittait pas, et il semblait avancer avec prudence, comme s'il craignait d'être englouti par des sables mouvants.

— C'est juste que j'avais besoin de te voir, lui dis-je en m'approchant de lui.

En l'enlaçant par la taille, je posai ma tête sur sa poitrine.

— Toi aussi, tu me manques, me dit-il en soupirant, et il commença à se détendre.

— Ma journée m'a paru terriblement longue, ronronnai-je d'une voix mielleuse.

— J'étais persuadé que tu voulais me dire autre chose, je croyais... Je croyais que tu voulais arrêter de me voir.

— Mais, qu'est-ce que tu racontes ? répondis-je en feignant la surprise. Je savais bien que c'était une interprétation possible de mon message.

— Les deux semaines que nous avons passées ensemble, seuls, ont été tellement... parfaites, que je comprendrais que cette nouvelle réalité ne te convienne pas, et je ne sais pas quoi de plus... Tu mérites tant...

Je secouai la tête et le priai d'arrêter, en lui assurant que ce n'était pas du tout pour cela que je l'avais appelé. Je lui dis qu'il était très sexy avec ses habits de tennis et lui demandai de me montrer sa raquette. Il commença à la sortir de sa housse et je lui dis :

— Pas celle-là.

Il rigola, visiblement plus relaxé, et je l'attirai dans mon lit. J'avais lu que la meilleure position pour tomber enceinte était le missionnaire.

Lorsqu'il éjacula en moi, je restai allongée sans bouger un moment, au lieu de courir me laver comme je faisais d'habitude. J'avais réussi. Et le lendemain il fallait que je réussisse à nouveau.

SEPTEMBRE

Les gens rentrèrent de leurs vacances. Je commençais à avoir de nouveau besoin d'une couette la nuit. Les cours de yoga reprirent. Mon agenda se remplit à nouveau de réunions avec William et Lucie pour organiser des déplacements et préparer de nouveaux contrats. Je n'eus pas besoin de stratégies pour attirer William dans la salle de la photocopieuse ni chez moi ; il était toujours le premier à m'envoyer des messages courts, ou bien nous nous voyions en cachette dans la cage d'escalier pour nous donner rendez-vous, toujours chez moi, en arrivant séparément après le travail. Souvent, William me disait qu'il aurait adoré pouvoir aller au restaurant avec moi ou faire quelque chose ensemble, mais le risque que quelqu'un le reconnaisse était trop élevé, il ne pouvait pas se le permettre. Quand il me disait des choses pareilles, mon cœur se serrait en le voyant souffrir, mais la majeure partie du temps cela entrait par une oreille et sortait par l'autre.

Au mois de septembre, l'institutrice de yoga qui venait au travail nous proposa de participer à une cure détox qu'elle organisait elle-même. C'était bon pour le système digestif avant la nouvelle saison, cela permettait de se purifier de l'intérieur, de se rééquilibrer... La majorité des participantes fut

séduite par sa présentation et voulut participer. Pour la modique somme de cent cinquante euros, elle amena à chacune d'entre nous un carton avec des jus, des soupes miso et du lait de coco pour trois jours pleins de cure. Nous n'avions le droit de rien manger pendant ces trois jours, nous ne pouvions que boire les boissons qu'elle nous avait préparées, ou de l'eau et des infusions. Trois jours avant de commencer, il fallait aussi éliminer tous les aliments qui contenaient du sucre, du gluten et du lactose, ainsi que les protéines animales, la caféine et l'alcool. Dès que je lus les instructions, je regrettai de m'être embarquée dans ce plan délirant : cela arrivait au moment où je commençais à avoir de nouveau beaucoup de travail et il me fallait du café dans les veines à toute heure, et ma seule motivation pour tenir jusqu'à la fin de journée était la perspective de commander des sushis, un pad thaï ou des mezzés chez un Libanais que je venais de découvrir. Malgré cela, je suivis les instructions de la professeure au pied de la lettre et je décidai de le prendre comme une expérience intéressante que je devais compléter pour pouvoir dire, au moins, que je l'avais fait du début à la fin.

Le premier jour de la cure tomba un vendredi, et ce ne fut qu'une fois que j'eus commencé que je compris pourquoi l'instructrice en avait décidé ainsi : je n'aurais pas tenu trois jours au travail en n'ingérant que des liquides. Lorsque j'arrivai au bureau, je vis Lucie avec son café-croissant du vendredi, ce qui me fit rager. Je m'enfuis vers la terrasse avec une infusion à la menthe, en calculant que si je restais dix minutes dehors, quand je reviendrai dans mon bureau elle aurait terminé son petit déjeuner. Ce jour-là, l'instructrice de yoga vint nous faire un cours spécial et elle nous expliqua que le premier et le deuxième jour étaient les plus difficiles, mais que, le troisième, nous aurions un regain d'énergie incroyable. Mes collègues dirent que pour l'instant elles arrivaient à bien gérer et que le pire serait le week-end, en compagnie de leurs conjoints et enfants, car elles les

verraient manger normalement tandis qu'elles ne pourraient pas les accompagner. Je me tus : pour moi, c'était tout le contraire ; mais cela ne servait à rien de le dire à voix haute, cela n'aurait rien apporté au groupe.

En quittant le cours, je sentis quelqu'un me prendre par le bras. C'était Olivia, elle me trouvait très silencieuse et se demandait si j'allais bien. Je lui dis que pour l'instant la détox me faisait plus de mal que de bien, et que j'avais déjà hâte qu'elle se termine. Un éclat de rire lui échappa et elle me dit que c'était normal, que la première fois cela lui avait fait pareil, mais que maintenant elle en faisait une deux fois par an et que c'était « extra ». Je me gardai de lui dire que je doutais fort que je ne devienne assidue à cette pratique. Nous nous dîmes au revoir et partîmes chacune dans notre bureau avec notre soupe miso.

Cecilia me proposa que l'on se voie le soir pour boire un verre après le travail. Après m'être imaginé brièvement la scène, je déclinai : c'était une chose de suivre cette détox au pied de la lettre jusqu'à la fin, mais m'infliger des efforts non nécessaires, comme le fait d'aller dans un bar où flotterait l'odeur omniprésente de la bière et où un ramequin de cacahuètes salées me criant « mange-moi » trônerait au milieu de la table, c'en était trop.

Je passai un week-end horrible. Je n'avais ni les forces ni l'envie de faire le ménage ni de faire du sport, alors je regardai des films et j'appelai mes grands-parents, mon père. En m'entendant, ils me trouvèrent éteinte, et je leur racontai que je faisais une détox. Mon père trouva cela amusant, et ma grand-mère s'inquiéta :

— Fais attention avec ces régimes-là, ma chérie, il ne manquerait plus que tu tombes dans les pommes dans la rue et que tu t'ouvres le crâne.

Il était inutile de lui répéter que ce n'était pas un régime mais une cure dépurative et que de toute manière je ne pourrais pas tomber dans la rue car

je ne sortirais pas du week-end. Elle s'était déjà imaginé la scène tragique et il était impossible de la faire disparaître de son esprit.

Nous changeâmes de sujet et elle finit par me demander si je rentrerais à la maison pour Noël. « Quelle maison ? », pensai-je, mais je répondis seulement que je ne savais pas. C'était vrai, je n'y avais même pas pensé. Je savais que le fait d'avoir une date marquée sur le calendrier rendait l'attente plus supportable pour ma famille, mais malheureusement je ne pouvais pas toujours leur donner satisfaction. Et si je tombais enceinte et ne pouvais pas prendre l'avion ? Et si je le prenais et que je perdais le bébé à cause du vol ? Toutes ces questions se ruèrent dans mon esprit pendant que ma grand-mère me parlait toujours et je trouvai surréaliste d'être en train de m'inquiéter pour quelque chose d'aussi incertain que l'impact de ma grossesse hypothétique sur ma décision de voyager ou pas à Noël.

Ce soir-là, pendant que je buvais mon jus de betterave et céleri – qui dégageait une odeur répugnante –, j'ouvris le dernier e-mail que Fede m'avait envoyé avec les robes et les coiffures qu'elle aimait pour sa cour de demoiselles d'honneur. J'ouvris tous les liens et, entre deux photos, à un moment, je trouvai judicieux – pour accompagner l'amertume de mon jus et l'acidité de mon estomac – d'aller sur Instagram pour voir s'il y avait des photos du mariage de George avec sa rousse. Il y en avait.

Mon cœur s'arrêta net lorsque je les vis sortir de l'église, s'embrasser sous une pluie de pétales blancs ; je fermai mon ordinateur sur-le-champ en sentant les larmes de rage et de douleur monter, mais je ne pus rien faire pour les retenir. Je me levai et restai un moment à regarder par la fenêtre, avec l'esprit vidé et les yeux dans le vague, jusqu'à ce que je décide de revenir, de regarder les photos et de bien les imprimer sur ma rétine. Il n'y avait pas de grêle, ni de gadoue, ni de tâches de vomi sur la robe de la mariée, il n'y avait que des sourires et de la joie et des filtres sépia pour

donner aux photos une touche vintage, qui me parut de mauvais goût mais en même temps me remuait les entrailles. Et penser que ç'aurait dû être moi. Mais non. Après avoir passé un bon moment à me morfondre, je m'éloignai définitivement de l'ordinateur et j'ouvris un livre particulièrement soporifique afin d'invoquer le dieu du sommeil le plus vite possible.

Dimanche matin, je me levai et errai dans mon appartement en cherchant en vain des signes de ce fameux pic d'énergie du troisième jour. J'étais tout aussi épuisée que la veille et je me sentais irascible, même si j'étais toute seule et qu'il n'y avait personne pour m'embêter. J'observai ma situation comme quelqu'un regarde un tableau et le fait de me voir en train de passer mon week-end toute seule suscita en moi de la rage envers William. Depuis le retour de sa femme et de ses enfants en août, le week-end, il disparaissait comme le protagoniste du *Prestige*. Je savais tout cela depuis le début, « tu t'attendais à quoi », me reprochai-je, « c'est la détox qui te met de mauvaise humeur, tu vois tout en noir ». Je me douchai pour penser à autre chose et je décidai d'aller acheter des fruits et légumes au marché des petits producteurs.

Devant le stand des fruits et légumes, il y avait une longue queue, les vieilles dames mettaient des siècles à choisir leurs oignons et elles demandaient quand arriveraient les haricots verts ; je commençai à sentir un voile noir, lourd et chaud couvrir ma tête et, quand je me rendis compte de ce qui m'arrivait, il était trop tard. Il y avait du monde debout autour de moi et un homme qui disait être médecin me leva les jambes, en les appuyant contre son torse. Le maraîcher me servit un verre d'eau, éplucha une mandarine et m'en offrit quelques morceaux. Peu après, je récupérai assez de forces pour me lever et rentrer chez moi, le panier vide et sans m'enlever

de ma tête que ma grand-mère avait toujours raison. Mais je ne l'appelai pas pour le lui dire.

*

Après mon expérience révélatrice avec la détox, le premier café et la première tranche de pain beurrée furent une fête pour mes papilles. Mon humeur passa du noir au vert à la minute où j'avalai quelque chose de solide, et l'après-midi j'eus envie d'aller me balader le long des Champs-Élysées après le travail. Je terminai au Petit Palais, en vagabondant entre les œuvres de l'exposition permanente. Le portrait de Sarah Bernhardt me fit penser aux tableaux que Sorolla peignait de sa femme Clotilde. Comme j'aimais aller au musée Sorolla lorsque j'habitais à Madrid ! Il y avait toujours moins de monde qu'au Prado ou au Thyssen. À chaque visite, je découvrais un coin ou un détail nouveau, et je sortais en ressentant une énorme paix intérieure. Maintenant, debout devant cette célèbre dame française, je me souvins d'un tableau en particulier, tout blanc, où Clotilde dormait avec son bébé dans un lit gigantesque. Une immense tristesse s'empara de moi en me disant que je n'aurais jamais ce genre de photos volées avec mon enfant, car il n'y aurait personne pour les prendre.

Mercredi, nous eûmes des réunions jusqu'à tard et ce fut l'excuse parfaite pour pouvoir dîner au bureau avec William – la soirée la plus romantique que nous ayons réussi à avoir depuis des semaines. Tout le monde était déjà parti et le seul bureau où il y avait encore de la lumière était le sien. Nous étalâmes nombre de papiers et de cahiers sur son bureau afin que la scène paraisse studieuse – et c'était vrai jusqu'à un certain point car nous avions vraiment du travail pour notre déplacement à Barcelone au

mois d'octobre et pour notre participation à une exposition à Paris au mois de décembre. Pendant que nous dînions, William caressait ma main au-dessus de la table, ou rapprochait ses pieds des miens, en alternant entre des regards tendres et fougueux, en riant aux éclats lorsque je lui racontai mon expérience avec la détox. Quand nous terminâmes de dîner, il était neuf heures du soir et, après avoir débarrassé les restes du dîner, j'annonçai que je rentrais chez moi, mais William m'attira vers lui et, sans prononcer un mot, il m'assit sur son bureau et nous fîmes l'amour vite, sans préliminaires, comme à chaque fois que nous le faisons au travail. Nous partîmes séparément ; William me réserva un Uber depuis son portable pour m'éviter de prendre le bus seule si tard. Ce geste protecteur m'amusa, c'était curieux qu'il ne prenne soin de moi que quand il était au courant de ce que je faisais. Et le reste du temps, où était-il ?

Vers la fin de la semaine, je me rendis compte qu'il était temps que mes règles arrivent et de nouveau je commençai à surveiller ma culotte à chaque passage aux toilettes. Lundi matin, lorsque je me réveillai, j'avais une légère tâche que j'aurais pu décrire comme marronâtre, et je me dis que la semaine commençait bien. Je mis des serviettes et des tampons dans mon sac à main avant de partir travailler, mais n'eus plus rien de la journée ni le lendemain. J'avais mal au bas-ventre et à plusieurs reprises, pendant que je travaillais, je sentis comme un point de côté au niveau des ovaires. Je cherchai ce que cela pourrait signifier sur Internet et, comme à chaque fois, mon ami Google ne fit que me perdre plus encore : la tache brune du lundi matin pouvait être un saignement d'implantation comme un début de règles tardives. Ils énuméraient une liste de raisons pour lesquelles les règles pouvaient être en retard : stress, insomnie, changements brusques dans l'alimentation... En lisant cela, je me rendis compte que ce chamboulement

pouvait être dû à ma détox et je maudis l'institutrice encore une fois, en me jurant que je ne ferais plus jamais cette cure de ma vie.

Rassurée d'avoir trouvé la raison de mon absence de règles, je me concentrai sur mon travail et ma routine. Le soir, après le travail, Cecilia et moi profitons du temps qu'il restait avant son accouchement pour aller voir les dernières expositions et pour assister aux dernières comédies musicales de la saison, et William venait chez moi, lorsqu'il le pouvait. Le mois de septembre fila vite et les arbres commencèrent à se séparer de leurs premières feuilles mortes.

*

Notre voyage d'affaires à Barcelone au début du mois d'octobre ne fut pas l'occasion rêvée de nous retrouver. Cette fois-ci, un autre directeur de nos bureaux parisiens nous accompagna : il s'appelait Charles Richard et, depuis le début de nos réunions pour préparer le déplacement, William et moi nous étions rendu compte que cela allait changer la dynamique de notre voyage. De plus, nous avions concentré toutes les réunions sur quarante-huit heures, et ce furent donc deux jours épuisants, du moins pour moi. Depuis mes pseudo-règles le mois d'avant, j'avais eu des douleurs intermittentes dans le bas du ventre, qui ne passaient ni avec du paracétamol, ni avec une bouillotte, ni avec rien d'autre. J'étais souvent obligée de me cacher dans un endroit discret pour m'appuyer contre un mur et étirer ma zone sacro-lombaire, qui me faisait aussi mal que si un camion m'avait écrasée.

Pendant les deux nuits que nous passâmes à Barcelone, nous fûmes obligés de participer à des dîners organisés par nos clients. Comme ni

William ni Charles n'avaient un bon niveau d'espagnol, et puisque leur anglais à tous était plutôt mauvais, je devais y aller aussi. Je me mordais la langue pour que l'on ne me voie pas bâiller, et je guettais ma montre discrètement, en voyant défiler les heures et en priant pour que le dîner se termine vite. Le premier soir, et pour la première fois depuis le début de notre relation, nous nous couchâmes sans qu'il ne se passe rien, parce que je m'endormis dans les bras de William pendant qu'il me caressait les cheveux. Le deuxième soir, nous étions en train de regarder la carte des desserts dans un restaurant sur le Maremagnum quand, soudain, je me sentis si mal que je ne pus me retenir de me crisper de douleur. William s'en rendit compte et proposa d'écourter le dîner. Comme je ne voulais pas que Charles se doute qu'il se passait quelque chose entre nous deux, et que William ne faisait aucun effort pour cacher son inquiétude, j'insistai en disant que ce n'était rien, que j'avais sûrement mangé quelque chose qui ne passait pas, et les priai de continuer sans moi.

— Je suis sûre qu'avec quelques *chupitos* de plus vous vous comprendrez tous à merveille, plaisantai-je en me dépêchant d'appeler un taxi.

J'avais une douleur si intense au niveau des lombaires que j'avais l'impression que j'allais me casser en deux. Je me sentais faible. Je n'avais pas la moindre idée de quoi faire. Je voulais seulement me recroqueviller dans mon lit et pleurer.

En arrivant dans ma chambre, je me fis couler un bain et j'y restai pendant une heure, complètement submergée, autant par des sentiments d'incompréhension et de frustration que d'espoir et d'impatience. Était-il possible que je sois enceinte et que ces douleurs soient normales ? Ou était-ce un dérèglement hormonal du fait d'avoir eu un retard le mois précédent, et c'était la façon qu'avait mon corps de me dire qu'il était déboussolé ?

Était-ce quelque chose de plus grave, un kyste, ou bien un souci qui m'empêcherait de tomber enceinte ? Toutes ces hypothèses défilaient une à une dans mon esprit et, au moment où chacune d'elles arrivait, elle me semblait tout aussi plausible que la précédente, me faisant prendre un chemin obscur vers le désespoir, ou bien un autre plus lumineux vers la joie.

J'étais en train de me sécher avec une serviette douce et réconfortante lorsque je reçus un message de William : *Ça va mieux ? Réponds-moi et, si tu ne dors pas, je passe te voir.* Je le lus dans mes notifications sans l'ouvrir, il ne saurait donc pas que j'avais vu son message. J'éteignis mon portable et me couchai sans répondre. Je ne voulais voir personne, pas même lui, je voulais seulement dormir et demain serait un autre jour.

Le lendemain matin, nous prîmes notre vol retour. William et moi n'avions pu parler à aucun moment. Quand Charles consultait son portable ou regardait ailleurs, William m'observait avec inquiétude et me demandait par des gestes si j'allais mieux. En arrivant à Paris, ils partirent tous les deux au bureau, mais William me renvoya chez moi en prétextant que j'avais le droit de prendre mon après-midi pour récupérer de toutes les heures supplémentaires faites pendant le voyage.

Je trépignais d'impatience d'aller dans une pharmacie pour acheter un test de grossesse et me libérer de ces doutes. Je passai le trajet en taxi à chercher des informations sur les symptômes de grossesse et, bien que certaines pages décrivent les miens comme étant normaux, d'autres prévenaient qu'il pouvait s'agir d'une grossesse ectopique ou d'une fausse couche.

J'achetai le test, mais en ouvrant la boîte je vis que la notice indiquait qu'il fallait l'utiliser avec les premières urines du matin, je devrais donc attendre le lendemain. Je n'eus même pas la force de défaire ma valise. En

arrivant à peine à enlever mon pantalon, je me mis dans mon lit sans manger, coupai mon portable, et dormis tout l'après-midi.

*

Il était cinq heures du matin. J'étais dans ma salle de bains. Tout était silencieux, on entendait seulement le léger ronflement de la ventilation. J'étais encore assise sur les toilettes, tenant le test dans mes mains. Les instructions disaient qu'il faudrait attendre trois minutes pour obtenir un résultat mais, aussitôt le test effectué, le deuxième trait qui annonçait le verdict final se voyait déjà.

Mes mains tremblaient.

J'essayai avec du papier toilette les gouttelettes qui avaient giclé sur le test, et je restai assise, les yeux rivés sur ce trait qui devenait de plus en plus foncé, jusqu'à ce que plus aucun doute ne soit possible. Puis la couleur se fixa, posant définitivement le verdict, un jeudi du mois d'octobre à cinq heures du matin.

Personne n'attendait de l'autre côté de la porte pour connaître le résultat. Personne dans ma famille n'attendait mon coup de fil pour leur annoncer la bonne nouvelle.

On était seuls, ce test et moi, avec le début d'une nouvelle vie agrippée à mon ventre.

Lorsque je me levai enfin, en sortant de mon état de choc initial, je tirai la chasse et rangeai le test dans un tiroir du meuble de la salle de bains. Ensuite, je fis demi-tour et le sortis du tiroir où je venais de le ranger, puis le pris avec moi dans la chambre, où je le posai sur ma table de nuit. Je

voulais la voir là, cette deuxième ligne rose qui était le témoin matériel de ce qui m'arrivait.

Pendant que je préparais mon petit déjeuner, je commençai à pleurer. C'étaient des larmes de joie, de tension cumulée, et aussi de peur face à l'incertitude de ma situation. Que faire maintenant ? Tout d'abord, il fallait que j'appelle mon gynécologue pour m'assurer que tout allait bien, que les maux de ventre et les douleurs lombaires étaient dues à la grossesse, qu'il n'y avait rien d'anormal. Et après ? Même si j'avais imaginé la scène mille et une fois, dorénavant, c'était inexorable. Tôt ou tard, il faudrait que je l'annonce à William, et tout serait terminé entre nous. Comment le prendrait-il ? Je devrais aussi l'annoncer à ma famille. Comment réagiraient-ils ? Et mes amies ? Seraient-elles compréhensives, ou bien me jugeraient-elles, perdrais-je des gens en chemin ? Je commençai à ressentir de l'inquiétude plutôt que de la joie, et instinctivement je posai la main sur mon ventre et décidai, à cet instant précis, d'arrêter, et de me concentrer sur ce moment merveilleux que je ne vivrais sûrement qu'une fois dans ma vie. « Je suis certaine que les bébés ressentent les états d'âme de la maman et je veux que mon bébé ressente ma joie, pas ma peur », me dis-je. Cette réflexion me fit sourire car j'agissais déjà en pensant au bébé et non plus seulement à moi, et cela me fit sentir une force incroyable, car je savais que je serais la seule à prendre toutes ces décisions, qu'elles soient grandes ou petites.

Dès l'ouverture du cabinet, j'appelai mon gynécologue et réussis à avoir un rendez-vous le jour même après le travail. Au début, la secrétaire me donna un créneau pour novembre, mais je lui expliquai que c'était urgent et elle me trouva une place comme si elle était en train de me rendre un service inestimable.

En allant travailler, je me rendis compte que je marchais lentement, comme si j'avais peur que le bébé se décroche, et je me dis qu'il fallait que je me détende, sinon je passerais une grossesse très stressante ce qui serait mauvais pour nous deux. Surtout, il fallait que j'agisse comme d'habitude, sinon les gens auraient vite la puce à l'oreille.

Quand j'arrivai à mon bureau, William m'appela pour que je le rejoigne dans le sien.

— Je t'ai entendue arriver, me dit-il pendant que je fermais la porte derrière moi. Tu n'as répondu à aucun de mes appels hier, ça va ?

Les coins de ses lèvres, qui avaient l'air plus fines que d'habitude, pointaient vers le bas et lui donnaient un air d'inquiétude qui me sembla exagéré.

— J'ai passé tout l'après-midi à dormir, ça m'a fait du bien de me reposer, lui répondis-je tout en restant debout.

— Viens, assieds-toi, raconte-moi, tu vas mieux ? Tu vas quand même aller chez le médecin ou pas ? dit-il d'une traite, en se levant et en tirant la chaise devant son bureau pour que je m'y assoie.

— J'y vais cet après-midi après le travail, répondis-je, et j'eus l'impression d'être en train de donner des explications à mon père.

— Très bien, dit-il, soulagé, et il retourna s'asseoir à sa place. Si tu veux, on peut déjeuner ensemble, j'ai des réunions toute la matinée mais on peut dire que c'est une réunion pour faire le débrief du voyage à Barcelone, ça semble crédible.

— T'inquiètes pas, sinon une autre...

— S'il te plaît, dit-il en baissant la voix et en me regardant dans les yeux, et j'entendis l'urgence dans ses mots : Tu me manques.

Il écarta ses yeux de mon visage un instant pour guetter la porte, qui était toujours fermée, puis il tendit le bras au-dessus du bureau pour prendre

ma main.

— C'est comme si nous n'avions pas été ensemble depuis un mois, j'ai une douleur physique ici, chuchota-t-il en portant la main à sa poitrine pour appuyer ses dires.

Encore une fois, je le trouvais exagérément dramatique et ne pus m'empêcher de penser qu'il valait mieux qu'il s'habitue, mais je me bornai à serrer sa main au-dessus de la table et acquiesçai.

— Je vais demander à Lucie de nous réserver une table au restaurant italien et de le mettre dans le calendrier, ça fera plus pro, annonçai-je en me levant.

— Eva, m'appela-t-il alors que je m'apprêtais à quitter son bureau.

— Oui ?

Il hésita un instant, je l'entendis dire « je t'aime tant », mais en réalité ses lèvres ne prononcèrent pas un seul mot ; et pourtant j'étais sûre que c'était ce qu'il aurait dit s'il avait ouvert la bouche. Finalement il dit « à plus tard » avec un sourire amer et je partis rapidement, en me demandant comment j'allais faire pour agir normalement avec lui jusqu'au moment où je serais contrainte de lui annoncer que j'avais son bébé dans mon ventre.

*

Le gynécologue avait du retard, comme d'habitude. J'avais quitté le bureau plus tôt et avais couru pour ne pas rater le métro que je voyais arriver à quai alors que j'étais encore en train de descendre les escaliers. Lorsque les portes se fermèrent, à peine une seconde après que j'aie réussi à monter dans la rame, je portai instinctivement la main à mon ventre et me dis que je n'aurais peut-être pas dû courir, j'aurais pu trébucher et tomber en courant

dans l'escalier. « Grand-mère, sors de ma tête » pensai-je, et me demandai si l'origine de toutes les angoisses des mères et grands-mères du monde ne commençait pas comme cela, lorsqu'elles apprenaient qu'une graine minuscule était attachée à la paroi de leur utérus.

J'attendis trois quarts d'heure. Il y avait des exemplaires de *Paris Match* et de *Gala*, datés d'au moins deux ans. Heureusement, le docteur avait également mis des brochures à disposition, auxquelles je n'avais jamais fait attention avant. Il y avait des informations sur la grossesse, l'allaitement maternel, ainsi qu'une liste où était écrit « ENCEINTE ? Surveillez votre alimentation ! » et qui énumérait toutes les restrictions dont Cecilia m'avait déjà parlé pendant le déjeuner où elle m'annonça qu'elle était enceinte.

Mon gynécologue m'appela enfin et je me sentis devenir nerveuse. Je voulais que tout se passe bien. Il me demanda pourquoi je consultais en urgence et je lui dis que j'étais enceinte. C'était la première fois que je le disais à voix haute, je n'arrivais pas à le croire, j'avais l'impression que c'était une autre femme qui était en train de parler, que ce n'était pas ma vie. Sans changer d'expression ni de ton, les yeux toujours rivés sur sa feuille blanche, il demanda :

— C'est une grossesse désirée ?

— Oui, répondis-je sans hésiter une seconde.

— Très bien, alors on va passer directement à côté pour voir comment ça va.

Comme je le vis se lever, je lui expliquai que le motif de ma consultation urgente était que j'avais eu très mal au ventre et aux lombaires. Tout en ouvrant la porte il m'invita à entrer d'un mouvement de la main, il sourit gentiment et me dit :

— On va regarder ça.

Je connaissais déjà la salle d'examen. Elle était toujours chauffée à quelques degrés de plus afin que nous, les patientes, n'ayons pas froid en nous déshabillant. C'était une pièce petite, sans fenêtre, fonctionnelle mais intime. Mon gynécologue sentait le savon Dove et ses vêtements l'assouplissant, mais rien d'autre, il ne portait ni lotion après-rasage ni parfum – cela correspondait bien à sa personnalité et à sa manière de parler, discrète, douce.

Une fois déshabillée, je m'allongeai sur la table d'examen et il sortit une sorte de vibromasseur qu'il couvrit d'un préservatif puis d'un gel transparent. Comme s'il lisait dans mon esprit, il me rassura :

— Ne vous inquiétez pas, cela ne présente aucun danger pour le fœtus.

Quand j'acquiesçai, il annonça « j'y vais » et introduit la sonde. Peu après, je vis que le docteur regardait un écran, et que sur cet écran, flottant dans une masse noire, il y avait un petit cercle blanc qui clignotait de manière rythmique. Le gynécologue m'affirma que j'étais bien enceinte, et qu'il y avait une activité cardiaque.

— Vous pouvez vous rassurer, tout semble normal, dit-il en me souriant.

Il retira la sonde, me donna du papier pour que je me nettoie, et il me laissa seule pour que je me rhabille. Je le fis avec un sourire béat aux lèvres. Je n'arrivais pas à croire que je venais de voir mon bébé, qu'il était en moi, avec un cœur minuscule qui battait déjà à son propre rythme.

Le docteur m'attendait dans son bureau. Il me préparait un dossier avec des tas de papiers : une liste des cabinets où je pourrais passer l'échographie du premier trimestre, une autre avec les maternités où je devais demander une place dès à présent pour pouvoir accoucher, une ordonnance pour une prise de sang, et la liste des restrictions alimentaires que j'avais déjà, lui dis-je. Il me donna rendez-vous le mois suivant et, lorsqu'il me

raccompagna à la porte, il me serra la main et me dit :

— Félicitations.

Je quittai son cabinet le cœur empli de joie, j'aurais aimé crier haut et fort que j'étais enceinte, le dire au boulanger, au monsieur qui s'assit à côté de moi dans le métro, à la vieille dame qui promenait son chien. Je voulais appeler mon père, mes grands-parents, Cecilia, Fede... mais c'était trop tôt.

La seule personne à qui je le dis ce soir-là, couchée dans mon lit, les mains posées sur mon ventre, ce fut ma mère. Je m'endormis avec des larmes qui coulaient le long de mes joues, toujours le sourire aux lèvres et, cette nuit-là, je rêvai que j'avais mon bébé dans mes bras, c'était un garçon au visage d'ange. Quand je me réveillai, dans la brume de l'inconscience endormie, j'eus la certitude que ma mère avait utilisé, depuis l'au-delà, le canal des rêves pour me révéler le sexe de mon enfant.

AUTOMNE

Désormais, j'arrive plus tard au bureau. Quand le réveil de mon portable sonne, j'appuie à tâtons sur le bouton « répéter », mais il m'est déjà arrivé de me tromper et d'éteindre complètement l'alarme au lieu de la repousser. C'est ainsi que je me suis retrouvée à dormir jusqu'à huit heures – voire neuf heures – à plusieurs reprises en pleine semaine. Au moins, j'arrive à gagner quelques minutes dans ma course contre la montre en ne prenant plus de petit déjeuner : j'ai tellement de nausées que même l'idée de manger me donne envie de vomir.

Je bois sans cesse des infusions au gingembre, j'ai entendu dire qu'elles calmaient les haut-le-cœur, mais je ne constate aucune différence. L'odeur du café m'écœure et, à chaque fois que je me lève, je dois attendre quelques secondes avant de pouvoir marcher, à cause des baisses de tension que je subis systématiquement. Il m'est très difficile de cacher ma condition, que ce soit au travail ou au téléphone avec ma famille et mes amies. J'ai inventé des excuses à deux reprises pour ne pas voir Cecilia car je crains qu'elle s'en rende compte au moment où elle me voit. Je me sens coupable de devoir cacher cela aux personnes qui m'importent le plus au

monde, mais rien que le fait de penser à ce que je vais leur dire provoque tant d'anxiété chez moi que je retarde cette réflexion le plus possible.

Celui avec qui j'ai le plus de mal à le dissimuler est, évidemment, William. À chacun de ses regards, je me dis qu'il a déjà eu trois enfants avec sa femme et qu'il est impossible qu'il ne s'en rende pas compte. Mais, pour l'instant, on dirait qu'il ne remarque rien. Une fois, après le travail, il se présenta chez moi « pour me faire une surprise » et je le pris très mal. Lorsque je le vis par le judas, je courus cacher le test de grossesse, qui était toujours sur ma table de nuit comme un élément de décoration. Il se rendit compte que j'étais gênée, il me demanda s'il arrivait au mauvais moment, et me proposa de partir.

Je ne pus me retenir de lui dire, avec un goût de bile dans la bouche, que c'était injuste, que lui, il pouvait se pointer chez moi quand cela lui chantait, tandis que pour moi son espace intime était intouchable et inviolable. Je lui dis que le fait que je ne sois pas mariée ne lui octroyait pas le droit de débarquer comme cela en supposant que je n'avais rien de mieux à faire, et que je n'étais pas à disposition de « monsieur » vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je lui lançai tout cela alors qu'il était à peine entré dans mon appartement, nous étions tous les deux debout dans ma cuisine, qui était un désordre total, lui avait gardé son imperméable, il n'avait même pas posé sa sacoche. Il resta là, bouche bée, l'incompréhension et l'étonnement imprimés sur son visage, en balbutiant :

— Je... je ne pensais pas... Je ne sais pas quoi dire... Je pense qu'il vaut mieux que je m'en aille.

Je ne le retins pas, je ne lui dis pas « attends, parlons-en, reste ».

Je suis parfaitement consciente que j'entre dans des sables mouvants et que notre histoire ne peut que mal se finir. Rester ensemble n'est pas une option, j'ai toujours su cela. Maintenant, ce qui m'inquiète le plus est de

savoir si je pourrai continuer à travailler avec lui ou si je vais devoir partir. J'espère qu'il sera capable de garder son sang-froid et son élégance dans cette situation aussi, et qu'il ne me fera pas payer ma trahison, si on peut l'appeler comme cela, par un licenciement. Mais, pour quel motif ? Je n'ai rien fait de mal au travail.

J'hésite entre me sentir comme une mante religieuse qui s'est servie du mâle uniquement pour se reproduire et qui l'a ensuite mangé – ou, dans mon cas, rejeté – ou comme celle qui est venue venger toutes les femmes qui tombèrent enceintes au long de notre histoire, et qui furent abandonnées sans scrupule par les responsables dès qu'ils l'apprirent. Combien d'hommes s'étaient-ils détachés de ce qu'ils avaient provoqué, sans aucun remords, que ce soit parce que cela était acceptable à leur époque, ou bien parce que leur propre éthique personnelle était de ne pas s'en soucier, avec le soutien d'une société qui condamnait la femme, la « putain », plutôt que l'homme lâche et opportuniste ? Pourquoi me sens-je donc si coupable d'avoir décidé de me servir d'un homme pour avoir un bébé ? Si William m'avait mise enceinte sans que je le veuille et qu'il me demandait d'avorter, ou qu'il disparaissait, je ferais pitié aux gens, ou bien ils me critiqueraient pour ne pas avoir su me protéger d'une grossesse non désirée. Mais cela n'est pas ce qui s'est passé. C'est moi qui ai choisi cette grossesse et je n'avais besoin de William que pour tomber enceinte, c'est tout. Et comme ce n'est pas courant, comme celle qui a le pouvoir, c'est moi, je vais passer pour une femme méchante, sans âme, manipulatrice, intéressée. Du moins, c'est ce que je crains.

C'est pour cela que j'hésite, le moment venu, entre raconter la vraie histoire en espérant qu'elle aidera à envoyer un message au monde, et mentir, inventer que ce fut une histoire qui ne fonctionna pas, et que j'ai quand même décidé de garder le bébé...

Si tu ne veux plus continuer, si ça te fait du mal, je comprends. Je ne veux pas te voir souffrir.

Voilà le message qu'il m'envoya quelques heures après avoir quitté mon appartement, suite à mon accueil glacial. Je n'ai pas été capable de saisir cette opportunité pour tout couper, je ne sais pas pourquoi, mais ce que je pensais être un fil fin entre nous semble plutôt être une corde, et pour l'instant je ne sais pas si j'ai les forces de la trancher. Alors nous continuons à nous voir. Après une scène larmoyante dont je ne suis pas du tout fière, et pour laquelle je dus à peine faire semblant, nous avons repris notre rythme de rencontres secrètes, presque toujours chez moi, et il m'écrit toujours à l'avance pour demander s'il peut venir.

Si je n'étais pas qui je suis, si mon plan n'était pas celui qu'il est, la situation que je suis en train de vivre serait très dure pour mon amour-propre. À aucun moment William n'a évoqué la possibilité de quitter sa femme pour être avec moi. Les clauses du contrat sont très claires, et il a beau dire – et montrer – qu'il a des sentiments pour moi, il ne laisse jamais entrevoir la plus infime perspective d'évolution de notre relation.

J'ai compris qu'il doit cette loyauté inébranlable à l'image qu'il a de lui-même, et un divorce doit représenter pour lui un faux pas insupportable. Si je m'étais laissée tomber amoureuse, j'aurais entre les mains le combo parfait pour me sentir encore plus seule et malheureuse que lorsque j'avais découvert que George me trompait. C'est pour cela que je suis fière de ne pas m'être laissée aller. Je suis fière d'avoir fait mes propres projets indépendamment de ce que William veut ou peut me donner de sa personne. La seule personne sur qui je puisse compter à cent pour cent, c'est moi.

*

Je viens de faire mon échographie du premier trimestre. La médecin me demande si je suis venue seule. Je lui réponds, tout simplement, que oui, et elle acquiesce et continue avec sa liste de questions protocolaires ; intérieurement, j'apprécie sa discrétion. Une fois que je suis allongée, lorsque je vois apparaître le profil de mon bébé à l'écran, je sens ma poitrine enfler d'amour – elle pourrait éclater tellement le sentiment est fort – et mes yeux s'emplissent de larmes. La médecin me tend une boîte de mouchoirs, puis commence à m'expliquer :

— Voici ses pieds, ses mains, ici, vous voyez son petit cœur qui bat, voici la colonne vertébrale.

Nous écoutons son cœur battre pendant quelques secondes, et je suis surprise de la vitesse à laquelle il bat, mais la médecin m'explique que c'est normal et que tout est parfait. L'image est incroyablement précise ; je suis émerveillée face aux progrès de la médecine moderne et, lorsque je sors du cabinet, le cœur débordant de joie, je sais que le moment est venu d'en parler à tous ; je n'ai plus peur de ce qui pourrait arriver.

Même si, trépignant d'impatience, je suis tentée de les appeler tout de suite, en profitant du trajet jusque chez moi, je décide d'attendre d'être au calme dans mon salon, dans une ambiance connue et sereine, au cas où il y aurait des réactions inattendues. Les nausées ont commencé à disparaître cette semaine, mais je n'arrive pas encore à manger de tout. Le plus souvent, j'ai envie de pâtes, de pommes de terre ou de riz nature. Ce soir, je ne prends même pas la peine de préparer l'une de ces choses : j'ouvre un paquet de popcorns et le mets au micro-ondes, puis j'appelle mon père en premier. Par chance, il est dans son bureau à l'université, seul.

— Papa, tu es assis ? lui demandé-je une fois que nous avons fini avec les phrases typiques de début de conversation.

— Oui, ma chérie, qu'est-ce qu'il y a ?

J'entends l'inquiétude dans sa voix.

— Tu vas être grand-père, lui dis-je avec un rire nerveux.

— Tu es enceinte ? demande-t-il, incrédule, après quelques secondes de silence.

C'est comme si je le voyais : il s'assoit au fond de son fauteuil, il défait sa cravate pour mieux respirer, il se passe la main sur le front comme lorsqu'il a besoin de réfléchir.

— Oui, papa. Je vais avoir un bébé.

— Mais ça alors ! Ma chérie...! Quelle surprise ! Et tu... tu es heureuse ?

Je crois que c'est sa façon de demander si c'est un accident ou bien si je l'ai voulu.

— Je suis très heureuse, papa, plus que je l'ai été depuis longtemps...

J'hésite un instant et je décide de lui dire ce que je ressens à ce moment précis :

— J'aurais adoré que tu sois là, pour fêter ça ensemble.

— Moi aussi, ma chérie, moi aussi, me dit-il, et nous nous taisons tous les deux comme si nous voulions mieux imaginer la scène. Bon, et sinon, comment tu te sens ? Tu es enceinte de combien ? Comment c'est arrivé ? Enfin, je veux dire...

Je l'entends hésiter, je sais qu'il est curieux, c'est logique, mais je ne veux pas rentrer dans les détails, pas maintenant. Je réponds donc avant qu'il se remette à parler.

— Le début a été un peu difficile, mais maintenant je commence à aller mieux. Je rentre à l'instant de ma première écho, j'ai vu ses petites mains, ses pieds... J'ai entendu son cœur, papa... C'est incroyable !

— Je suis tellement content, ma chérie, quelle belle surprise... Tes grands-parents sont au courant ?

— Pas encore, je voulais les appeler, là...

— Oui, bien sûr, appelle-les maintenant, ils vont être aux anges.

— S'ils ne font pas une crise cardiaque, plaisantai-je. On s'appelle un autre jour, d'accord ?

J'espère, pour aujourd'hui, avoir échappé aux questions épineuses.

— Bien sûr, ma chérie, bien sûr... Ton appel m'a fait un bien fou. Prends soin de toi, maintenant vous êtes deux.

Je l'entends hésiter, puis il ajoute :

— Ta maman aurait été si heureuse.

— Je sais, papa, moi aussi, j'ai pensé à elle. Je suis sûre que, où qu'elle soit, elle le sait et elle partage notre bonheur.

— Je t'embrasse fort, ma chérie, me dit-il, la voix tremblante, avant de raccrocher.

Moi aussi, je pleure.

Ma grand-mère est beaucoup plus expressive que mon père, elle et ma mère ont toujours eu le monopole du drame dans la famille. Quand je lui dis que je vais être maman, elle se met à pleurer sur-le-champ, en laissant échapper de petits cris de bonheur, en intercalant des « oh mon Dieu, je vais faire un malaise » avec des « quelle surprise, ma chérie, je n'y crois pas » et des « c'est un cadeau du Seigneur, oh, que je suis heureuse ». Puis, en criant, elle dit à mon grand-père :

— C'est Eva ! Elle est enceinte ! Viens vite lui parler au téléphone !

Avant qu'elle ait le temps de poser des questions, je lui donne tous les détails sur l'échographie et lui dis qu'il est déjà tard, que je dois me lever tôt pour le travail, mais que je les rappellerai un autre jour. Ma grand-mère me dit au revoir en ajoutant que, maintenant, j'étais obligée de rentrer et de passer Noël à la maison pour qu'ils s'occupent de moi et que je puisse manger tout ce que je voudrai. Lorsque je raccroche, j'ai le sourire

jusqu'aux oreilles. Je ne peux imaginer une meilleure façon de passer les fêtes de fin d'année. Il faudra que je demande à mon gynécologue si je peux prendre l'avion.

Puis j'appelle ma tante, qui est tout aussi émue et qui n'arrive pas à y croire. C'est la même réaction chez tout le monde, ils n'arrivent pas à y croire. Personne ne m'a demandé qui était le père. Il est vrai que je ne leur en ai pas laissé le temps. Mais je sais que la question va arriver. Et je ne sais toujours pas quoi répondre.

*

J'ai rendez-vous avec Cecilia après le travail. Elle est déjà en congé maternité car elle va bientôt accoucher. Elle a programmé une césarienne : sa fille est en siège. Je vais la voir chez elle car elle est très fatiguée. Je lui amène une boîte de chocolats que j'ai achetée en sortant du bureau, peut-être, inconsciemment, pour qu'elle me pardonne de lui avoir caché pendant tout ce temps ce qu'elle allait bientôt découvrir. J'ai peur qu'elle réagisse mal, qu'elle ne comprenne pas toutes ces cachotteries. Peut-être parce que, à sa place, je serais blessée.

Quand elle ouvre la porte, j'ai du mal à la reconnaître : sans maquillage, en survêtement, elle a visiblement pris du poids ces dernières semaines, elle est plus joufflue, mais je la trouve radieuse, et on dirait qu'elle vient de sortir de chez le coiffeur tellement sa chevelure est magnifique.

— Qu'est-ce que t'es belle ! lui dis-je en guise de bonjour.

Elle s'esclaffe comme si c'était une mauvaise blague et me remercie, en ajoutant qu'elle ne se sent pas du tout comme cela.

— Et toi ? C'est moi ou t'as fondu ? me dit-elle en me regardant de haut en bas.

J'ignore son commentaire et lui tends la boîte de chocolats.

— Oh, t'es trop gentille, il fallait pas, me dit-elle en m'embrassant sur la joue.

Nous nous asseyons sur son canapé. Son appartement est moins bien rangé que les autres fois où je suis venue. Je la comprends tellement.

— Bon, c'est pour bientôt ! Comment tu te sens ?

— J'ai hâte d'accoucher ! s'exclame-t-elle avec un soupir.

En caressant son ventre bien rond, elle ajoute :

— Elle a encore le hoquet.

Je lui souris et me demande quand est-ce que, moi aussi, je vais sentir mon bébé bouger, même si mon médecin m'a dit que je ne m'en rendrai pas compte avant le mois prochain.

— Ta valise pour la maternité est prête ? lui demandé-je.

— Oui, depuis la semaine dernière. T'imagines pas comme elle est pleine ! Et je suis sûre que je ne me servirai que de la moitié.

— Tes parents arrivent quand, déjà ?

— La veille de l'accouchement. Ils vont rester pendant deux semaines ensuite, pour nous aider. Eduardo prendra son congé paternité une fois qu'ils seront rentrés en Espagne.

— Tout est calculé au millimètre, pour toi, c'est parfait.

— À la maternité, on m'a expliqué que récupérer d'une césarienne est quand même plus compliqué que d'un accouchement naturel.

Je trouve étrange qu'une césarienne ne soit pas considérée comme « naturelle » mais je le garde pour moi.

— Tu stresses ?

—Un petit peu, répond-elle en souriant. Bon, à vrai dire, oui, beaucoup, on ne va pas se mentir.

Elle s'affale sur le canapé, même si elle ne semble toujours pas à l'aise dans cette posture.

— Ne t'inquiète pas, tout va se dérouler à merveille, lui dis-je en lui prenant fort la main.

Je décide que c'est le moment de me lancer. J'inspire profondément et, sans lui lâcher la main, j'ajoute :

— En plus, comme ça, bientôt tu pourras me donner plein de conseils.

Elle me fixe sans comprendre et, en voyant mon sourire, petit à petit, ses yeux s'ouvrent de plus en plus grand. Elle se penche vers moi et chuchote, ébahie :

— Qu'est-ce que tu essayes de me dire ?

Je lui prends les deux mains et j'acquiesce, je sens mes yeux se remplir de larmes, je suis incapable de parler.

— Mais, comment c'est possible ? demande-t-elle. Tu es à combien ?

— Bientôt trois mois, lui dis-je avec la voix tremblante.

— Mais, comment ? Qui est le père ?

Je la regarde, voilà la question qui devait arriver tôt ou tard, et maintenant elle est là, je dois y répondre, et ce que je dirai maintenant sera la version que je devrai donner à tout le monde.

— C'est... compliqué.

Ses mains sont encore dans les miennes. Ses yeux bleus me regardent, m'incitant à lui dire la vérité. C'est mon amie, c'est une belle personne. Je sais que je peux lui faire confiance. C'est le moment de décider si je veux vivre avec le poids du mensonge jusqu'à la fin de mes jours, ou si je fais face à la réalité, à ses conséquences et à l'opinion des autres, avec courage et conviction.

J'entends les mots quitter ma bouche, comme si celle qui parlait n'était pas moi. Elle raconte l'histoire d'une femme qui allait prendre le mauvais chemin à nouveau et qui, au lieu de cela, l'a transformé en opportunité qu'elle a saisie, en privilégiant son propre bien, tout en sachant que son fils serait heureux parce qu'elle allait lui donner tout son amour, inconditionnellement.

Quand je termine mon récit, Cecilia me demande pourquoi je ne lui en ai pas parlé plus tôt.

— J'avais peur que tu condamnes mon comportement.

Le fait de le dire à voix haute me rend fragile et vulnérable, mais je sais que c'est la vérité. Je n'avais pas le courage de rajouter les doutes de quelqu'un d'autre aux miens.

Cecilia me prend dans ses bras, me caresse les cheveux et me demande de ne plus jamais hésiter à lui raconter quoi que ce soit. Nous nous regardons avec les yeux pleins de larmes, et je comprends à quel point je peux compter sur elle. Je me demande si c'est la grossesse qui me rend si émotive, je ne fais que pleurer.

À ce moment précis, Eduardo rentre du travail et Cecilia lui demande de s'asseoir avec nous.

— Maintenant que nous sommes tous les trois, on a quelque chose d'autre à te dire.

Je la regarde, j'attends qu'elle continue.

— Eduardo et moi aimerions que tu sois la marraine, si tu acceptes.

Encore une fois, les larmes me montent aux yeux et je leur dis que j'accepte, à condition qu'ils n'essayent pas de m'arranger un coup avec le parrain. Je les embrasse et les remercie de tout cœur de m'avoir choisie et, à ce moment-là, Cecilia me regarde pour savoir si elle peut annoncer ma nouvelle à son mari. J'acquiesce pour qu'elle le fasse.

Maintenant, il ne me reste plus qu'à appeler Fede.

*

Les températures ont baissé soudainement et la lumière est de nouveau absente. Le ciel semble être descendu au niveau des toits et, quand j'éloigne mon regard de l'écran de mon ordinateur pour regarder par la fenêtre, je suis incapable de déterminer s'il est dix heures du matin ou quatre heures de l'après-midi, tellement le soleil est faible. Je me demande si je devrais demander à mon gynécologue de me prescrire une ampoule de vitamine D.

J'ai énormément de travail : au début du mois de décembre, nous participerons à une exposition à Paris Expo Porte de Versailles. Souvent, j'apporte un tupperware au travail pour le déjeuner – tout comme Lucie, qui est toujours à fond et qui passe ses journées à courir entre le bureau de William et le nôtre, avec des piles et des piles de documents administratifs à lui faire signer. De mon côté, je dois traduire tous les supports des présentations, les brochures et tout le matériel publicitaire vers l'anglais et l'espagnol pour les visiteurs étrangers, je révise les designs... Ce sont des tâches qui demandent beaucoup de concentration et qui me prennent plus de temps que d'habitude, maintenant que je ne bois plus de café et que je suis constamment fatiguée.

Je suis en train de réviser un flyer lorsque je reçois un e-mail avec une invitation pour un événement. En même temps, mon portable se met à vibrer et je reçois un texto de William qui dit seulement : *Je t'explique après et on en parle.*

Je regarde l'écran de mon ordinateur et je vois que la date de l'événement est dans quinze jours. Je ne connais pas l'adresse, mais je

reconnais le code postal : c'est à Neuilly, là où habite Cecilia. Quand je lis le message qui accompagne l'invitation, mes oreilles commencent à bourdonner et la pièce semble danser autour de moi.

Chers collègues,

Ma femme et moi souhaitons vous inviter à un apéritif informel dans notre appartement, le samedi 26 novembre, pour fêter tous ensemble cette fin d'année, qui a été une année chargée, riche en changements et en objectifs atteints.

Nous nous occuperons de tout, venez les mains vides, s'il vous plaît. Je vous prie de me confirmer votre venue avant le lundi 21.

Nous vous attendons nombreux,

William

Tout en haut de l'invitation, il y a trois boutons pour accepter, refuser ou répondre « peut-être ». Mon instinct primitif veut cliquer sur la croix rouge et partir en courant, mais il est évident que je ne peux pas faire cela. Je pourrais inventer une excuse pour ne pas y aller ; William connaîtrait la vérité mais sa femme n'aurait pas à soupçonner quoi que ce soit. En revanche, si j'y vais, je vois déjà les mille et une manières dont cela pourrait tourner mal : mon anxiété ou celle de William pourraient nous trahir, sa femme, si elle était jalouse, pourrait imaginer n'importe quoi même si nous étions irréprochables, ou bien l'un de nos collègues pourrait détecter notre malaise, et il est bien connu que les rumeurs se répandent comme une traînée de poudre.

J'entends la porte du bureau de William claquer, puis je le vois traverser le couloir en marchant bruyamment, en passant devant ma porte.

J'attends quelques minutes et je monte jusqu'à la terrasse. Sans surprise, il est là. En train de fumer.

— C'est ton idée ? lui demandé-je.

— Tu plaisantes ? me répond-il, plus sec que d'habitude.

Il se retourne puis, en changeant de ton, il se reprend :

— Excuse-moi, je ne voulais pas te parler comme ça.

— Alors ? j'insiste.

— Elle s'est mis en tête qu'on n'avait rien fait pour fêter ma prise de poste, que ce n'était pas digne de mon statut, que ce sont des choses que les directeurs font et que, maintenant que la fin d'année approche, c'est l'occasion parfaite.

— Charlène n'a jamais rien fait de la sorte, lui dis-je pour le conforter dans son idée qu'il n'avait pas besoin de faire quoi que ce soit.

— Je sais ! répond-il, offusqué. Mais je ne pense pas non plus que Charlène soit un exemple à suivre, dit-il en tirant une bouffée anxieuse sur sa cigarette.

Ensuite, il l'éteint et la jette à la poubelle. J'en profite pour lui demander s'il a pensé à quelque chose concernant ma venue.

— Tu peux dire qu'une amie espagnole est venue te voir et que tu ne peux pas la laisser. Ou n'importe quelle excuse. Personne ne devrait trouver ça suspect.

Curieusement, le fait de l'entendre me proposer de fuir me dérange. Comme s'il voulait me cacher. Je fais quand même partie de son équipe et j'existe, je ne veux pas m'effacer totalement. Je ne veux pas être une lâche.

— C'est ça que tu veux ? lui demandé-je, et je sens l'acidité poindre dans ma voix.

Il me répond sans répondre, il tourne autour du pot, je n'arrive pas à savoir ce qu'il veut, je vais devenir folle. Je commence à discerner un

modèle de comportement chez lui, et je comprends alors qu'il navigue dans sa vie en se laissant mener par-ci ou par-là, selon qui est le capitaine du bateau ; je me demande s'il en est lui-même conscient ou s'il rejette toute la faute sur sa femme, qui, *in fine*, n'est peut-être coupable que d'avoir un peu d'esprit d'initiative.

— Je vais y réfléchir, lui dis-je. Je retourne à l'intérieur, je suis frigorifiée.

Je m'éloigne sans dernier regard langoureux, sans geste affectueux discret, sans baiser en l'air. Cette fois-ci, c'est bien lui qui m'a donné envie de fuir, comme les boutons de son invitation. Et le comble, c'est que maintenant je pue le tabac.

Vers dix-huit heures, William m'écrit pour me dire qu'il ne pourra pas venir me voir. Je lui réponds que de toute manière j'avais déjà des projets. Et c'est vrai, j'ai prévenu Fede que je voulais l'appeler. Elle doit penser que ce sera pour discuter de son mariage ou de son enterrement de vie de jeune fille – elle ne cesse de m'envoyer des messages subliminaux sur ce qu'elle aime ou déteste – ; elle ne peut pas imaginer que cela n'a rien à voir et que je n'ai eu ni le temps ni l'envie de regarder les derniers liens qu'elle m'a envoyés.

J'aurais préféré l'appeler un autre jour, je ne suis pas de bonne humeur. Bien que l'idée de ce satané apéritif me répugnait ce matin, maintenant que je sais ce que William préfère, j'ai envie de faire tout le contraire. J'avoue que je suis curieuse de savoir où il habite, je suis curieuse de rencontrer sa femme, même si cela rendra les choses plus dures à l'avenir lorsque je l'imaginerai dans son salon en connaissant la couleur de ses canapés, en sachant quel parfum elle porte, si l'on voit ses cheveux blancs – chose dont je doute fort – ou si elle est Madame Parfaite, comme je l'imagine.

J'arrive chez moi et mets directement mon pyjama, je ne supporte plus aucun pantalon ni mes collants, cela me comprime l'utérus et en fin de journée je veux les arracher. Je me prépare un bouillon instantané, je suis gelée jusqu'aux os. Je lance l'appel vidéo avec Fede. Elle est chez elle, en train de boire un verre de vin. Elle commence à parler très vite et je suis obligée de l'interrompre, sinon je ne lui dirai jamais.

—Fede, je dois te dire quelque chose de très important.

Elle se tait d'un coup et me regarde, elle attend.

— Je suis enceinte.

Elle couvre sa bouche avec un geste de surprise évidente, puis elle pince ses lèvres pour retenir ses larmes, s'évente avec les mains et commence à me poser des questions :

— Mais... Comment... ? Avec qui... ? T'es enceinte de combien ?

Je lui raconte tout de la même façon qu'à Cecilia, une version accélérée de la vérité, je devance les reproches possibles et lui demande pardon de ne pas lui en avoir parlé plus tôt, je lui explique que je ne voulais pas qu'elle se focalise sur ma relation avec l'homme au détriment de mon objectif, et qu'encore aujourd'hui j'ai des doutes sur la moralité de mes actions, et que je la prie donc seulement de me soutenir dans ma décision.

Elle m'écoute attentivement, les yeux brillants d'émotion, elle m'appelle *stronza*, me dit que « bien sûr » qu'elle me soutient et que j'ai « des ovaires comme des pastèques », que mon bébé ne le sait pas encore mais qu'il est très chanceux que je sois sa *mamma*, et qu'il faut absolument qu'elle vienne me voir pour « faire des poutoux » à mon ventre. Soudain, elle semble se rendre compte de quelque chose et me demande :

— Au fait, quand est-ce que tu arrives à terme ?

— C'est pour le mois de mai, c'est une bonne période parce qu'il ne fait pas encore trop chaud...

Mais le visage de Fede s'est assombri. Elle ne m'écoute plus.

— Qu'est-ce qu'il y a, Fede ?

— Ben, mon mariage est le 6 mai.

Mon cerveau se paralyse. Je n'y avais pas pensé une seconde. Ni quand je calculai mon début de grossesse à la maison, ni quand le gynécologue me donna ma date d'accouchement présumée, ni quand l'échographiste me la confirma. Comment pouvais-je avoir oublié quelque chose de si important ? Je commence à balbutier, à dire à Fede que je pourrai peut-être voyager, si la grossesse se passe bien, je devrais pouvoir prendre l'avion, il faudra juste trouver une robe large pour mon ventre... Mais Fede ne rit pas à mes blagues, elle ne fait rien pour cacher sa déception. Ou est-elle en colère ?

— Ne dis pas de bêtises, comment veux-tu voyager une semaine avant d'accoucher ?

— Je ne serai pas la première, j'insiste.

— Et risquer d'accoucher en plein vol ? Ou à Naples ? Ça va pas. En plus, ils ne te laisseront même pas monter dans l'avion.

— Ça, tu ne le sais pas.

— J'ai dit non, Eva, c'est non, tu ne peux pas venir, un point c'est tout. Plus vite on se fait à l'idée, mieux c'est.

Je ne sais pas si elle me le dit à moi, ou si elle se le dit à elle-même. Je suis en colère, je me sens coupable de ne pas y avoir pensé avant, et frustrée car je vais rater le mariage de l'une de mes meilleures amies. Elle comptait sur moi pour tant de choses, je suis sa demoiselle d'honneur... Mais je dois accepter la réalité. Je ne pourrai pas être avec elle pour le grand jour.

— Fede, je ne sais pas quoi te dire, je...

Elle m'interrompt.

— Y a ma mère qui m'appelle, je dois te laisser. Prends soin de toi, on se rappelle.

Elle me lance un baiser en l'air et raccroche.

Elle est fâchée. Je la comprends. Je suis la pire amie du monde. Je me recroqueville dans mon lit, avec le portable dans la main. Pour la première fois, je constate l'impact de cette grossesse sur ma vie, et je pressens que cela ne fait que commencer.

*

La fréquence de mes rencontres avec William a baissé. Les journées au bureau sont de plus en plus longues, et lorsque nous terminons il est trop tard pour que l'on se retrouve chez moi. À vrai dire, ma libido est inexistante, donc cela me va. En plus, la fin de notre histoire est là, je peux presque la toucher du doigt : bientôt, je vais devoir lui annoncer que je suis enceinte, et tout sera terminé. Rien que le fait de savoir que la fin approche me fait désirer que ce soit fini. Si j'avais une télécommande pour contrôler le déroulé de ma vie, je sauterais cet épisode pour passer directement au prochain... Mais malheureusement les choses ne fonctionnent pas ainsi, je vais devoir faire face à ce moment qui m'attend ; j'espère seulement qu'il l'acceptera sans trop s'y opposer.

J'ai laissé passer la date limite pour confirmer ma présence à l'apéritif, rien que pour voir si William aborde le sujet à nouveau pour s'assurer que je ne viendrai pas. Mais il ne me dit rien. Lucie est en train de collecter des fonds auprès des employés pour lui offrir une bouteille de whisky, elle me propose de participer et je le fais pour ne pas éveiller les soupçons. Elle me demande si je vais y aller, et je lui réponds que l'une de mes meilleures amies est sur le point d'accoucher et qu'elle aura peut-être

besoin de moi – ce qui est relativement vrai – et que c’est la raison pour laquelle je n’ai pas encore confirmé ma venue.

— Je vais être la marraine, c’est important que je sois disponible.

— Tu peux toujours venir et, si elle t’appelle, tu pars vite, non ?

Cela semble si évident qu’il m’est impossible de réfuter son argument.

— C’est pas faux, lui dis-je.

Nous continuons de travailler, chacune derrière son ordinateur, et j’ai de plus en plus envie d’aller à cette fichue soirée ; l’idée de mettre William dans cette situation inconfortable m’attire plus que de lui rendre le service de rester cachée chez moi.

Après le travail, j’ai un rendez-vous très important. Hier, Carlota, la fille de Cecilia, est née à la clinique de la Muette. Eduardo m’a envoyé les photos et j’ai pleuré en les voyant. Ma filleule avait les yeux fermés, les poings serrés près de son visage, comme si elle était encore dans le ventre de sa maman, et elle portait le pyjama à fleurs et le petit bonnet assorti que je lui avais offert des mois auparavant.

Je suis dans le métro pour aller à la clinique, et une femme d’une cinquantaine d’années, élégante, les cheveux noirs et frisés est assise en face de moi. Elle porte un manteau en laine bleu nuit, des collants de la même couleur, et des bottines en cuir verni avec des lacets en soie turquoise. Ses ongles sont recouverts d’un vernis bleu foncé. Je conclus que le bleu est sa couleur préférée, puis je me dis que c’est incroyable comme l’on tire des conclusions rapidement, rien qu’en observant quelqu’un pendant à peine quelques secondes. Dès que l’on commencera à voir mon ventre s’arrondir, on me mettra sans hésiter dans la case « femme mariée, avec une vie stable et traditionnelle », alors que c’est loin d’être la vérité. Comme les préjugés peuvent faire du mal, sans même que l’on s’en rende compte.

Quand j'arrive à la clinique, il fait nuit, je ne pourrai pas rester longtemps car les visites ne sont autorisées que jusqu'à sept heures du soir. De toute manière, je ne voudrais pas imposer ma présence trop longtemps. J'ai souvent entendu dire que les femmes qui viennent d'accoucher ont besoin de repos, pas de cinq visites par jour. La chambre est spacieuse et dans l'air flotte une ambiance de bonheur serein. Cecilia est en train de boire une infusion, elle s'excuse de ne pas se lever mais elle a mal au niveau des points de suture de sa césarienne. Carlota dort dans ses bras.

— Tu veux la prendre ? me demande-t-elle avec un sourire béat, et j'acquiesce, émue.

Elle ne pèse pas plus lourd qu'une plume dans mes bras. Je suis tout de suite envahie par une sensation de tranquillité et de bien-être incroyable et, rien que de penser que dans quelques mois mon bébé sera comme cela, dans mes bras, et que ce sera mon bébé pour toujours, mes yeux se remplissent à nouveau de larmes.

— Elle est magnifique, Ceci.

Ma voix tremblote.

— Elle te ressemble.

— Tu crois ? Je ne lui trouve aucune ressemblance avec moi, pourtant. Elle bouge dans son lit, elle est visiblement endolorie.

— Et toi, comment ça va ? Tu as besoin de quelque chose ? Tu veux que je revienne demain, que je t'apporte quelque chose ?

— Non, non, ce serait le comble, occupe-toi de toi. Ne t'inquiète de rien, Eduardo sera là toute la journée, il s'occupe de tout.

— Tu as déjà pu manger des sushis ? lui demandé-je avec avidité, c'est la première chose que je voudrai manger.

— Pas encore, mais du *jamón ibérico*, ça, oui ! dit-elle en rigolant.

Je veux lui poser mille questions, mais nous aurons le temps plus tard. Je veux la laisser se reposer et qu'elle se détende. En plus, je ne peux quitter ma filleule des yeux, j'admire la précision et la beauté de ses traits minuscules : ses cils, le petit nez en trompette comme celui de sa maman, les lèvres parfaitement dessinées, la peau de pêche, et deux griffures au niveau de la joue. Je les caresse puis demande à quoi elles sont dues.

— Au début, on ne peut pas leur couper les ongles, et comme elle a tout le temps les mains près de son visage, elle s'est griffée. On m'a dit que c'était normal.

— Petit cœur, murmuré-je en la regardant, captivée.

Peu après, Eduardo rentre dans la chambre, il était allé chercher des vêtements propres pour Cecilia et Carlota. Après l'avoir félicité pour sa princesse, je décide qu'il est l'heure de partir. Je prends un Uber, je ne me sens pas de marcher, et j'ai l'impression que la saleté du métro effacerait ma sensation de bien-être après avoir été avec une petite chose aussi parfaite et pure que Carlota.

Sur le chemin de retour, je me demande qui viendrait nous voir, mon bébé et moi, à la maternité. Ma famille, Cecilia, Fede... Je sens comme une pierre dans mon ventre quand je me souviens de notre dernière conversation. Nous ne nous sommes pas rappelées après notre dernière conversation, je lui ai envoyé quelques messages sur WhatsApp et elle ne m'a répondu qu'avec des smileys ou des phrases courtes, je n'ai plus eu le droit à des audios interminables comme elle en envoie d'habitude. Si cela continue, je vais devoir l'appeler et prendre le taureau par les cornes, je refuse de perdre son amitié pour une chose pareille. C'est certes un sujet important, mais pas assez pour jeter tant d'années d'amitié par la fenêtre.

LA NOUVELLE

On est samedi. J'ai décidé d'aller à l'apéritif chez William. J'ai proposé à Lucie que nous y allions ensemble, en prétextant que cela me gênait d'y arriver en premier et de devoir être seule avec notre chef et sa femme. Elle a l'air de m'avoir crue, et m'a dit qu'elle avait la même crainte. Lorsque nous sortons du métro et que nous commençons à marcher vers l'adresse que William nous a donnée, je reconnais parfaitement le quartier. Il habite littéralement à deux pâtés de maisons de chez Cecilia et Eduardo. C'est curieux.

Lucie, dont le sens de la politesse est impeccable, me demande si j'ai des nouvelles de mon amie, et je lui raconte, l'air innocent, qu'elle a finalement accouché, et je m'étale sur des détails qui semblent l'extasier. Puis nous arrivons au portail. Je la laisse sonner et je m'écarte discrètement de l'interphone, qui a une caméra. J'ai un nœud à l'estomac, il m'est impossible d'ignorer cette sensation, tout peut mal se passer, très mal ; je suis mentalement préparée à tout.

L'entrée me fait penser à celle de l'immeuble de Cecilia : vaste, en marbre brillant... Un bâtiment de riches. Lorsque la voix métallique de

l'ascenseur annonce « portes ouvertes », c'est comme si elle avait dit « guillotine prête », mon estomac virevolte dans mon ventre et je commence à regretter d'être venue. Mais c'est trop tard.

C'est elle qui nous ouvre la porte. Elle a un brushing soigné, et ses cheveux blonds sont coupés au carré ; c'est le style des femmes de son âge et de son statut à Paris. Elle a les yeux bleus, vifs. Elle porte une petite robe noire et un collier en or jaune imposant, qui scintille sous la lumière du spot de l'entrée. Lucie se présente et lui serre la main, je fais de même, en disant seulement « Eva » pendant qu'elle me serre la main, et je vois à son visage qu'elle comprend soudain.

— Ah oui, vous êtes l'interprète espagnole ! Entrez, entrez, dit-elle en gesticulant avec les mains.

Elle nous accompagne jusqu'au salon, où certains de nos collègues sont déjà en train de discuter, et à ce moment-là William fait son apparition dans le couloir, avec deux verres vides dans les mains. En me voyant, il semble pétrifié sur place.

— William, chéri, ta secrétaire et ton interprète sont arrivées, annonce-t-elle avec panache.

Je trouve très classiste de nous présenter ainsi.

Je vois que William fait un effort surhumain pour contenir sa stupeur, puis avec un faux sourire il dit qu'il est content de nous voir et nous encourage à aller nous asseoir près des autres. Caroline le réprimande parce qu'il ne prend pas nos manteaux, puis nous dit en douce qu'il est un hôte terrible.

— Laisse, je m'en occupe, lui dit-elle en posant sa main sur son bras, et je vois que William tressaillit légèrement.

Je me demande si le toucher de sa femme produit toujours le même effet sur lui, ou si c'est parce que je suis là.

Quand nous donnons nos manteaux à Caroline, ses bracelets grelottent autour de son poignet, je vois qu'elle en porte au moins deux Cartier et un Hermès : non seulement elle est aisée, mais en plus elle aime que cela se voie.

Nous rejoignons les autres, qui discutent avec entrain dans le salon, et qui ont visiblement déjà entamé leur deuxième verre de vin. William pose les verres propres qu'il portait et s'excuse pour s'éclipser Dieu sait où. Je l'imagine en train de se calmer dans les toilettes ou dans sa chambre et, rien que de l'imaginer, je suis déjà satisfaite d'avoir ébranlé sa parfaite maîtrise de lui-même.

Caroline vient dans le salon et nous demande ce que nous voulons boire. Lucie demande du vin et moi s'ils ont du jus ou de l'eau gazeuse. Elle a l'air surprise mais ne dit rien, et disparaît pour aller chercher cela. Quand elle revient, elle s'assoit à côté de moi sur le canapé et commence à me dire qu'elle adore l'Espagne, qu'elle est allée je ne sais combien de fois à Barcelone et aux Baléares, qu'elle adore notre joie de vivre et qu'elle est dingue des vins de La Rioja.

Heureusement, Lucie participe aussi à la conversation, ce qui me permet de mieux observer Caroline et, même si elle est très désinvolte et que j'imagine qu'elle a beaucoup de succès en société, je ne peux m'empêcher de me demander ce que William vit en elle au début de leur relation, et comment, en étant lui-même si discret, il arrive à la supporter tous les jours. Mais ce n'est pas une excuse pour la tromper : le divorce existe justement pour cela. William est assis en face de nous, il ne cesse de faire des allers-retours entre la cuisine et le salon, ou bien il part ouvrir la porte à chaque fois que quelqu'un sonne. On dirait un lion en cage, il est clair qu'il préférerait être ailleurs qu'ici.

Son salon est grand, tout le mur derrière le canapé où je suis assise est couvert d'étagères remplies de livres, d'ouvrages de littérature classique et d'énormes volumes d'art, de photographie et de musique. La table basse est en verre, et mille et une bouchées que je n'ai pas le droit de manger y sont offertes : du saumon fumé, du caviar, de la charcuterie italienne fine, du foie gras et des fromages artisanaux.

Caroline a dû me voir fixer la nourriture sans y toucher et, avec une voix qui me semble stridente, elle m'encourage à ne pas être timide et à me servir. Quelque chose dans la manière qu'elle a de me parler me dérange, je ne sais pas si c'est parce qu'elle se comporte comme si elle était l'adulte et moi une gamine, ou elle la riche et moi la domestique, ou encore elle la Française et moi l'étrangère. Dans tous les cas, son attitude m'exaspère.

— Oui, merci, c'est juste que je me demandais si le foie gras était cuit ou mi-cuit ?

— Ah, je ne saurais pas vous dire parce que ce n'est pas moi qui l'ai acheté, me répond-elle.

Avant qu'elle passe à autre chose, j'en profite pour lui demander si le fromage était pasteurisé.

— Ça, je sais : mon fromager suit des normes très strictes avec tous ses fromages, alors oui, ils sont tous pasteurisés.

Alors, je la vois fixer mon verre de jus, puis elle regarde mon visage avec une lueur presque malicieuse. Elle baisse le ton, mais pas assez pour que personne ne l'entende, pose sa main sur mon avant-bras, et me demande avec un sourire :

— Excusez mon indiscretion mais, vous êtes enceinte ?

Je me sens piégée mais je ne peux pas trop tarder à répondre, Lucie nous regarde aussi et je sens les yeux de William posés sur nous depuis l'autre bout du salon. Je ne sais pas s'il a entendu la question de sa femme

ou s'il est juste gêné que nous soyons assises si près l'une de l'autre en train de discuter. Je décide d'être la plus naturelle possible et je m'exclame :

— Eh bien, oui ! Je ne l'avais encore dit à personne, mais oui, je suis enceinte.

— Merveilleux ! s'extasie Caroline.

Elle me félicite, me fait la bise ; c'est surréaliste et son parfum reste dans mes narines un long moment.

Lucie me félicite aussi et me fait la bise, ce qui pousse les autres à venir me voir pour savoir ce qui se passe, je suis obligée de le répéter à voix haute et pendant qu'ils me félicitent tous, je vois que William me regarde avec un sourire gelé et de la terreur dans les yeux. Il est le dernier à me féliciter, nous rapprochons juste nos joues au lieu d'y poser un vrai baiser, son odeur que je connais si bien ne me réconforte plus, maintenant elle vient se mêler au parfum de sa femme qui est toujours dans mes narines et le mélange des deux me donne la nausée.

— Maintenant, je comprends pourquoi t'as arrêté le café ! plaisante Lucie, et je souris avec le regard dans le vide.

C'est fait, je ne peux plus faire demi-tour. Que va-t-il se passer maintenant ?

William dit à voix haute qu'il va chercher les entrées chaudes. Caroline se lève aussi pour y aller avec lui, et les deux partent vers la cuisine. Peu après, je demande à mes collègues s'ils savent où se trouvent les toilettes et je disparais dans le couloir plongé dans la pénombre. Je le traverse sur la pointe des pieds pour ne pas faire du bruit ; j'arrive à les entendre dans la cuisine.

— T'étais au courant ? demande Caroline à William.

— Moi ? Pas du tout ! Comment tu veux que je sois au courant ? répond-il avec agressivité.

— J'en sais rien, c'est ton employée, n'est-ce pas ? Elle n'est pas obligée de te le dire ? Si je ne m'en étais pas rendu compte, va savoir quand est-ce qu'elle te l'aurait dit !

— Ça, tu sais pas, Caroline. Arrête de toujours voir le pire chez tout le monde, lui lance-t-il.

J'entends un bruit de pas s'approcher, et je me dépêche de rentrer dans les toilettes.

Tout est luxueux ici. Cela sent comme dans les magasins chers : sur une petite étagère au-dessus des W.-C., il y a une énorme bougie qui coûte cinquante euros. Le savon pour les mains ressemble à une pierre précieuse, avec des reflets violets et verts à l'intérieur. La serviette porte les initiales C et W brodées à la main. J'envisage d'inventer une excuse pour partir, mais ce serait étrange, je suis arrivée il y a à peine une demi-heure et, maintenant que j'ai dit à Lucie que Cecilia avait déjà accouché, cette excuse n'est plus valable pour partir en trombe.

Je vais devoir rester encore un moment et faire semblant, malgré le malaise que cela provoque chez moi, et je sais qu'il en est de même pour William. De retour dans le salon, William propose de servir quelque chose de plus fort et se verse un verre de whisky, ce à quoi Lucie réagit immédiatement en me faisant des signes pour que nous lui offrions son cadeau maintenant.

Tout est faux : cette scène, cet appartement, sa femme, cette soirée. Je sais qu'il hait ce genre de mondanités – contrairement à sa femme, à qui ce rôle de maîtresse de maison va comme un gant. Elle m'a même apporté le sac en papier de son fromager pour me montrer la mention indiquant que tous leurs fromages étaient pasteurisés.

À vingt et une heures, alors que la soirée commence à s'égayer – en tout cas pour les autres –, j'annonce à Lucie que je rentre car je suis

fatiguée et je dois aider mon amie avec son bébé le lendemain. Je me dirige vers Caroline pour lui demander s'il y a une station de taxi aux alentours. Bien sûr que je pourrais commander un Uber sur mon portable comme je le fais d'habitude, mais je veux que William entende que je pars. Cela fonctionne. Caroline commence à m'expliquer où elle se situe et, lorsqu'il nous entend, William s'approche de nous et me demande avec un faux air innocent :

— Vous partez déjà ?

— Oui, c'est une soirée très agréable mais je suis épuisée, dis-je, bâillement à l'appui.

— Chéri, lui dit Caroline, j'étais en train d'expliquer à Eva comment aller jusqu'à la station de taxi, mais on peut lui en appeler un d'ici, qu'en penses-tu ?

— Je vous raccompagne, comme ça, je prends l'air. Ce whisky japonais est trompeur, dit William en se dépêchant d'aller chercher mon manteau.

On dirait qu'il a autant envie de se libérer de ma présence que moi de partir.

Nous prenons l'ascenseur en silence, la descente est interminable, et en même temps je refuse d'être celle qui brise le silence, je veux que cela vienne de lui. Quand nous arrivons enfin dans la rue, un froid glacial nous frappe. La lumière des lampadaires donne une teinte orange à sa peau, et tout à coup il me semble âgé. Sans arrêter de marcher, le regard dans le vide, il me demande :

— C'est vrai ?

Je ne m'attendais pas à cette première question.

— Bien sûr que c'est vrai. Je ne vois pas l'intérêt de mentir sur quelque chose comme ça.

— Quand est-ce que t'allais m'en parler ?

Je ne réponds pas.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? me demande-t-il.

— Qui t'a dit qu'il était de toi ? je lui lance, car le fait qu'il déduise immédiatement qu'il est le père me met en rage, comme si je n'avais pas une vie en dehors de lui.

— Il ne l'est pas ?

Il me regarde, horrifié, et s'arrête de marcher.

— Bien sûr que si, je ne peux me retenir de répondre, et je continue de marcher.

— Je ne comprends pas, dit-il avec les yeux à nouveau perdus dans le vide.

— Il n'y a rien à comprendre. Je suis tombée enceinte, il est de toi mais, toi, t'es marié, et ça ne change rien, je vais avoir ce bébé toute seule.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ! s'exclame-t-il, comme si j'étais folle.

— Qu'est-ce qui te semble si aberrant dans tout ce que je viens de dire ? Que je sois tombée enceinte, ou que le fait j'aie ce bébé toute seule ?

— Tout ! Tout est aberrant ! Je ne comprends pas... Je croyais...

— Que les bébés viennent du Saint-Esprit ? me moquai-je, incapable de m'en empêcher. Voyons, William, tu as trois enfants quand même...

— Je pensais que tu...

— Que je gérais ? Cela ne t'a jamais intéressé, tu n'as jamais posé la question.

— Mais alors tu voulais...

— C'est arrivé, point barre, je l'interromps.

Je ne veux pas que la conversation tourne autour de la désignation d'un coupable. Concrètement, je ne veux pas qu'il me considère comme seule

responsable d'être tombée enceinte. Ce n'est pas juste, même si c'est le cas. Il a sa part de responsabilité dans la mesure où il ne s'est jamais posé la question de la contraception.

— Et tu veux le garder ? me demande-t-il presque en chuchotant, comme s'il avait peur que le bébé nous entende.

— Bien sûr, je lui réponds en le regardant droit dans les yeux.

Je veux qu'il sache que c'est non négociable.

— Mais tu sais bien que moi...

— Ne t'en fais pas, William, je t'ai toujours dit que je n'exigerais rien de toi, je sais que tu ne changeras rien. Je vais avoir mon bébé toute seule, je n'ai pas besoin de toi.

— Comment peux-tu être si froide ? me demande-t-il, et j'entends la désolation dans sa voix.

Pendant un bref instant, il arrive presque à me faire sentir coupable, mais je refuse. Maintenant, je dois être forte, le moment est venu de mettre un terme à notre relation pour de bon.

— Ne souffre pas, William. C'est mieux comme ça. Je t'assure que je suis heureuse d'être maman.

Je m'arrête au milieu de la rue. Nous nous sommes suffisamment éloignés pour que personne ne puisse nous voir depuis son immeuble. Je lui prends les mains et, en le regardant dans les yeux, je lui dis, en le pensant de tout cœur :

— Merci.

— Mais je ne peux pas te laisser comme ça, me dit-il sans me lâcher les mains. Comment vas-tu tout faire seule ? Comment est-ce que je vais vivre en sachant que nous avons un enfant ensemble ?

Sa voix se brise et sa lèvre inférieure tremble légèrement. Dans un murmure à peine audible, il me dit :

— Je ne peux pas.

— Je te comprends, vraiment, mais cet enfant n'est à toi que parce qu'il a tes gènes. C'est tout.

Je suis intentionnellement dure, je ne peux pas flancher. Je ne peux pas laisser d'ouverture, aussi infime soit-elle, car je sais qu'il s'engouffrerait dedans. Je dois être fermée à double tour.

— Je ne peux pas, répète-t-il.

Sa voix est plaintive, et je crains qu'il ne se mette à pleurer. Je lui caresse la joue, mes mains sont gelées à cause du froid, mais je sens qu'elle est douce, comme d'habitude.

— Il va falloir que tu y arrives.

Je commence à marcher à nouveau, et nous marchons en silence jusqu'à la station de taxi.

Avant que je monte dans une voiture, il me demande :

— Tu es sûre ?

Et je lui réponds que je n'ai jamais été aussi sûre de ma vie.

Je donne mon adresse au taxi. Quand il démarre, je ne regarde pas en arrière. Je sais qu'il est resté là, debout sur le trottoir, en me regardant m'éloigner, aussi inerte qu'une statue.

Lorsque je me mets à pleurer, en silence, je ne sais pas si ce sont des larmes de tristesse ou de soulagement.

DÉCEMBRE

Du jour au lendemain, mon ventre s'est arrondi. Quand je l'ai dit à Cecilia, elle m'a répondu que c'est normal, qu'elle avait entendu plusieurs femmes raconter que c'était comme si, au moment où elles rendaient leur grossesse publique, le bébé avait compris qu'il avait le droit de se montrer, qu'il avait sa place dans ce monde. Que ce soit cela ou que ce soit tout simplement dû à des raisons physiologiques, je suis ravie : je commence à poser ma main sur mon ventre comme toutes ces femmes que j'observais dans la rue ou dans la piscine, et cela me réconforte.

J'ai réservé mes billets pour aller passer Noël avec ma famille à Grenade. J'en ai besoin, et je sais qu'eux aussi. Mon père viendra uniquement pour la fin d'année, sans Tatiana, car les billets d'avion sont trop chers. J'ai dû cacher mon soulagement lorsqu'il me l'a dit au téléphone ; je ne la porte toujours pas dans mon cœur, je ne veux pas qu'elle pose sa main sur mon ventre, je ne veux pas de ses cadeaux pour mon bébé. Mon fils n'aura qu'une grand-mère, même si elle est enterrée.

Au début du mois de décembre, nous participâmes à l'événement du parc des expositions de la Porte de Versailles et ce furent deux jours

épuisants. Le deuxième, je fus obligée de demander qu'on me prête une chaise pliante car le fait de devoir passer la journée debout mettait à mal mes lombaires, et je fis plusieurs baisses de tension. William passa quelques heures à l'exposition et, même si je sais qu'il faisait des efforts pour avoir l'air naturel, je voyais la tension dans ses mâchoires qu'il serrait, la veine très prononcée sur sa tempe droite, et sa manière de remettre ses lunettes ou de les enlever pour les nettoyer avec une fréquence maniaque. À plusieurs reprises, il me proposa d'aller prendre un café tous les deux, mais je refusai, ce à quoi il répondit en souriant amèrement et en s'éloignant, laissant mon cœur en lambeaux : il me faisait de la peine, et j'étais frustrée d'avoir encore tant de sentiments.

Il ne reste plus que quelques jours avant que je parte en Espagne, et William m'a demandé d'aller le voir dans son bureau. Lorsque je rentre dans son bureau, il m'indique la chaise où je me suis assise tant de fois, mais cette fois-ci il sait que je n'accepterai pas qu'il prenne ma main, ni aucun autre geste tendre. J'ai coupé court à toute communication avec lui, en ignorant tous ses appels et en lui écrivant ensuite pour l'enjoindre à respecter ma volonté et à garder une relation strictement professionnelle, car c'est déjà assez difficile comme cela. Je sais que certains diront qu'il n'y a pas besoin d'être aussi dure, que je pourrais l'informer, au moins par respect pour sa « paternité », le tenir au courant des examens médicaux et du développement du bébé, mais moi je sais que je ne peux pas faire les choses à moitié. Je devais mettre fin à toute relation, sous peine de ne pas tenir sur le long terme.

Je m'assois et j'appuie mon dos contre le dossier de la chaise. Je mets mes mains sur mes genoux. C'est une posture hermétique à tout contact physique, qui ne laisse aucun doute.

— Comment tu te sens ? me demande-t-il.

— Bien, merci, je réponds tout simplement.

Il me regarde un instant, comme s'il cherchait quelque chose sans le trouver. Alors il commence à parler :

— J'ai beaucoup réfléchi, par rapport à ce qui s'est passé...

— S'il te plaît, je t'ai déjà dit... l'interromps-je.

Il lève la main pour que je me taise, et il poursuit :

— Attends, s'il te plaît. Je veux te dire... que j'imagine bien que pour toi cette situation n'est pas simple, et elle n'est pas simple pour moi non plus.

Il se lève et il me tourne le dos pour se rapprocher de la fenêtre.

— J'ai appris que Charles Richard, le directeur qui nous a accompagnés à Barcelone, cherche une nouvelle secrétaire de direction. Je sais que ce n'est pas ton ambition d'être secrétaire, et en aucun cas je ne veux que tu penses que je t'impose quoi que ce soit. Seulement... Quand j'ai appris ça, je me suis dit que peut-être préférerais-tu ne plus travailler pour moi.

— J'accepte, lui dis-je sans hésiter.

Il se tourne brusquement vers moi et me dit qu'il n'est pas nécessaire de lui répondre tout de suite, que je peux réfléchir pendant mes vacances et lui donner une réponse à mon retour.

— Je n'ai pas besoin de réfléchir, lui dis-je, abrupte. J'accepte.

Il soupire. Je ne sais pas s'il est déçu ou blessé. Il remet ses lunettes.

— Bien, dit-il, l'air dépité.

Il va proposer mon profil à Charles et le processus sera rapide, m'explique-t-il.

— Comment tu peux être sûr qu'il acceptera, sachant que je serai en congé maternité dans trois ou quatre mois ? lui demandé-je.

— J'en fais mon affaire.

Nous nous taisons un instant et, avant qu'il puisse ajouter quoi que ce soit, je mets fin à la discussion.

— Si tu as terminé... lui dis-je, en me levant.

Il me regarde avec une tristesse infinie, il acquiesce, et je pars. Je ne retourne pas dans mon bureau, je vais plutôt aux toilettes.

Une fois enfermée dans la cabine, je n'arrive plus à retenir mes larmes. Je caresse mon ventre pour me donner des forces, pour me rappeler la raison de tout cela. Je déteste être secrétaire, je l'ai détesté avec Charlène et je sais que je le détesterai avec ce nouveau chef. Mais c'est une concession que je considère comme nécessaire compte tenu des circonstances. J'aurais aimé que William soit capable de continuer à travailler avec moi, mais je peux comprendre qu'il ne se sente pas prêt à cela. De lui, je garde son enfant, mais lui ne garde rien de moi. Le fait de me voir tous les jours doit être un rappel constant insupportable, je sais que c'est la meilleure décision pour nous deux.

En rentrant chez moi, je téléphone à Fede en appel vidéo. Je vois qu'elle est dans la rue, elle rentre du travail. Elle me parle avec fausse désinvolture, me dit qu'elle m'entend mal, je me mets à pleurer et là son visage change, elle me demande ce qui m'arrive. À la volée et en mélangeant tous les sujets, je lui annonce que je dois changer de travail, que je ne supporte pas qu'elle soit fâchée contre moi, que je me sens un peu seule et que j'aimerais que quelqu'un me prenne dans ses bras. Elle me dit d'attendre qu'elle rentre chez elle et qu'elle me rappelle. Elle le fait, je la vois enlever manteau, écharpe, chaussures et sac à main en trombe, et elle s'assoit sur son canapé – chose qu'elle fait toujours lorsqu'on s'appelle.

— Allons-y par étapes. Qu'est-ce qui se passe au taf ?

Quand je lui donne les dernières nouvelles, elle commence à déblatérer sur William (« en plus de ne pas savoir mettre une capote, maintenant il

n'affronte pas les conséquences de ses actes »). Étrangement, je le défends et dis qu'il ne pouvait pas savoir que je cherchais à tomber enceinte, que je le lui ai caché, ce à quoi elle répond qu'on n'a plus cinq ans et que c'est un grand garçon : il aurait dû pouvoir continuer à travailler avec moi.

Je lui dis que je sais que tout couper était la meilleure option pour tout le monde, que je suis seulement embêtée de devoir changer de travail pour un poste que je n'aime pas.

— Seulement ? répète-t-elle, furieuse. Lui, il garde son poste et sa vie comme d'hab', rien ne change pour lui. Tandis que toi...

Je me remets à pleurer et Fede me dit que, si elle venait à Paris, elle lui casserait les genoux.

— Et aussi il y a ton mariage, lui dis-je. Je ne pensais pas une seconde que cette grossesse allait m'empêcher d'être à tes côtés le jour le plus important de ta vie.

— On n'y peut rien, c'est comme ça, voilà, déclare-t-elle. Maintenant, tu as assez de pain sur la planche en tant que maman solo, ne penses plus à mon mariage.

— Oui, mais tu comptais sur moi pour tout, je t'ai déçue, je le sais, je le sens, tu n'es pas comme d'habitude avec moi.

— C'est vrai, ça m'a fait chier, j'ai même pensé que t'aurais pu tomber enceinte un autre mois, me dit-elle avec ce langage vulgaire qu'elle utilise dans ces moments-là. Mais je ne suis pas une gamine qui met sa fête avant tes plans de vie. Ce que tu fais est plus grand, plus grand que tout.

Notre conversation se termine entre le rire et les larmes, je lui dis qu'au moins je pourrai lui organiser son enterrement de vie de jeune fille, et je lui promets que ce sera la fête du siècle. Quand nous raccrochons, je suis soulagée. J'ai au moins réussi à arranger les choses avec Fede. Une pensée me traverse l'esprit : serait-il possible que je l'ai appelée, elle, à ce moment

précis, pour me servir de ma tristesse afin qu'elle s'apitoie sur mon sort et me pardonne plus facilement ?

*

Décembre à Grenade est un mois très froid. L'un de mes endroits préférés pour me promener, Plaza Nueva et Paseo de los Tristes, surplombés par l'Alhambra en haut de sa colline, est, à ce moment de l'année, un couloir d'air gelé qui descend de la Sierra Nevada et qui vous gèle le visage et les mains. Cela me fait me sentir vivante. Lorsque la nuit tombe, les lumières de Noël donnent à la ville un air de fête. Je caresse mon ventre et je pense à toutes les années où j'amènerai mon fils ici. Je lui montrerai la ville où j'ai grandi, il mangera les desserts de ma grand-mère, et je lui achèterai des glaces artisanales chez Los Italianos comme mes parents l'ont fait avec moi petite. Toute mon existence a pris sens et mes plans tournent autour de ma vie en tant que mère. Parfois, j'ai peur que cela devienne trop intense et de m'oublier sur le chemin, mais ensuite je me sépare de cette crainte en me disant que je m'en préoccuperai le moment venu.

Mes grands-parents et ma tante m'ont comblée de cadeaux pour moi et mon bébé dès que je suis arrivée. Ils me poussent à manger plus que ce que je ne devrais et ne me laissent rien faire, ni débarrasser la table, ni faire la vaisselle, rien. Comme mon père est venu seul, nous passons le réveillon du jour de l'an chez mes grands-parents, comme avant. Il ne manque que ma mère. Son absence, qui m'est supportable quand je suis à Paris, devient toujours plus concrète lorsque nous nous retrouvons tous ici. En attendant qu'il soit minuit, je demande à ma grand-mère de sortir les vieux albums photo, et nous nous prêtons à cet exercice nostalgique de bon cœur, car cela

nous permet de la sentir plus proche de nous, ne serait-ce que pendant une demi-heure.

Le jour de mon arrivée à Grenade, lorsque nous terminâmes de déjeuner, ma grand-mère prépara du café et, avec ma tante, nous restâmes un moment à table pendant que mon grand-père somnolait dans le fauteuil du salon.

Sans oser demander frontalement, ma grand-mère et ma tante tâtaient le terrain en ce qui concernait l'origine de ma grossesse, et je décidai que ce moment-là était tout aussi bon qu'un autre pour leur raconter comment cela était arrivé. Je leur dis que j'avais eu une relation avec un homme, un homme bon que je respectais et que j'aimais, mais avec qui je savais que je n'avais pas d'avenir. Les deux me regardaient sans m'interrompre, en serrant fort leurs tasses de café comme si elles avaient, soudain, très froid. Je leur dis que cela faisait un moment que j'avais commencé à sentir « l'appel » de la maternité – je ris en le disant comme si je voulais alléger mes propos – et que j'avais donc décidé de tomber enceinte sans le lui dire, car ma priorité était d'avoir un bébé et que je m'inquiéterais du reste après. Je leur dis aussi que, maintenant, il était au courant et que j'avais mis fin à notre relation.

Je voyais que ma grand-mère avait du mal à digérer l'information, elle buvait de toutes petites gorgées de son café et tout cela l'incommodait. Elle me demanda si cela voulait dire que je faisais tout toute seule, et comment j'allais faire dans cette si grande ville sans aucune aide. Ma tante essaya de la calmer en lui disant que j'étais une grande fille qui avait sûrement tout planifié.

— Oui, oui, mais c'est une chose de tout planifier, c'en est une autre de le vivre. Tout paraît très simple en amont mais après il faut faire tout cela.

Ma tante et moi échangeâmes un regard ; que pouvions-nous dire à cet instant précis pour que ma grand-mère soit rassurée ? Probablement rien, mais nous essayâmes tout de même. Ma tante lui promit qu'elles viendraient m'aider l'été, quand le bébé aurait quelques mois. Je leur dis que j'avais de bonnes amies, que je ne serai pas seule et que, grâce au travail, j'aurai une place en crèche.

— Mais tu vas accoucher seule, dit ma grand-mère.

— Tu n'as pas accouché seule, toi ? répondis-je. Pendant des siècles, les femmes ont accouché sans que le père soit présent, c'était encore comme ça il n'y a pas si longtemps. Même papa n'était pas dans la salle d'accouchement quand je suis née, alors je sais pas pourquoi t'es si choquée.

— C'est pas faux, dit ma grand-mère, en se calmant un peu. Ça me travaille, cette histoire, le fait que tu vives tout ça sans personne à tes côtés.

— Maman, elle l'a décidé comme ça, ce n'est pas un accident, dit ma tante en essayant de la raisonner.

— Oui, oui, c'est ce qu'elle nous dit... marmotta ma grand-mère comme si je ne pouvais pas l'entendre.

— Je vous ai tout dit. Si vous ne me croyez pas, c'est votre problème.

— Eh, j'ai rien dit, moi ! lâcha ma tante, offensée.

Cela ne servait à rien de rester assise à cette table, la conversation prenait le chemin que j'avais craint depuis le début. Après les avoir embrassées, je partis dans ma chambre pour m'allonger.

Mon père se montra plus compréhensif, même si au fond il avait les mêmes craintes que ma grand-mère. Ils craignaient tous ma solitude, et je gaspillais mon énergie à réfuter leurs arguments, à leur citer des exemples de mères célibataires que nous connaissions, ou de veuves qui avaient

réussi à élever des petits, seules. Mais c'était le fait que je le fasse par choix que personne ne comprenait. Pas même ma propre famille.

OceanofPDF.com

PRINTEMPS

Jamais je n'aurais pu imaginer qu'il était si long d'étendre des vêtements de nouveau-né. Cela fait quinze minutes et je n'ai toujours pas fini. Peut-être aussi que tout est plus difficile à cause du poids de mon gros ventre et de mes douleurs lombaires, qui ne me quittent plus. Grâce à l'expérience de Cecilia, j'ai su quelles choses acheter et lesquelles laisser tomber, quels sont les meilleurs bodies – ceux avec les boutons pression sur le devant – et elle m'a fait savoir que j'aurai besoin de beaucoup de vêtements pour le changer, sinon je passerais ma vie à faire des machines. Elle m'a aussi parlé des couches lavables qu'elle utilise et m'a expliqué que c'est mieux pour l'environnement et pour le bébé, à cause des produits toxiques qui se trouvent dans les couches classiques, mais elle ne m'a pas convaincue.

À chaque fois que je regarde les vêtements de mon bébé, une pensée fugace et noire traverse mon esprit : et si quelque chose arrivait à mon fils et je ne le rencontre jamais. Un souci à l'accouchement, ou même avant, une mort subite *in utero* pendant les dernières semaines qui me restent. J'essaye de chasser cette pensée immédiatement, mais elle est suffisamment puissante pour me laisser le poids d'une dalle de marbre sur le cœur

pendant quelques secondes. Après, j'essaie de me consoler en me disant que ma mère nous protège et que rien de mal ne peut nous arriver.

À l'hôpital, on m'a donné une liste avec tout ce que je dois apporter dans ma valise : des serviettes hygiéniques ultra-absorbantes, des vêtements confortables, des soutiens-gorges et des disques d'allaitement... La première fois que j'ai vu cette liste, je me suis sentie accablée, le stress s'est emparé de mon ventre, et je me suis souvenue que Cecilia n'avait pas pu allaiter Carlota car les douleurs étaient insupportables. Peut-être que moi non plus je n'y arriverai pas, mais je sais que je ferai de mon mieux pour réussir. J'ai une photo de ma mère qui m'allaitait petite, et il y a tant d'amour dans son regard que je n'ai pas trouvé de meilleur moyen pour lui rendre hommage en son absence.

Quand enfin je termine d'étendre le linge, je m'assois sur mon canapé avec les jambes en hauteur. Je suis aussi fatiguée que si j'avais couru dix kilomètres. Je commence à être impatiente d'accoucher, déjà parce que je sens que mon corps ne m'appartient plus et tout est lourd, non seulement mon ventre mais aussi mon sol pelvien, mes jambes... Et, surtout, je suis impatiente car je veux plus que tout tenir mon bébé dans mes bras, faire sa rencontre et voir enfin son petit visage, lui donner tout mon amour et vivre dans cette bulle de bonheur et de fatigue dont toutes les mamans parlent avec nostalgie et un sourire aux lèvres. Je ne suis pas naïve, je sais qu'il y aura des moments, ou même des journées entières, difficiles, où j'aurai l'impression que je ne peux pas y arriver seule. Mais je n'ai pas peur. Je sais que je suis forte et que j'arriverai à donner un foyer et une enfance heureuse à mon fils, même si nous sommes seuls, lui et moi. Ma tante et ma grand-mère prendront le premier vol disponible dès que je serai sur le point d'accoucher et, aussitôt l'année scolaire terminée en Argentine, mon père viendra passer quelques semaines avec mon bébé et moi.

Cela fait deux semaines que je suis en congé maternité. Mon travail, depuis que j'ai démarré mon nouveau poste de secrétaire de Charles Richard, est plus calme, avec des horaires fixes et une certaine sérénité. Cela implique aussi que je m'ennuie, et parfois je crains que mon cerveau ne s'atrophie. Mais malheureusement, c'est ainsi. Il y a aussi un point positif : comme je suis efficace et que je termine toujours tout avant l'échéance fixée, je peux partir plus tôt pour aller en cours de natation prénatale, ou pour rentrer plus tôt et me reposer. Et maintenant que je suis en congé, je dédie tout mon temps à la préparation de l'arrivée du bébé, à choisir sa poussette, son lit, sa baignoire.

Parfois, lorsque je me couche la nuit et que j'ai du mal à m'endormir, j'imagine que William est avec moi, qu'il me masse le dos, qu'il pose sa main sur mon ventre, qu'il sent les coups de pied de son fils. Je sais que ces pensées me font du mal mais, étrangement, je ressens de l'amour, et je veux que mon bébé sente cet amour – maintenant que je sais, sans l'ombre d'un doute, qu'il y avait de l'amour entre nous. Cela ne me fait pas toujours du bien, et parfois je me questionne : si j'avais insisté pour qu'il quitte sa femme, est-ce qu'il l'aurait fait ? Aurais-je pu soigner mes blessures, lui faire confiance, fonder une famille ? Mais tout me semble absurde, il y a tant de faits contre cette idée que la rêverie ne dure pas plus d'une minute. En plus, il a accepté ma décision et n'a pas insisté de nouveau. Est-ce que cela me fait du mal ? Je sais que c'est mieux ainsi. Et je sais qu'il le fait pour respecter ma volonté. Et pourtant. Parfois, j'aurais aimé qu'il ait un peu plus de révolte dans les veines, mais il n'est pas comme ça, et j'ose affirmer qu'il ne le sera jamais.

*

Le moment est venu. Je le sais parce qu'en cours de préparation à l'accouchement on nous a expliqué que, si nous avions des contractions douloureuses toutes les dix minutes pendant plus de deux heures, il fallait se rendre à l'hôpital. Au début, elles étaient très espacées et, même si elles m'obligeaient à arrêter tout ce que je faisais et à respirer doucement pour gérer la douleur, je ne crois pas qu'elles étaient au maximum de la douleur, alors je tenais bon. Mais, maintenant, cela fait un moment que je les ai toutes les dix minutes, sans arrêt, alors je prends une douche rapide comme je peux, je m'habille et je vérifie, entre deux contractions, que j'ai bien tout le nécessaire dans ma valise. Je commande un Uber et je ferme la porte de ma maison, avec la certitude que, la prochaine fois que je l'ouvrirai, nous serons deux.

Le chauffeur me scrute dans le rétroviseur, inquiet, et me demande si je vais bien, si je veux qu'il accélère. Je lui dis que non, qu'il n'a pas à s'inquiéter, je n'accoucherai pas sur sa banquette arrière. Il est très sympathique et il descend avec moi, m'amène jusqu'à la réception de l'hôpital en portant ma valise. Je lui laisse un pourboire en espèces ; je sais que ce n'est pas ainsi que l'on procède habituellement avec les chauffeurs Uber, mais je n'ai pas toute ma tête en ce moment.

On m'examine et on m'annonce que je suis à trois centimètres, donc ils me gardent. Ils me demandent si je suis venue seule ou si j'attends quelqu'un. Je réponds que je suis seule, et personne ne laisse paraître une quelconque surprise. Le personnel est charmant, je me demande si je leur fais pitié ou s'ils sont comme cela avec toutes, mais au fond peu importe. On me dit qu'ils peuvent aller chercher l'anesthésiste pour la péridurale, ou bien que je peux attendre si je supporte bien les contractions, pour ne pas ralentir le processus de dilatation. Je leur dis que je préfère attendre.

J'en profite pour prévenir ma tante, puis mon père, et ensuite Cecilia et Fede. Je marche dans le couloir, mais une contraction forte m'oblige à me tenir à la rambarde qui file le long du mur, et je ferme les yeux en respirant profondément pour attendre qu'elle passe. Au bout de deux heures, je ne supporte plus la douleur : j'appelle la sage-femme et lui demande l'anesthésie. Avant de quitter la pièce, elle me tend un suppositoire, en m'expliquant que c'est pour éviter les mauvaises surprises lors des poussées.

On m'amène à la salle d'accouchement et on me pose la péridurale. Une infirmière me tient par les épaules et me rassure pendant que l'anesthésiste explique chacun de ses gestes :

— Là, je nettoie la zone, maintenant, je vous pique avec l'anesthésie locale, maintenant, j'insère le cathéter, maintenant, je mets le produit.

Je sens une chaleur, puis un fourmillement dans le dos. Elle me dit :

— C'est normal, ne vous inquiétez pas.

Lorsque je m'allonge, je sens un liquide couler le long de mes jambes. On me confirme que je viens de perdre les eaux. Cela arrive souvent après la pose de la péridurale. Dès que l'anesthésie commence à faire effet, tout est beaucoup plus supportable. Je m'assoupis un moment.

Il fait nuit, tout est calme et au vu de la sérénité du personnel, je me dis que les choses avancent comme prévu. À aucun moment, je ne perçois une quelconque inquiétude, des gestes hâtifs, rien. Quand je ressens à nouveau les contractions, et qu'elles me font mal, on me dit que le moment est venu, que je suis à dix centimètres et que je vais pouvoir pousser. Une femme d'environ cinquante ans se met à côté de moi et me tient la main, tandis que la sage-femme et une jeune fille se mettent face à moi et m'expliquent comment pousser. Elles m'encouragent et me disent que je suis une

championne, que je fais cela très bien. Tout d'un coup, l'une d'elles sourit et dit :

— Je vois ses cheveux.

Elle me demande si je veux toucher. Je mets ma main entre mes jambes et la sensation est indescriptible. Je sens sa tête chaude, humide. Après deux autres poussées, il sort de moi, on pose mon bébé sur ma poitrine en l'ayant à peine nettoyé. Cela ne me dérange pas : il est mon sang et ma chair. Je l'entends pleurer et je sais que tout va bien. Que nous allons bien. Je sens que tout l'univers s'accroche à ma poitrine, je le regarde et il a des yeux très noirs, très ouverts, il me regarde aussi.

Je suis tout pour lui, et il est tout pour moi.

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

REMERCIEMENTS

Merci à mon mari, pour son soutien inconditionnel.

Merci à mes enfants car, sans eux, ce roman n'existerait pas.

Merci à mes parents d'avoir fait de moi celle que je suis.

Merci à mes grands-mères de m'avoir tant appris de la vie.

Merci à Tino de m'avoir soutenue et accompagnée, lue et conseillée, toujours.

Merci à Mayte d'avoir été là à chaque fois que j'en ai eu besoin.

Et merci à vous, chère personne qui m'avez lue jusqu'à la fin. J'espère que vous aurez apprécié ce livre.

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

À PROPOS DE L'AUTRICE

Daniela Michel est née dans les Asturies, en Espagne. Elle a grandi en enregistrant ses chansons préférées à la radio sur des cassettes de 90 minutes et en lisant tout ce qui lui tombait entre les mains : des contes de Roald Dahl, des encyclopédies, des briques de lait.

Depuis toute petite, elle a ressenti le besoin d'écrire tout ce qui lui arrive sous forme de poèmes, de comptines, de chansons... Et c'est ainsi qu'elle a commencé à alimenter une grande collection d'agendas, carnets, cahiers et boîtes avec des annotations de toutes sortes, souvent décorés avec des dessins.

Elle a étudié la philologie anglaise à l'université d'Oviedo et la traduction et l'interprétation à l'université de Grenade.

Après avoir travaillé en tant que traductrice et dans l'événementiel, elle a décidé de revenir à ses racines pour écrire des histoires sur une table mitée dans sa salle à manger à Lyon.

Site web : www.daniela-michel.com

Instagram: @danielamichelonly

Dépôt légal : Juillet 2022

[1] En Espagne, ce sont les Rois mages qui apportent les cadeaux le 6 janvier.

[2] *Polvorones* : pâtisserie espagnole typique de Noël.

[3] *Stronza* : « bête » en italien.

[4] Dublin... Mais quel connard !... Dublin ! Fils de pute... C'est ça, Dublin !?

[5] *Chupitería* en espagnol est un bar à « shots ».

[6] *Franchutes* : appellation péjorative pour qualifier les français.

[7] Le terme *asado* désigne la manière de préparer la viande grillée en Argentine.

[8] Les *gauchos* argentins sont l'équivalent des cowboys aux États-Unis.

OceanofPDF.com